

RÉVOLTE ET RÉSIGNATION:

LA FONCTION DU MYTHE DANS *Angéline de Montbrun*

by

Denyse LANIEL

A thesis submitted to the
Faculty of Graduate Studies and Research
in partial fulfillment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language and Literature
McGill University, Montreal

August 1983

© Denyse Laniel, 1983

Révolte et résignation:
la fonction du mythe dans *Angéline de Montbrun*

Cette étude porte sur Laure Conan (1845-1924) et s'attache principalement au premier roman de l'écrivain, Angéline de Montbrun (1884), dans lequel, selon la thèse ici proposée, le thème de l'apparente résignation masque une profonde révolte et un désir inavoué de vengeance. Partant du principe que chez un auteur la vision consciente du monde n'est pas nécessairement celle dont est imprégné l'univers romanesque et ce, à l'insu même de celui ou de celle qui écrit, il a fallu, afin de dégager la vision latente de l'oeuvre étudiée, tenir compte autant du contexte historico-social dans lequel a vécu Laure Conan que des circonstances psychologiques particulières qui l'ont affectée en tant que femme.

Notre travail se divise en trois grandes parties dont chacune a pour but de cerner un peu plus le sous-texte ou le non-dit d'Angéline de Montbrun. La première donne un aperçu des faits connus concernant la romancière et sa venue à l'écriture ainsi qu'une rétrospective des premières interprétations critiques de son oeuvre. La deuxième se veut une réfutation de certaines thèses psychanalytiques récentes qui, à partir d'éléments nouveaux et révélateurs, ont voulu, à notre avis, discréditer l'inspiration romanesque de Laure Conan et n'ont pas tenu compte de la dimension sociale du symbolisme particulier de l'oeuvre. Enfin, la dernière partie, suivant le texte de très près, tente de dégager notre interprétation personnelle des deux faces, apparente et sous-jacente, du mythe littéraire tel qu'élaboré dans Angéline de Montbrun. Selon notre point de vue, ce roman, plus que tous les autres qui lui feront suite, exprime l'originalité littéraire de Laure Conan tout en apportant un témoignage précieux quoique codé sur la société québécoise du temps et en particulier sur la condition de la femme dans cette même société.

Révolte et résignation:
la fonction du mythe dans Angéline de Montbrun

This study deals with the writer Laure Conan (1845-1924) and more specifically with her first novel Angéline de Montbrun (1884). According to our proposed thesis, the novel's theme of apparent resignation covers up a profound revolt and an unavowed desire for vengeance. Since an author's conscious world vision is not necessarily the same as the vision expressed in his romantic universe, and this without even the knowledge of the one who is writing, therefore it was important to take into account the historical-social context in which Laure Conan lived as well as the particular psychological circumstances affecting her as a woman in order to bring out the latent vision of the novel studied.

Our paper is divided in three large sections, each encircling more closely the under-text or the "non-said" in Angéline de Montbrun. The first section gives an outline of the known facts concerning the novelist and her literary career as well as a summary of the first critical interpretations of her works. The second section refutes certain recent psycho-analytic thesis which uses some newly discovered elements in order to discredit the inspiration of Laure Conan. In our point of view, those critics totally ignore the social dimension of the symbolism inherent to her writings. The last section closes in even more on the text itself and formulates our own interpretation of the two faces (the one apparent and the other hidden) of the literary myth elaborated in Angéline de Montbrun. In our eyes, this novel, more than any other of the author, expresses the literary originality of Laure Conan. The text also bears precious testimony, although coded, to the Quebecois society of the time and more particularly to women's condition within that society.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
I- Elaboration du mythe romanesque dans <i>Angéline de Montbrun</i> (vision apparente).....	5
II- Elaboration du mythe romanesque dans <i>Angéline de Montbrun</i> (vision latente).....	51
III- Fonction du mythe "Angéline"	90
CONCLUSION	145
BIBLIOGRAPHIE	148

INTRODUCTION

"Ecrire, c'est faire signe"
(Henriette Major)

Emergeant du fatras de la littérature patriotique et de la littérature d'évasion dont le 19e siècle québécois était friand, paraît, en 1884, un petit roman dit "d'analyse" qui allait prendre de court le monde de la critique et qui amorçait un premier dégel en littérature canadienne française. Ce roman, Angéline de Montbrun, était l'oeuvre d'une femme, Félicité Angers, mieux connue sous son nom de plume, Laure Conan. Qu'une femme, à cette époque, osât sortir du foyer où la retenaient ses fonctions traditionnelles et les bons usages, et de plus, qu'elle osât en sortir pour s'infiltrer dans le monde masculin de la littérature nous est apparu comme un phénomène tout à fait exceptionnel. Mais, au-delà de l'événement littéraire, est remarquable surtout le langage neuf et riche que proposait l'auteure¹, langage de nouvelle-née articulant pour la première fois une parole spécifiquement féminine. Le "je" avait pris forme, repoussant tout doucement les pans du travestissement.

Attirés par ces aspects "événement" et "nouveau" du roman Angéline de Montbrun nous avons voulu nous pencher, dans ce travail, sur les significations psychologiques et sociales que révèlent non seulement

1- Le féminin en "e" du mot "auteur" est un néologisme que l'usage tend de plus en plus à imposer.

l'oeuvre en elle-même mais aussi sa réception dans le monde de la critique. Selon notre perspective, le genre romanesque inédit qu'introduisait Laure Conan a été, d'une part, à la fois stimulé et censuré par le rigorisme d'un milieu spécifique, et d'autre part il offrait un moyen privilégié d'expression personnelle. Par la bouche de son héroïne Angéline, la romancière exposait les valeurs morales et nationales qui l'avaient formée, mais le mythe romanesque élaboré dans Angéline de Montbrun contredisait, à l'insu de Laure Conan, la vision du monde que celle-ci avait adoptée. Dans le but de démontrer que sous l'apparente résignation de l'héroïne se cachait une profonde révolte de Félicité Angers, nous avons choisi, dans un premier temps, de replacer l'oeuvre dans le contexte de son époque, nous attachant particulièrement à la biographie de l'auteure, aux événements et aux influences connus qui ont modelé sa personnalité et sa pensée. Déjà nous pouvions constater la projection dans l'univers romanesque de ces éléments tirés de la vie réelle personnelle et collective, de même que nous pouvions dégager le point essentiel et controversé d'Angéline de Montbrun: les relations père-fille ou plutôt homme-femme. La perception de la critique traditionnelle nous donne de ces relations une image édifiante que nous relierons dans notre travail à la vision romanesque apparente.

Une deuxième partie situe le roman au moment où la critique psychanalytique, dans les années 1960, décide de fouiller le passé de Laure Conan et de réinterpréter son oeuvre selon une vision romanesque latente. Equivoque, inceste, sentiments inavouables remplacent maintenant les termes de mysticisme, sacrifice, haute valeur morale. Nous tentons alors

d'élargir le débat en faisant d'Angéline non plus la victime des complexes de la romancière, mais le porte-parole de la misère féminine selon une option idéologique féministe. Quels qu'en aient été les déclencheurs, les dessous de l'écriture révèlent la quête d'identité de l'héroïne (et de Laure Conan) et le cercle vicieux dans lequel s'inscrit ce mouvement.

La troisième et dernière partie est consacrée à l'analyse du mythe littéraire "Angéline" pris dans la perspective d'une écriture féminine et tel qu'il se présente dans le texte, c'est-à-dire en relation avec des personnages complices (Mina) ou adverses (Charles de Montbrun et Maurice). Des considérations sur la forme, les images et les symboles nous amènent à renverser le mythe apparent et à découvrir la fonction compensatoire ou réparatrice de sa face cachée. L'originalité même du roman se situe ainsi dans ce qui n'est pas dit ou ce qui n'ose s'avouer trop limpiquement et sa signification tragique est liée à la récupération inévitable qui guettait l'oeuvre et l'auteure. Ce dernier point nous a incitée à terminer notre travail par quelques réflexions sur la condition féminine à la fin du 19e siècle et sur le mérite spécifique de la vie et de l'oeuvre de la "solitaire de la Malbaie".

I - Elaboration du mythe romanesque dans *Angéline de Montbrun*

Vision romanesque apparente

- projection dans l'univers romanesque d'éléments de la vie réelle personnelle;
- projection dans l'univers romanesque d'angoisse et de conflits existentiels;
- modalité du mythe c'est-à-dire de quelle façon il reprend ces éléments à rebours et crée un monde idéal;
- le "poids du père" et la subjugation de la fille-femme;
- perception de la critique traditionnelle et son impact sur la vision romanesque (comment celle-ci sera interprétée).

*On est détrompé sans avoir joui,
(...) il reste encore des désirs,
et l'on n'a plus d'illusions...
On habite avec un coeur plein, un
monde vide.*

(Chateaubriand, René)

Cet avéu d'un désenchantement intolérable, c'est le René de Chateaubriand qui le formule. Mais Laure Conan ne le désavouerait pas; tout au plus y ajouterait-elle l'espoir consolant et indispensable d'une "vie après la vie", car il faut bien que cette existence terrestre de malheur soit justifiée par un ordre transcendant et qu'elle débouche sur un "véritable avenir": "le ciel"¹; sans cet espoir "Le poids de la vie" (p. 227) serait intolérable. Son Angéline de Montbrun trompée, désabusée, torturée par la passion, anéantie par la fatalité s'engagera à son corps défendant dans les sentiers ardu de la résignation chrétienne. Pour gagner un Dieu, elle perdra un monde qui pourtant la sollicite. Hérésie en littérature québécoise? Chapitre dissonnant et troublant au milieu du long livre unique, celui de la fidélité, que s'employaient à écrire les romanciers québécois du 19e siècle? Dissonnant, il l'était certainement au milieu de ces innombrables pages qui n'avaient pour but que d'évoquer la vie sublime de l'enfant du sol,

1- Laure Conan, "Angéline de Montbrun" dans Oeuvres romanesques, 1974, I: 231. A l'avenir toute citation prise dans ce document de base sera directement suivie, dans le texte, de la seule indication de pagination.

religieux, honnête et paisible, à qui suffisait le rêve d'un amour pastoral, domestique, ou, à l'occasion, une réalité cornélienne, (Charles Guérin, Les anciens Canadiens, Jacques et Marie, A l'oeuvre et à l'épreuve, etc.); qu'il s'agisse de romans d'aventures, de romans de moeurs ou de romans historiques, l'effort romanesque se bornait à évoquer la séculaire inquiétude collective d'un peuple en train de s'enraciner. D'ailleurs, les critiques impitoyables de l'époque, l'abbé Casgrain, le juge Routhier et l'ultra-patriote Tardivel n'auraient laissé passer aucun écrit, aucune forme de littérature qui ne fût au service de la cause patriotique et sociale, et qui ne puisât son inspiration dans les traditions ancestrales. Et brusquement, d'un auteur tout à fait inconnu, d'une femme solitaire de l'arrière-pays, nous vient un roman qui n'a rien à voir avec les catégories romanesques consacrées et qui, de plus, étale sans pudeur les conflits intimes d'une femme aux prises avec son destin personnel.

Comment un tel roman a-t-il pu être pensé, écrit et publié en 1884 alors que toute la production littéraire du Québec célébrait la sérénité et l'indéfectibilité du tempérament canadien dont les inquiétudes se résorbaient dans l'assurance d'un destin collectif providentiel. Il fallait que cette dialectique entre le Bien et le Mal, entre le péché et la grâce, dialogue inédit en littérature québécoise, ait été habilement et finement orchestrée pour que le récit d'une jeune fille tourmentée par l'amour-passion et révoltée par l'impossibilité de le vivre passe, aux yeux des critiques, pour un roman "édifiant (...), un livre dont on sort comme d'une église, le regard au ciel, la prière

sur les lèvres, l'âme pleine de clarté (...)"² Ce que Casgrain et ses acolytes ont retenu d'Angéline de Montbrun, plus que la forme romanesque nouvelle et les accents de vérité dans l'expression de la douleur, c'est la parfaite orthodoxie des idées et des thèmes choisis par la romancière. En effet, à travers Angéline, Laure Conan livre pour la première fois cette part de mystère qui s'enracine dans l'âme, mais la trame psychologique ne semble avoir pour but, d'épreuves en épreuves, que de conduire cette âme vers une résignation toute chrétienne. La vision romanesque apparente de l'auteure s'accorde donc avec les mouvements de la conscience nationale car le thème central, celui du don de la foi, organise tous les autres en fonction du triomphe final de cette foi sur les cris du cœur et les faiblesses de la chair. La perspective est bien celle d'une catholique de son temps, d'un "cœur qui a souffert" mais dont la foi, même éprouvée est restée sans faille. Qui aurait pensé que derrière cet univers janséniste de la grâce se profilait aussi la vision latente d'une femme dont la sensibilité se heurtait aux impératifs d'un monde avec lequel elle ne pouvait, dans son être intime, être en accord. Derrière la souffrance, la passion, la résignation de l'Angéline de Laure Conan, se profilent le désespoir, l'amertume et la révolte de Félicité Angers. Ce Dieu qui finalement apporte une paix semblable à la mort, ce n'est pas une mystique qui le cherche, c'est une femme abandonnée, désillusionnée, culpabilisée et qui a ressenti

2- Henri-Raymond Casgrain, "Etude sur Angéline de Montbrun", parue dans Angéline de Montbrun, 1884, 8.

l'immense besoin de transgresser le silence auquel elle avait été condamnée.

Qui était cette femme et que retrouve-t-on d'elle dans l'univers romanesque d'Angéline de Montbrun? Afin de retracer la vision latente de la romancière, il faudrait voir pourquoi Félicité Angers s'est mise à l'écriture et comment elle a pu y venir en un pays où si peu de femmes arrivaient à quelque expression de leurs idées et de leurs sentiments (les perspectives sociales seront étudiées plus largement dans la troisième partie de ce travail). A cet égard, l'éducation qu'elle a reçue jeune fille ainsi que les influences littéraires et spirituelles qui ont marqué sa pensée sont des facteurs importants et révélateurs. Née le 9 janvier 1845 à la Malbaie, Félicité Angers était la quatrième des six enfants d'Elie Angers, forgeron, et de Marie Perron, propriétaire d'un magasin général. Dans cette famille humble, mais distinguée, on chérit les livres et la lecture; d'ailleurs deux de ses frères deviendront professionnels, l'un notaire et l'autre avocat³. Félicité grandit donc dans un milieu qui avait conservé le désir de la culture et la fierté de ses origines.

Elle était "provinciale" dans le sens le plus charmant du mot, et avec tout ce que cela comporte de sérieux, d'application à se cultiver, d'amour de la chose écrite, de dignité un peu sèche ancrée dans la tradition. 4

3- Harry Lorin Binsse, Laure Conan, 1954, 1.

4- Jean Ethier-Blais, "Les mains jointes, Laure Conan" dans Signets II, 1967, 116.

Favorisée par cette atmosphère intellectuelle, elle reçoit aussi des encouragements personnels. "Il semble que sa mère se soit particulièrement occupée de cette enfant fine et sensible qui se trouvait fort heureuse dans sa famille." ⁵ Elle fait ses premières classes à l'école primaire de son village, mais à cette époque, dès qu'une fille désire poursuivre ses études, elle doit entrer dans un couvent privé; c'est ainsi qu'à treize ans, Félicité devient pensionnaire chez les Ursulines de Québec. Les réflexions de Mme Th. Bentzon (Marie-Thérèse de Solms, amie de George Sand), féministe française en voyage au Canada vers la fin du siècle, donnent un aperçu du genre d'institution qu'était ce pensionnat "aristocratique":

Je découvre (...) que les Ursulines occupent une forteresse imprenable: les diplômes sont décernés par le couvent même, sans contrôle d'aucune sorte. Elles donnent à leurs élèves, autant que je puis m'en rendre compte, une instruction qui est l'équivalent de celle qu'on reçoit à Paris, au Sacré-Coeur ou aux Oiseaux. (...) l'instruction proprement dite est surtout littéraire (...). Dans tous les couvents canadiens le travail manuel est tenu en estime (...). L'essentiel pour les Ursulines est de former des chrétiennes, des femmes d'intérieur et des femmes du monde dans la meilleure acception du mot (...). Elles y parviennent à souhait (...). Il va sans dire que le niveau des études est au-dessous de celui de la moindre université américaine, ⁶ mais il atteint celui des meilleurs couvents d'Europe.

Nous ne savons exactement sur quels critères se fondent les jugements de Mme Bentzon à propos du niveau d'instruction, mais selon les auteures

5- Madeline Ducrocq-Poirier, Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958, 1978, 127.

6- Th. Bentzon, Notes de Voyages: Nouvelle France et Nouvelle Angleterre, 1899, 185-186.

d'un livre récent sur l'histoire des femmes au Québec, une élève qui suit l'ensemble du programme d'un pensionnat (scolarité équivalente à 11 ans) durant la période 1857-1894, "possède des connaissances générales de niveau 'secondaire' et, pour ce qui est de la philosophie, des connaissances de niveau 'collégial'." ⁷ Selon ces mêmes auteures, ce sont les mères qui investissent dans la formation de leurs filles, pensant ainsi qu'une fille instruite, même sans fortune, aura plus de chance de faire un mariage avantageux; si elle ne se marie pas ou n'entre pas en religion, son instruction devrait lui permettre de gagner sa vie hors de l'usine ou de la domesticité ⁸.

Pour l'époque (vers 1860), le fait de compléter une formation littéraire supérieure demeurait exceptionnel. Sans avoir complété tout le programme, Félicité étudie au moins cinq ans chez les Ursulines, se donnant "toute entière à ses études et à ses devoirs religieux qui sont inséparables en son esprit. Enfant pieuse, appliquée, elle devient une excellente élève sans jamais chercher à briller." ⁹ On peut donc déjà réfuter l'opinion de Harry Lorin Binsse pour qui Félicité Angers n'aurait eu "qu'une instruction minime" (seulement jusqu'à la septième année) et aurait été dépendante d'un frère "qui corrigea ses écrits en tout ce qui

7- Micheline Dumont et al., L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, 1982, 181.

8- Ibid., 183.

9- Madeleine Ducrocq-Poirier, Op. cit., 127.

concernait orthographe et ponctuation." 10

Comment souscrire au mythe d'une Laure Conan ignare, chez qui le talent littéraire est le fruit de l'influence d'un frère, Elie (...)? Les manuscrits que nous avons parcourus constituent une preuve indiscutable de la qualité grammaticale de ses compositions (...)." 11

En 1863, ses études terminées, Félicité revient à la Malbaie et s'installe dans une vie simple consacrée aux travaux domestiques et notamment au jardinage. Cependant, une large part de ses journées est remplie par la lecture: elle lit les grands auteurs français, médite l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église, et plus tard, se passionne pour l'histoire (à travers F.X. Garneau et les Relations des Jésuites), et les héros de la Nouvelle France ¹². Cependant, il faut tout de suite ajouter que sa connaissance des auteurs français restera très circonscrite et limitée aux maîtres à penser du 19^e siècle québécois, tels Lacordaire, Mgr Pie, Mgr Dupanloup, Rohrbacher, Guéranger, Albert de Mun, Lucien Brun, Fénelon et surtout Louis Veillot qui exalte La Bruyère, Corneille, Racine et Bossuet. Cette "érudition", même si elle ne dépasse pas l'esprit du 17^e siècle français classique (catholique et anti-libéral); demeure appréciable pour l'époque, car si on en croit cette Mme Bentzon précédemment citée:

10- Harry Lorin Binsse, Op. cit., 2.

11- Suzanne Blais-Mauviel, "Angéline de Montbrun repose sur une imposture" dans Archives des lettres canadiennes, 1977, 3: 108.

12- Madeleine Ducrocq-Poirier, Op. cit., 128.

Ce qui devait lui (une institutrice canadienne) être le plus étranger c'étaient les livres, mais nombre de Canadiens sont dans le même cas. Sous prétexte qu'il existe de mauvais livres, ils défendent même les bons: jamais je ne m'étais doutée, avant d'avoir causé avec eux — je parle des gens éclairés — qu'autant d'oeuvres littéraires fussent à l'index, et il n'y a rien de plus vide, de plus désolé qu'une librairie de Québec (...). 13

Il n'est donc pas surprenant qu'un nombre restreint d'auteurs ait contribué à former la pensée de Félicité; deux livres en particulier lui feront adopter une règle de vie: ce sont les Heures sérieuses d'une jeune personne de Charles de Sainte-Foye et Mes prisons de Silvio Pellico. A l'instar de la plupart de ses compatriotes:

Toute sa vie intellectuelle et morale reposera ainsi, sur des sous-produits (...). Nos ancêtres accédaient rarement aux sources, peut-être encore moins à La Malbaie, en 1863, qu'ailleurs. 14

Celle qui deviendra Laure Conan s'est aussi nourrie d'Eugénie de Guérin, auteure à qui les critiques de son temps la compareront d'ailleurs, et de qui elle tire sûrement ce "noble idéalisme" dont on a taxé à son époque ses romans. (De même que, à la lumière de l'analyse moderne, la violence de la passion refoulée et un certain masochisme dans le sacrifice.) Faute de contacts avec un public cultivé et faute de lecteurs avisés, une Laure Conan, comme tant d'autres écrivains canadiens, s'efforce d'écrire le mieux possible dans la langue des écrivains français

13- Th. Bentzon, Op. cit., 201.

14- Jean Ethier-Blais, loc. cit., 117.

qu'elle côtoie. L'auteure d'Angéline de Montbrun se rattache ainsi à la grande tradition de la prose française classique (ce que Gérard Tougas appelle "l'atticisme"), sans aller cependant au-delà de la correction, et sans tenter d'innover sur le plan stylistique ¹⁵:

Psychologiquement parlant, l'écrivain ne pouvait pas ne pas bander toute sa volonté dans un suprême effort vers la perfection plastique dont il n'avait qu'une faible lueur (...). L'homme faible se claquemure dans un imaginaire qui lui fait oublier les humiliations du présent. Se sentant confusément vaincus, les écrivains québécois ont longtemps fait abstraction de leur vie nord-américaine (dans sa réalité immédiate). ¹⁶

Une vie solitaire dans une campagne inabordable aux bruits du monde et l'accès impossible aux auteurs de la France "impie", expliquent l'engouement de Laure Conan pour un cercle restreint de penseurs de "bon ton" et son abus des citations dans ses écrits. Angéline de Montbrun, truffé d'extraits de poésie et de prose, offre un éventail des lectures privilégiées de l'auteure: l'héroïne, qui n'a "jamais lu de romans" (p. 98) cite allègrement Eugénie de Guérin, Albert de La Feronnays, Mme de Staël, Saint-Augustin, Joseph de Maistre, Lacordaire, Ignace de Loyola, Charles de Sainte-Foye, Saint François de Sales, Montalbert, Silvio Pellico, Saint-Paul; de plus, de nombreuses citations tirées de l'Écriture Sainte parsèment le texte sans oublier les références à des auteurs canadiens (Crémazie, Garneau) et les allusions à

15- Gérard Tougas, Destin littéraire du Québec, 1982, 78-79.

16- Ibid., 92.

certaines figures de l'antiquité. Enfin, le roman témoigne de la connaissance qu'avait Laure Conan de certains poètes français et étrangers dont Musset, Chateaubriand, Dante et Byron. Nous pouvons aussi assumer qu'elle avait lu Saint Jean-de-la-Croix et Sainte Thérèse d'Avila, les grands passionnés de l'amour divin et peut-être aussi Pétrarque, le louangeur extatique de la Vierge-"Notre-Dame" dans ses derniers sonnets (Angéline n'a-t-elle pas été "consacrée" à la Vierge par son père?) et l'innovateur du lyrisme de la solitude. Pour ce précurseur du romantisme, l'amour-passion est un "mal" qui "enlace" et "torture" sa victime et, "comble de misères", cette victime se "repa(i)t de ces peines et de ces douleurs-là avec une sorte de volupté si poignante (...)" (Triomphe de l'amour). Conséquemment, la passion d'amour est à vaincre car elle n'est qu'une "fausse douceur fugitive"; de plus elle est blasphématoire en ce qu'elle détourne l'être humain du seul Objet véritablement désirable:

(...) Aimer une chose mortelle, avec une foi
Qui à Dieu seul est due et à lui seul convient
Est plus interdit à qui plus désire honneur!

(...) Or lève-toi vers un espoir plus heureux
En contemplant le ciel qui tourne autour de toi
Immortel et paré!

(Chanson de la Grande Peste)

(...) Que s'ouvre donc la geôle où je suis enfermé
Qui me clôt le chemin vers une telle vie!
(Chanson 72) 17

De tels vers trouvent bien leur écho dans Angéline de Montbrun; combien de fois l'héroïne n'affirme-t-elle pas "qu'il (le besoin d'aimer) n'aura jamais sa satisfaction sur la terre" (p. 223), que "le réel ne lui suffit jamais" (p. 223), et que la passion est "une séduction de plus pour l'âme malheureuse qui s'y abandonne" (p. 230)? Pourtant, comme pour Pétrarque: "Dans l'isolement (...) il y a une étrange volupté dans les souvenirs qui déchirent le coeur et font pleurer" (p. 197). Finalement, c'est cette souveraine épreuve de la solitude du coeur qui fera comprendre et accepter que seul "Lui me reste" (p. 227); en effet, ce n'est que par "la divine espérance" que les enfants de Dieu seront soulagés de "leurs chaînes" et que s'entr'ouvriront "les voûtes de leur enfer" (p. 225). (Chez Pétrarque, la foi seule dans le pardon arrache à l'espoir vain.) D'ailleurs le prénom même de son pseudonyme, Laure, ne rappelle-t-il pas cette Laure de Noves, objet de la folle passion de Pétrarque? Une lettre de Renée des Ormes permet de le supposer de même que de justifier notre hypothèse d'une influence du poète italien sur Félicité Angers.

L'admiration de votre tante pour la belle Provençale immortalisée par les vers de Pétrarque n'est pas étrangère au choix de son nom de plume. Conan, d'origine bretonne, me semble le complément du premier. Vous n'ignorez pas combien Mlle Angers appréciait la beauté (...). 18

Cette lettre nous éclaire sur deux autres aspects (importants

18- Lettre de Mme L.F. Turgeon (Renée des Ormes) à M. Jos. R. Martin, 13 février 1942.

pour l'oeuvre) de la personnalité de Laure Conan. Premièrement, elle révèle une de ces injustices que la société des hommes inflige à la femme. En effet, Renée des Ormes poursuit la missive en rapportant une "boutade" qu'aurait lancée un jour Félicité Angers:

"Le plus grand don pour une femme (la beauté), elle l'aide partout, même dans les cours... de justice." J'ai eu l'occasion d'en causer avec son frère, ancien député de Charlevoix, et il a préféré que je ne mentionne pas cette boutade. Ironie des choses, M. Chs Angers était un très bel homme. L'éminent avocat avait dépassé la soixantaine lorsque je l'ai connu, mais le bon Dieu sait ce qu'il fait: Mme Laure Conan trop belle n'aurait pas étudié toute sa vie, elle ne serait pas devenue la romancière que l'Académie française a couronnée. Elle est et demeurera la première en date et en talents. 19

Ainsi, pour Laure Conan, le destin de la femme est tributaire de son aspect physique. La beauté est un don, une grâce de Dieu et Angéline, cette "fée de la jeunesse" ne pourra être aimée que dans la mesure où elle sera belle et inconsciente de cette qualité. Mais dans le roman, la perte de la beauté est consécutive à la perte de l'innocence joyeuse. Pour Laure Conan, le charme extérieur est en définitive un leurre qui empêche la femme d'exister pour elle-même (c'est à partir du "drame" qu'Angéline accède à la conscience). La "Laure" de Pétrarque n'était d'ailleurs qu'un symbole d'un amour idéalisé et blasphématoire.

Autre révélation importante dans la lettre de Renée des Ormes: le choix de "Conan". Cette préférence pour un nom breton et

19- Lettre de Mme L.F. Turgeon (Renée des Ormes) à M. Jos. R. Martin, 13 février 1942.

aristocratique trahit l'admiration de Félicité Angers pour les origines ancestrales nobles: "Au Moyen-Age (ce nom de Conan) était porté par les ducs de Bretagne" ²⁰, origines qu'elle peut se flatter d'avoir eu dans sa propre famille:

Trop peu de personnes savent que l'ancêtre de Mlle Félicité Angers fut anobli par Louis XIV, en l'hôtel de M. de Tracy, le 10 janvier 1667. ²¹

Nous nous expliquons déjà l'importance que prendront les notions de "beauté" et de "noblesse" dans l'élaboration du mythe romanesque dans Angéline de Montbrun. Les idées de patriotisme et d'héroïsme chrétien qui sous-tendent la vision de l'auteure participent étroitement au cloisonnement des catégories morales de ses personnages; le monde des "Parfaits" (beauté physique, noblesse d'origine, et noblesse morale dans un cadre champêtre enchanteur, Valriant) infiltré par un monde imparfait (Mina introduit la ville et les mondantés, Maurice, le trouble sexuel).

Les deux principaux personnages du roman portent un nom "anoblissant" (de Montbrun) et la famille est apparentée à celle du courageux chevalier de Lévis. La facture romanesque, celle encore une fois qui sera retenue par les critiques du temps, a donc bien servi à masquer les déceptions d'une femme qui s'est crue rejetée pour sa laideur

20- Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers pâlissés de Laure Conan", La revue de l'Université Laval, V. IX, 2 (octobre 1954): 135.

21- Id., "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", La revue de l'Université Laval, V. VI, 5 (janvier 1952): 387.

et dont les compatriotes, marqués par la défaite, cherchaient désespérément la dignité dans un passé glorieux.

L'honneur! Quel sentiment aimé de Laure Conan. Savez-vous pourquoi elle est si attachée aux héros du moyen-âge, en particulier à Du Guesclin? C'est, entre autres raisons, qu'ils avaient un grand sens de l'honneur. Comment alors son patriotisme ne serait-il pas chevaleresque? De fait, pour elle, les femmes devraient, par fierté nationale, travailler à ce que leurs enfants fissent honneur à la race (...). Et L. Conan a bien des raisons d'être aussi fière de notre pays (...) la haute moralité de notre peuple en qui il y a des germes d'héroïsme, notre glorieuse destinée qui est de continuer en Amérique la France apostolique et chevaleresque. 22

Cette exaltation des ancêtres héroïques et de la "race" trouve sa place dans Angéline de Montbrun:

(...) nous (Mina et Angéline) allions souvent nous asseoir sous les érables de la cour des Ursulines; et là nous parlions des chevaliers. Elle aimait Beaumanoir (...) mais sa plus grande admiration était pour Duguesclin (sic). (p. 100)

Mais, ce sera surtout dans ses livres historiques (A l'oeuvre et à l'épreuve, L'Oublié, La Sève immortelle, Silhouettes canadiennes) que seront développés ces thèmes. Quant au rôle de la femme, dont Laure Conan avait pressenti l'importance fondamentale en éducation, ce sera dans sa brochure Si les Canadiens le voulaient! qu'elle en parlera plus longuement. Curieusement, celle qui demeurera célibataire et dont les héroïnes, soit refusent le mariage, soit n'y trouvent aucun bonheur personnel, se fera

22- Albert Dandurand, "Le patriotisme dans l'oeuvre de Laure Conan", L'Action française, V. XIV, 1 (juillet 1925): 25.

l'apologiste du foyer familial au sein duquel la femme remplit son "office sublime": préparer des fils robustes à la patrie et surtout former de grands chrétiens. Cette contradiction révèle que l'oeuvre romanesque, malgré les intentions conscientes et le projet avoué de l'auteure, échappe souvent à celle-ci. En effet, puisqu'"Il existe un décalage entre sa vision du monde consciente et celle qui imprègne l'univers de sa création", on pourra dire, à propos d'un roman comme Angéline de Montbrun que la vision du monde dans l'oeuvre "pourra même être fort différente de celle que l'écrivain prétend posséder." ²³

Puisqu'aucun écrivain n'échappe à sa propre exigence, sa vision du monde et l'idéologie qu'il endosse, quoiqu'entremêlées ou superposées dans l'oeuvre, pourront s'opposer et se contredire..

La vocation de Laure Conan était celle d'une romancière de la vie intérieure. Elle a cru que des tâches plus urgentes l'appelaient et cette "récupération" ou "revirement" dans son orientation romanesque sera analysée plus loin dans ce travail. Nous croyons que son roman, Angéline de Montbrun, (qui suivait une première tentative manquée, Un amour vrai, 1878) est le plus littéraire, le plus attachant, malgré ses maladresses, et celui qui révèle le mieux les angoisses mêmes de la romancière ainsi que sa révolte refoulée. Son milieu, ses lectures, ses goûts personnels, ses expériences l'ont amenée à élaborer un imaginaire

23- Jean-Charles Falardeau, Imaginaire social et littérature, 1974, 96.

romanesque imprégné non seulement d'influences extérieures mais aussi d'éléments très personnels qui sont essentiels à dégager pour arriver à saisir la vision latente derrière le mythe d'"Angéline" et la fonction de ce mythe.

En effet, ce qui est remarquable pour l'époque, dans un roman comme Angéline de Montbrun, c'est que malgré les parti pris religieux et idéologiques qui sous-tendent le texte, "ni la tendresse, ni le sentiment de la nature, ni la passion n'y font défaut (...)"²⁴ et ce venant d'une femme qui écrivait dans un isolement total "sans autre inspiration que le grand spectacle du fleuve et le calme rustique de la vie de famille"²⁵ et de plus sans l'appui d'une tradition littéraire nationale. En oubliant le ton "moralisateur" du roman, défaut que Laure Conan ne pouvait éviter plongée comme elle l'était dans un monde où mettre en valeur ses convictions (foi et patrie) comptait plus que la jouissance d'un bonheur personnel, et en considérant surtout son côté "analyse" nous sommes amenée à voir dans l'héroïne "de prédilection" un double idéalisé et victimisé de la romancière.

En effet, c'est de la romancière même qu'Angéline tire ses émois, sa souffrance, sa longue lutte et sa soumission devant le destin. La mélancolie, les regrets, parfois le dépit d'une vie sans joie imprègnent de nombreuses pages du roman.²⁶

24- Th. Bentzon, Op. cit., 205.

25- Ibid., 206.

26- Arsène Lauzière, "Le Roman (1860-1900)" dans Histoire de la littérature française du Québec, 1967, I: 251.

Quant aux autres personnages, symboles d'un monde trompeur et trompé (en tant qu'instrument de désillusions: mort, passion, rupture), ils prendront la couleur des phantasmes inavoués de Laure Conan (toute-puissance patriarcale chez M. de Montbrun, indépendance d'esprit chez Mina, séduction masculine chez Maurice): On peut se demander ici ce qui a pu poussé Félicité Angers à transcrire, parfois malgré elle, ses états d'âme intimes et à s'engager dans un métier dont le moins qu'on puisse dire est qu'il était, à l'époque, fort inusité pour une femme et peu prometteur de sécurité matérielle. Félicité Angers aurait pu, par exemple, devenir institutrice, elle avait la formation requise; elle aurait pu entrer en religion, elle était profondément croyante; elle aurait pu chercher "le bon parti", elle croyait en la vocation de la femme au foyer. Serait-il possible qu'elle ait écarté ces trois voies traditionnellement féminines, tout en ne les contestant pas ouvertement, à cause d'un cheminement personnel que son existence secrète et retirée empêche d'éclaircir tout à fait? Lorsqu'on sait que les institutrices laïques étaient misérablement payées et sujettes aux préjugés de l'opinion publique, lorsqu'on sait que la vocation religieuse, quoique tenue en haut respect, signifiait l'abandon de son individualité et la soumission à une autorité cléricale, lorsqu'on sait que le destin de la femme mariée entraînait la perte de ses droits civiques et la servitude de grossesses multiples, ne peut-on être en droit de se demander si Félicité Angers, instruite, intelligente et douée de talents littéraires n'a pas délibérément choisi d'être "marginale"? Si elle est devenue ce "personnage

mystérieux et quasi-légitime de son vivant" ²⁷, si elle a voulu tenir secrète sa vie privée et cherché à ne point se trahir ouvertement dans ses écrits, n'est-ce pas parce que, comme le constate une Virginia Woolf: selon les hommes, "toute publicité les (les femmes) concernant est détestable" et que celle qui sont victimes du conflit intérieur tiennent encore plus que les autres à garder l'anonymat tant "le désir d'être voilées les possède encore" ²⁸? Cette extrême pudeur et cette conscience d'être en quelque sorte en rupture avec les moeurs de son époque ne l'empêche pas d'"oser" un roman à saveur intimiste mais l'oblige à masquer le mieux possible les désirs qui la tourmentent et la révolte qui l'oblige à la solitude.

Soit, elle se cachera. Défendant farouchement sa solitude, elle réussit à se dérober à ses contemporains et tourne le dos à la société en faisant fi de la réputation qu'on lui bâtit peu à peu: celle d'une "vieille fille" sérieuse, un peu excentrique, dénuée de charmes extérieurs et quelque peu bigote. Refusant de s'épanouir grâce aux relations multiples qu'elle aurait pu nouer avec ceux qui désiraient l'approcher, elle choisit plutôt d'échanger ses idées par lettre avec quelques correspondants étrangers (Carmen Sylva, Reine de Roumanie, René Bazin, Julie Lavergne, Joseph Lavergne):

27- Arsène Lauzière, loc. cit., I: 251.

28- Virginia Woolf, Une chambre à soi, 1980 (première édition 1927), 68-69.

(...) cette fille devenue très vite apparemment une "vieille fille" gardait en elle un besoin d'aimer inassouvi, nullement transféré en celui d'une activité précise et trop impérieux dans l'ordre de l'humain pour se sublimer tout à fait en passion mystique. C'est ce besoin qui est, n'en doutons pas, à l'origine d'Angéline de Montbrun écrit par une Laure Conan de trente-six ans que la jeunesse physique avait déjà désertée. 29

Angéline (la femme-ange, victime innocente d'un monde cruel) et Mina (la "Minne" tentatrice des poètes courtois) fourniront le masque derrière lequel se profile une vraie femme écartelée entre l'esprit et la chair, entre l'affirmation de soi et l'obéissance à l'ordre séculaire. Consciente de sa transgression, Laure Conan défend à l'abbé Casgrain de parler d'elle dans la préface de son roman; elle était donc pleinement consciente que la vocation d'Angéline à la souffrance et sa complaisance dans l'évocation de ses tourments pourraient trahir ses propres espoirs déçus et ses propres amertumes.

Et si la vie m'a été triste et amère, je ne veux ni m'en plaindre, ni qu'on m'en plaigne. Je ne tiens pas à faire pitié (...) je suis ce que je suis, et je n'y puis rien (...) J'ai déjà assez belle honte de me faire imprimer. 30

Le mythe romanesque dans Angéline de Montbrun s'élabore à partir d'un besoin vital d'affirmation personnelle, besoin qui ne peut révéler

29- Madeleine Ducrocq-Poirier, Op. cit., 136:

30- Lettre de Laure Conan à l'abbé Casgrain, le 4 mars 1884, citée par Micheline Dumont, "Laure Conan 1845-1924" dans The Clear Spirit, Twenty Canadian Women and their Times, Mary Quayle-Innis, éd., 1966, 94.

ses sources profondes mais qui choisit inconsciemment des personnages symboles ou "mythifiés", donnant aux lecteurs du temps une représentation orthodoxe de l'ordre établi. Conformément aux désirs de l'inconscient collectif québécois et aux conditionnements sociaux et moraux de l'auteure, cette représentation sera fortement idéalisée: un père sur-humainement parfait, adoré d'une fille "la plus charmante et la mieux élevée des Canadiennes" (p. 99), dont la beauté éclatante pâme d'extase un fiancé "à peu près ce qu'(il devrait) être" (p. 115) dans l'ordre de l'humain. Mais l'idéalisation outrancière du personnage de Charles de Montbrun, dont le mythe ne subit aucune dégradation avant comme après sa mort, ne fait qu'aggraver dans le roman le "poids du père". Il tient dans ses mains le sort de tous ceux qui gravitent autour de lui: Maurice ne peut épouser Angéline sans son consentement; Mina ne peut aimer que lui et ne pourra vivre sans lui; plusieurs personnages secondaires lui doivent leur bonheur et leur salut (Marc, Véronique Désileux, le missionnaire). "Charles apparaît trésorier du bonheur, d'une richesse extraordinaire."³¹ Mais, c'est Angéline qui subit le plus son ascendant, tant dans l'ordre physique ("voyez si vous avez quelque objection à m'épouser" dit M. de Montbrun à Maurice, p. 115) que dans l'ordre psychologique:

Jamais sa fille n'entretiendra un sentiment qui n'aura pas son entière approbation, ou plutôt elle ne saurait en éprouver. Elle vit en lui un peu comme les saints vivent en Dieu. (p. 96)

31- Paul Gay, Le Devoir, 10 mai 1975, 22.

Cette autorité paternelle indiscutable, qui s'infiltré dans la conscience même des personnages, est expliquée et justifiée par la personnalité extraordinaire, hors du commun de ce Charles de Montbrun; c'est Mina qui nous campe son portrait:

Il a du paysan, de l'artiste, surtout du militaire dans sa nature, mais il a aussi quelque chose de la finesse du diplomate et de la tendresse de la femme. Le tout fait un ensemble assez rare. (p. 114)

Chez M. de Montbrun les qualités "viriles" d'un véritable "Spartiate ressuscité" (p. 104), et une probité à toute épreuve ("le plus honnête homme du pays" p. 99) s'allient harmonieusement aux "charmes de manières" (p. 107) de l'homme du monde: il est "aimable" et "gracieux" (p. 96), "séduisant" (p. 103) et "magnanime" (p. 105). Véritable figure de légende, il porte l'"armure enchantée" (p. 145) des chevaliers et sa règle de vie, toute entière définie dans la "fierté nationale" et la "fierté de la foi" (p. 118), n'admet aucune faiblesse des sens ou de la volonté. Angéline aime ce père comme un maître, ne craint pas de s'agenouiller devant lui comme devant un dieu. C'est un véritable culte qu'elle lui rend et dès les premières lettres du roman il est évident qu'aucun simple mortel ne pourra jamais égaler ce "parfait", encore moins le piètre Maurice sur l'épaule duquel "(...) ne pouvait se reposer confiante nulle tête de femme"³². Pour Charles ab der Halden il était logique qu'Angéline orpheline et mal aimée cherche dans l'amour divin

32- Charles ab der Halden, Nouvelles études de littérature canadienne-française, 1907, 199.

la consolation des trahisons humaines. Une telle idéalisation de la figure paternelle, ce "parfait retour" (p. 115) de la fille au père, à l'heure où les "vrais" pères, dans la société québécoise, sont loin d'être des modèles de vertu (alcoolisme et avarice), où la femme ne trouve devant l'homme qu'une "solitude funeste"³³, suggère dans le personnage de Charles de Montbrun non plus une simple représentation magnifiée d'un père idéal mais le symbole même d'un ordre patriarcal écrasant dans la société québécoise. Ce patriarcat s'instaure d'ailleurs de lui-même lorsqu'une société est cléricalisée dans ses fondements mêmes, et l'omniprésence et le pouvoir tant civil que religieux des prêtres au sein de la collectivité canadienne-française ne font aucun doute. Cette empreinte du clergé ne sera pas sans conséquence sur les opinions politiques et les prises de position morales des Québécois.

Les Canadiens ne sont esclaves que de leurs croyances et de leurs préjugés (...) Ambitieux de garder les vieilles coutumes, comme d'autres peuvent l'être d'acquiescer de nouveaux droits ils mènent la vie patriarcale et se montrent par conséquent favorables aux monarchies. L'intervention d'un Dieu paternel et protecteur se mêle à tous les faits enregistrés de leur histoire, qu'il convient de lire comme la légende dorée, car chaque succès sous la plume des Jésuites est un miracle salué d'un Te Deum, et chaque revers est accepté comme châtement avec respect et componction.³⁴

33- Jean Le Moyne, Convergences, 1969, 86-88.

34- Th. Bentzon, Op. cit., 84-85.

4 Il n'est pas surprenant que l'imaginaire d'une Laure Conan rende la leçon, mille fois apprise, de l'action bienfaisante du clergé. La figure du prêtre patriote, qui seul n'a pas abandonné son peuple et qu'on retrouve à la tête de tout, se profile tout au long de l'histoire, intimement liée à tous les actes de la vie. Dès le départ, deux auteurs spirituels canaliseront la curiosité intellectuelle de la future écrivaine de même qu'ils renforceront son sentiment du misérabilisme de l'existence humaine, sentiment hérité d'un catholicisme manichéen. (A défaut de destin politique, le Québec s'alignera sur la seule élite qu'il a, la cléricale.)

(...) Charles de Sainte-Foye semble marquer si profondément l'adolescente; puis l'adulte, que toute leur vie affective en sera marquée. C'est ce que l'on peut déduire semble-t-il, de l'oeuvre de l'écrivain, où transparaît toujours une sorte de refus, un angélisme, une impossibilité d'aimer, de pouvoir en tirer une quelconque satisfaction. En somme, Félicité Angers apparaît comme ayant été formée dans un climat spirituel aux accents jansénistes particulièrement vifs. Elle cherche d'ailleurs à s'y maintenir si l'on considère qu'elle ajoute à sa lecture spirituelle de base, une lecture de chevet, Mes prisons, de Silvio Pellico, dont le contenu ne l'éloigne pas de préoccupations où le devoir se confond avec le pardon. 35

Les seules figures que Laure Conan semblent vénérer, en plus des figures historiques tant masculines que féminines, sont celles de prêtres et surtout de missionnaires. "Mlle Angers vouait un culte spécial à Jérôme Savanarole, moine dominicain (...)" qu'elle "considérerait comme un vrai

martyr" et "(...) le sort des missionnaires Oblats à Chesterfield Inlet, l'attendrissait (elle leur lèguera tout: royautés, livres et six mille dollars en obligation)" ³⁶. Ce qu'elle admire et envie chez ces religieux c'est leur bonheur "(...) d'avoir aux jouissances de la vie préférer les promesses de la foi" ³⁷.

Toute sa vie, Laure Conan comptera plusieurs amis et correspondants parmi les ecclésiastiques. Mgr Paul Bruchési, ami de sa famille, sera le premier à admirer le talent de celle qu'il appelle "ma colombe" et le premier aussi à deviner que la courte nouvelle de 1883, A travers les ronces, est le "journal intime d'une femme qui a souffert" ³⁸. Vers la fin de sa vie, l'abbé Lionel Groulx, authentique prêtre-patriote, deviendra son guide et ami: elle compte, par exemple, sur son intercession pour faire jouer sa pièce Aux jours de Maisonneuve et s'en remet, à son jugement quant au titre de son dernier ouvrage (La Sève immortelle). Elle ose même une confiance intime: "J'aime mon héros — N'allez pas le dire" et assure l'abbé Groulx, à plusieurs reprises, de sa "hâte extrême" de le revoir ³⁹. Par contre, "sa conscience méticuleuse" qui

36- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", loc. cit., 387.

37- Réflexion de Laure Conan devant le cercueil d'un jeune moine décédé, cité par Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers patris de Laure Conan, loc. cit., 126.

38- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", loc. cit., 386.

39- Lettres manuscrites de Laure Conan à l'abbé Lionel Groulx, les 17 janvier, 3 mars et 10 mars 1924.

"donnait fort à faire à ses directeurs" ne l'empêchait pas d'être lucide et intransigeante devant l'hypocrisie humaine dont les prêtres mêmes ne sont pas à l'abri:

En hiver, par les mauvais chemins, elle se rendait à Sainte-Anne de Beaupré pour se confesser. C'est là qu'elle avait connu Chiniquy et, par son immense orgueil, il lui avait déplu (...). 40

Charles de Montbrun, même s'il n'est pas prêtre, participe à la fonction sacerdotale; en effet, non seulement est-il le père physique d'Angéline mais bien plus encore est-il son père spirituel: "Je voulais qu'elle fût la fille de mon âme comme de mon sang (...)" dit-il à Maurice, lui expliquant qu'il n'a pu se décharger "(...) sur personne du soin de son éducation" et M. de Montbrun de conclure: "(...) qui pourrait dire jusqu'à quel point cette double parenté nous attache l'un à l'autre?" (p. 115). La conséquence est une identification de la fille au père, et Angéline ne pourra s'empêcher d'exulter à la "flatterie" de Maurice qu'elle rapporte à Mina: "Votre frère assure qu'entre nous la ressemblance morale est encore plus grande que la ressemblance physique" (p. 122); elle avoue que depuis l'enfance, le père et la fille s'adonnent volontiers à la "délicieuse étude" de leur ressemblance devant une glace. C'est ainsi qu'en plus de la noblesse des traits, Angéline hérite de son père ce "charme pénétrant" que Mina appelle le "montbrunage" (p. 127), mélange indéfinissable de modestie et de port aristocratique, de stoïcisme et de douceur. Angéline n'a pas eu besoin de prêtre ni de cours de religion, car

40- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", loc. cit., 386.

son père s'est chargé de l'entière direction de sa vie. Le seul véritable prêtre qui fait deux courtes apparitions dans le roman, le curé de Valriant, n'est qu'une figure pâlotte, un "bon prêtre" un peu radotant (p. 112); il ne réussira d'ailleurs pas à se substituer au père à l'heure du réconfort spirituel:

Le curé de Valriant me dit alors: "Ma fille, regardez le ciel." Ma fille, (...) ce mot, que mon père ne dirait plus jamais, me fut cruel à entendre. Et me tournant vers la terre je pleurai. (p. 163)

Angéline ne perd pas seulement un père aimé, mais tous ses garde-fous moraux, physiques et spirituels. Charles de Montbrun disparu, Angéline se retrouve "femme" et non plus "fille"; en rayant la figure patriarcale, Laure Conan laisse son héroïne enfin seule devant son destin et sa conscience.

Le "poids du père" ne pèse pas seulement sur Angéline. Sa fonction de directeur spirituel est rappelée tout au long du roman: il est celui de qui on implore la pitié afin d'être dirigé dans "le sentier du devoir" et d'éviter de "chasser les chimères" (lettre de Mina à Maurice, pp. 102-103), celui à qui on "confesse" une "équipée" honteuse (p. 114), celui à qui on confie "la direction de toute (sa) vie" (p. 117), celui qui éclaire une conscience obscurcie par la frivolité (les remords de Mina, p. 129), celui qui "bénit" (p. 163) et qui "d'autorité", "ordonne" une obéissance aveugle à la volonté de Dieu (p. 162). Pour Angéline, comme pour les autres, l'ordre moral incarné et transmis par la figure masculine c'est-à-dire par le "révérend" père (les deux lettres de Charles de Montbrun à

Maurice Darville, pp. 125-116 et pp. 117-119, sont des modèles de "prêche") procède de Dieu et tous ne peuvent que s'incliner devant ses directives. Ne donne-t-il pas en plus l'exemple du parfait patriote qui, sans y être obligé, cultive sa terre de ses propres mains? Messager idéal de la volonté divine, sa présence assure le bonheur dans l'innocence (c'est-à-dire la non-conscience) à celle qui doit "reste(r) un enfant aussi longtemps que possible" (p. 111). Tant que le père-prêtre-patriote garde ses ouailles à l'oeil, et qu'il conserve sa toute-puissance sur leur conscience, la tentation et le mal qui rôdent autour de Valriant n'auront aucune prise sur les esprits. "Consacrée" à la Vierge et maintenue dans l'enfance innocente par son maître d'âme, Angéline est protégée contre elle-même et s'inscrit tout naturellement dans ce mythe séculaire définissant la femme d'après une morale sociale ordonnée par la religion:

Elle est décrétée source de vie ou source de mort. Condamnée et confinée à un rôle de médiatrice. Condamnée à n'être jamais sujet, son propre sujet. Toujours perçue comme partielle et partielle face à la vision totalitaire (au sens du tout ou rien, mère ou putain) que les hommes ont d'elle. 41

Angéline, "agenouillée devant son père" (p. 168), ne pourrait imaginer sortir du "jardin clos" dans lequel règne un roi jaloux qui la veut toute à lui. Afin de respecter une certaine plausibilité de son personnage,

41- Nicole Brossard, "Témoignage", dans La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel, Elizabeth J. Lacelle, éd, 1979, 129.

M. de Montbrun est forcé en tant que père de céder sa fille à un candidat qu'il a eu soin de passer au crible; mais, dit-il à Maurice, ce sera selon "nos" conditions (p. 116). Parlant pour sa fille, le père déclare au fiancé qu'elle et lui (Angéline et M. de Montbrun) ne font qu'un d'esprit; Maurice ne pourra épouser la belle que s'il s'associe à son "culte", c'est-à-dire à son aveugle obéissance. Ainsi pourra se perpétuer l'ordre patriarcal, social et spirituel dont Maurice doit se préparer à prendre la relève un jour. Image rassurante pour l'homme qui se protège de la contamination femme; image anesthésiante pour la femme-en-tutelle-perpétuelle qui n'a qu'à recevoir le monde de l'homme et à servir d'outil de transcendance. Le système des valeurs institutionnelles, selon lesquelles s'instaure le pouvoir masculin, a bien pris soin d'établir un ordre hiérarchique au sommet duquel se trouve l'Eglise (le Saint-"Père") et l'Eglise a grand besoin de filles soumises, contemplatives, humbles et chastes afin de conserver son emprise sur les consciences. Afin de sauvegarder sa vigilance, l'homme ne peut se laisser "distraire" par ses passions.

Il vous en coûtera, Maurice, pour ne pas donner à votre femme, ardemment aimée, la folle tendresse qui, en méconnaissant sa dignité et la vôtre, vous préparerait à tous deux d'inaffables regrets. Il vous en coûtera, soyez-en sûr, pour exercer votre autorité, sans la mettre jamais au service de votre égoïsme et de vos caprices. (p. 119)

Le vrai malheur, c'est de ne pas savoir pourquoi on naît, pourquoi on souffre, pourquoi on passe. 42

A quoi bon? Ne faut-il pas me résigner à voir tout languir, tout dépérir dans mon âme. 43

L'idéalisation des personnages et des sentiments chez Laure Conan n'empêche pas une profonde inquiétude existentielle et une protestation devant les êtres et les choses. Dans Angéline de Montbrun c'est ce contraste et cette rupture entre rêve et réalité qui introduisent pour la première fois une véritable dialectique dans le roman québécois. En effet, l'écart entre l'idéal souhaité (et entretenu par le père) et la brutalité du réel après la "chute" instaure le seul dialogue du roman qui se déroulera dans la conscience même de l'héroïne partagée entre zone de désirs et zone de refoulement (les échanges entre les personnages ne constituent pas un véritable dialogue). Qu'Angéline, à la manière de Félicité Angers, se retranche si aisément de la vie du monde, n'est-ce pas parce qu'elles sont toutes les deux des inadaptées, incertaines de leur identité dans une société qui ne leur renvoie d'elles-mêmes qu'une image d'accessoire de l'homme? (objet de jouissance: la beauté, ou objet de reproduction: la maternité). Pourtant, le goût de vivre intensément, Laure Conan sait l'éprouver: "Parfois, elle était riieuse et gaie, aimant à jouer des tours." 44 Renée des Ormes nous rapporte quelques phrases d'un "journal" inédit, composées à l'occasion d'un pèlerinage à l'Ile-aux-Coudres:

42- Laure Conan, "La vaine foi" dans Oeuvres romanesques, 1975, III: 41.

43- Id., "L'obscur souffrance" dans Oeuvres romanesques, 1975, III: 51.

44- Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan" loc. cit., 127.

Jamais je ne m'étais sentie si heureuse de vivre. Les oiseaux chantaient et mon âme aussi chantait. Il me semblait respirer la vie dans les senteurs des bois et dans les parfums de la mer. A l'horizon le soleil baissait. Nous nous assimes sur les rochers pour le regarder coucher (...) partout une splendeur enflammée sur ce paysage de rêve. L'amour fait comprendre le ciel, mais ce beau coucher de soleil nous rappelle que la vie passe (...)

45

La sensibilité frémissante de Félicité Angers s'allume toujours au contact de la nature et les correspondances romantiques âme-paysage se retrouveront presque à chaque page dans Angéline de Montbrun. Mais la nature fait comprendre, justement, que la beauté et le bonheur ne sont que des "flambées", passagères et éphémères. Cette femme "généreuse" et "prodigue pour ceux qu'elle aime", d'"intelligence claire" et de "jugement précis", naïve et candide quoique d'"esprit caustique", orgueilleuse aussi et recherchant l'effet (analyse graphologique tirée d'un feuillet canadien) 46 n'a-t-elle pas été forcée de réprimer ses propres élans puisqu'ils ne pouvaient qu'être méconnus ou ignorés? "Je sens que je n'ai pas la mentalité des autres" 47 avoue-t-elle à propos des conversations de salon. Mais, dès qu'une femme tente d'échapper à "sa nature" (telle que définie par l'ordre patriarcal), n'est-elle pas condamnée à battre en retraite dans la psychose ou la dépression (et à subir les sarcasmes qu'une réputation de vieille fille entraîne comme si le célibat, pour une femme, était une punition)? Doublement dépossédée, de par sa condition de femme et de Québécoise, Félicité

45- Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan", loc. cit., 128.

46- Ibid., 124-125.

47- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", loc. cit., 389.

Angers n'a-t-elle pas cherché à tourner le dos autant à l'homme lui-même qu'à la société? Que pouvait espérer une femme des lendemains de la Conquête d'hommes incapables d'affronter le réel, de le maîtriser, de l'organiser, de le transformer dans le sens de leurs aspirations profondes? Deux générations après la mort de Félicité Angers, la réponse demeure toujours la même; la situation pouvait-elle être plus favorable en 1880?

En cherchant l'homme, ces femmes (âgées, interrogées lors d'une enquête) ont rencontré, du moins me l'ont-elles affirmé, des êtres d'absence, de peur, de fuite, de frustrations, confus à l'orée du temps nouveau qui exigeait de chacun d'eux qu'ils secouent la mythologie "catholique-canadienne-française" (...) La femme déracinée, sur le terrain de l'amour, par des hommes se retranchant encore dans leur solitude d'hier (...) 48

Le malaise existentiel face à une réalité "avalante" et avilissante, pour paraphraser Réjean Ducharme, ne laissait d'autre choix, pour se protéger du monde extérieur, que de s'enfermer dans un univers imaginaire. Laure Conan, évitant "l'hystérie" dans le sens freudien du mot, a su sublimer et transposer par l'écriture une attente qui ne pouvait qu'être trompée.

Mlle Angers n'eut pas de fiancé: elle consacra toute sa vie à l'étude de l'histoire, et, par la suite, elle la romança pour la rendre plus accessible. Dès qu'il était question des amours (sic) Laure Conan tournait la difficulté en répondant:

48- Pierre Léger, La Canadienne française et l'homme démystifié, 1965, 21.

"J'ai aimé deux grands hommes et cela me suffit."
(...) Le nom de ses élus? Bossuet et Champlain. 49

Cependant sa transposition romanesque, à l'inverse de ses devanciers et contemporains masculins, choisit comme cadre la conscience humaine et le coeur. Tentant d'éclairer par l'imagination et le vécu intime les zones obscures de l'âme, Félicité Angers quitte tout à fait un réel si peu inspirant (sauf la nature) et si peu propice aux échanges, à la communication, et à l'expression des sentiments. Prostrés et repliés sur eux-mêmes depuis la Conquête, les Québécois ont peur de s'entendre parler, ou bien ils ne trouvent pas les mots; et il y a tant et tant de sujets défendus... Le cloisonnement des sexes laisse l'amour en quarantaine, et les exigences du "devoir" empêche l'approfondissement d'un "moi" voué, chez la femme, au sacrifice et au renoncement. ("La mère est vouée au sacrifice" dira Laure Conan). La mère... c'est avec elle que tout a commencé.

Car, hélas, la femme correspond nécessairement en quelque chose à l'attitude défectueuse de son homme, il faut qu'elle soit en résonance avec lui, en complicité, en cause et responsable comme lui et intime avec lui. Par son attitude négative la mère bourgeoise tend à enfermer sa fille en un inviolable gynécée moral... 50

Curieusement, et ceci est significatif, la "mère" n'existe à peu près pas dans l'univers de Laure Conan; dans Angéline de Montbrun, elle meurt "toute jeune et toute vive" et coupable d'un trop grand bonheur (p. 212)!

49- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", loc. cit., 389.

50- Jean Le Moyne, Op. cit., 90.

Angéline ne sera l'enfant que d'un père; une mère non sacrifiée ne peut vivre, elle n'a pas de place dans l'ordre social. Cette composante (religieuse) essentielle pour appréhender la condition de la femme canadienne-française exigeait l'hyper-dévouement de la mère de famille tel que le prescrivait l'Eglise (Yvette Rousseau⁵¹). Laure Conan est la première à avoir transgressé ce mythe de la "bonne mère" puisqu'elle ne lui accorde aucune attention dans son oeuvre romanesque (la mère de Thérèse Raynol joue le rôle de confidente). Il faudra attendre Anne Hébert pour que le stéréotype soit de nouveau rejeté et cette fois, il sera contesté ouvertement et tragiquement.

Félicité Angers, elle, n'a pas l'intention de se sacrifier pour un homme même si, comme Angéline, elle a eu à un certain moment l'intuition du bonheur conjugal, espoir vite déçu et abandonné. Cependant, elle admet et encourage, dans les faits (écrits ouvertement idéologiques), la vocation de la femme à la maternité qui à toutes fins pratiques fonde sa personnalité dans la cellule familiale mais la consacre symbole essentiel et lui permet d'avoir au moins une certaine influence dans l'univers domestique. Dans ses premiers romans "spontanés" (Un amour vrai, et Angéline de Montbrun), dans le sens de moins dirigés de l'extérieur, l'héroïne échappe tant au mariage qu'au cloître (Thérèse Raynol meurt et Angéline choisit le célibat laïc). Le genre de bonheur qu'avait anticipé Félicité Angers ne s'accorde pas avec des "institutions", et puisque la passion ne peut se vivre ni même s'exprimer librement (le "père" y veille), il semble qu'il

51- Dans Elizabeth J. Lacelle, Op. cit., 152-153.

faillie supprimer ce qui lui fait obstacle (le père, l'homme, le fiancé-double du père) et accepter à contre-cœur la seule possibilité de survie personnelle: la solitude qui anéantit pour le cœur les espoirs de chaleur humaine mais qui sauvegarde l'indépendance de l'esprit. "Je suis ce que je suis" et Laure Conan a dû se retirer à l'ombre pour le rester. Angéline de Montbrun ne lui appartient plus, il appartient au monde bien pensant de la critique.

Le repliement sur elle-même de la romancière et la réflexion très chrétienne sur la solitude qu'elle transmettait à son milieu par le truchement de sa vision romanesque eurent pour effet initial, et ce pour longtemps, de la consacrer auteure d'oeuvres "édifiantes". En effet, Angéline de Montbrun est placée par son premier critique à l'enseigne des lectures "saines et fortifiantes": "Après l'avoir lue, on est touché, attendri, édifié: on se croit plus loin de soi-même et plus près de Dieu, on se retrouve meilleur (...)"⁵². Pour l'abbé Casgrain, comme pour plusieurs autres de cette époque, le roman était un genre louche dont il fallait se méfier, et en cela, il est tout à fait d'accord avec Eugénie de Guérin lorsqu'elle dit: "J'ai peur de ce dérangement moral que fait le roman (...)" Mais, heureusement, il existe de "bons" romans dont la "pensée relevée", le "style choisi", "l'analyse de l'âme", la "trame fine et légère" en font "un attrait pour l'esprit, un aliment pour le cœur, une grâce pour l'âme"⁵³. Angéline de Montbrun appartient, selon l'abbé

52- Henri-Raymond Casgrain, loc. cit., 8.

53- Ibid., 7.

Casgrain, à ce genre de roman, et de plus "c'est une peinture de la vie réelle" car ce que Laure Conan "sait de la vie, elle l'a appris à l'école de l'épreuve" ⁵⁴.

L'abbé Casgrain avait bien pressenti que derrière l'héroïne se profilait la silhouette de l'auteure. Il s'interroge, sans apporter de commentaires plus poussés, sur le contraste entre la vie paisible et retirée de Laure Conan et les "orages de sa pensée", "entre cette placidité apparente et ces effervescences souterraines" ⁵⁵. Où vont mener "ces grands troubles du coeur"? Pour Casgrain, qui avoue s'être attendu à une déception (ou à un choc), le dénouement est un triomphe. "C'est l'impérissable gloire du christianisme d'avoir fait la femme si grande". Angéline, vierge aux sept douleurs, peut prendre sa place au panthéon des martyrs canadiens et le roman parmi les oeuvres catholiques authentiques. Les larmes et les sanglots que l'héroïne offre en chrétienne sur l'autel de la résignation font pardonner à la romancière son "européisme", ses abus de réminiscences littéraires et son peu d'intérêt pour les tableaux de moeurs canadiennes. Sur ce point, l'abbé Casgrain rappelle d'ailleurs Laure Conan fermement à l'ordre et sous la férule de ce pontife littéraire, elle se rangera bientôt au genre historique, tout en préservant cependant la finesse psychologique de ses personnages et l'importance du thème de l'amour. Mais Angéline avait vécu et désormais les personnages féminins de Laure Conan tourneront progressivement le dos à la révolte (Gisèle Méliand,

54- Henri-Raymond Casgrain, loc. cit., 8.

55- Ibid., 7.

Elizabeth Moyen, Marcelle Rochefeuille et Faustine acceptent le chemin du renoncement comme une vocation naturelle).

Cette réputation de roman édifiant aura la vie d'ore. En 1907, le livre en est à sa troisième édition et pour Charles ab der Halden c'est la preuve d'un grand succès pour une jeune nation. Ce critique remarque surtout la parenté d'âme entre Laure Conan et Eugénie de Guérin, sauf pour ce qui relève du patriotisme de l'auteure canadienne. Cette heureuse filiation confirme les hautes intentions qui ont présidé à la composition du roman.

Nous sentons entre les deux êtres des liens très puissants, et ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre, que d'y trouver, venu de la Malbaie, comme un écho du Cayla (...) il y a dans l'ouvrage de Laure Conan comme un parfum de confidences personnelles (...) Laure Conan nous semble exprimer des sentiments éprouvés (...) nous serions bien surpris si Angéline ne ressemblait point à l'auteur par la manière de sentir et de penser, si elle n'en était pas la fille d'élection (...) 56

Angéline, "fière et tendre, hautaine et passionnée", chrétienne sans "heureusement" être une sainte, "saura sacrifier son amour même à des considérations plus nobles". Comme Eugénie de Guérin et Félicité Angers, l'héroïne s'adonne à l'introspection (exposée dans un journal, genre qui porte aux confidences) et choisit de trouver Dieu hors ses créatures. Ab der Halden est partagé entre l'admiration pour "la femme" qui écrit selon son coeur et ses convictions et la condescendance pour l'auteure qui

56- Charles ab der Halden, Op. cit., 204-205.

s'amuse "aux bagatelles de la porte" se laissant entraîner "par la terrible facilité, le grand défaut des femmes écrivains" ⁵⁷. Alors que l'abbé Casgrain qualifiait de presque "virile" la plume de Laure Conan, ab der Halden lui reproche une faiblesse (dans la composition et la "texture") toute féminine et la complaisance dans une souffrance exagérée, "maladive presque, plus grande que la nature ne voudrait" ⁵⁸. Mais ces irrégularités font partie d'une certaine littérature "qui peut plaire à la majeure partie des femmes canadiennes" à cause de "l'intérêt du renseignement psychologique" ⁵⁹. L'importance du livre tient dans son renforcement idéologique car ce genre de critique fait d'Angéline un symbole et un exemple d'éducation chrétienne réussie: à l'homme qui "n'est pas égal à son rêve" (Maurice), c'est-à-dire à l'homme imparfait de la réalité, la jeune fille préférera la fidélité à un maître idéalisé (Charles de Montbrun, chevalier parfait et homme de coeur) après avoir traversé une période bien humaine de découragement (n'est-elle pas femme, démunie dans sa faiblesse?). Pour ab der Halden, le déchirement provoqué par la mort d'un père ne saurait être mortel, à condition qu'un autre homme se montre capable de l'égaliser. Ce critique, sans s'en rendre compte, souligne le caractère invraisemblable de l'amour de la fille pour le père, car cet amour demesuré n'est qu'un prétexte, mis de l'avant par la romancière, pour justifier le refus d'un réel décevant (Maurice).

57- Charles ab der Halden, Op. cit., 195.

58- Ibid., 196.

59- Ibid., 185.

Que ce roman ait pu plaire tout particulièrement aux femmes, nous pouvons facilement l'imaginer et ce pour des raisons différentes de celles invoquées par ab der Halden. Pour la première fois, en littérature québécoise, le personnage principal est une femme conçue par une femme et l'accent est mis sur sa vie intérieure et non pas sur son rôle familial. Laure Conan satisfait autant les aspirations "féministes" (dans le sens de promotion sociale de la femme telle que définit par Joséphine Dandurand), déjà en place à l'époque, que le mythe féminin traditionnel: ainsi, pour Marie-Claire Daveluy, Angéline sera le prototype de la femme parfaite dans laquelle se retrouvent mêlées harmonieusement la grâce et la pureté de la jeune fille, le sens pratique et la science de la ménagère, l'intelligence vive et l'érudition solide de la bourgeoise instruite de même que la nature clairvoyante et la volonté inflexible de la chrétienne convaincue. A une époque où toute écriture devient un moyen de masquer l'échec d'un peuple et de sublimer sa fuite hors du réel, la prose de Laure Conan a le double mérite de proposer un nouveau modèle féminin à la fois fort (Angéline accède à une conscience personnelle) et acceptable (elle se soumet tout de même à un ordre transcendant). Les lecteurs et les critiques du temps y puisent la certitude qu'une vie intellectuelle et morale intense est la plus naturelle au tempérament canadien, les lectrices et femmes de lettres y trouvent l'illustration du sublime de la "nature" féminine, nature trop souvent réduite, dans la réalité, à sa seule composante maternelle.

Nous lui savons gré d'avoir idéalisé, dans son roman (Angéline de Montbrun), quelques êtres de choix de chez nous. Il nous plaît de savoir qu'il y a tout

près de quarante ans, sur un coin de terre canadienne, tout un petit monde pensait, aimait, souffrait, jugeait de la vie et des choses de cette façon supérieure. Cela couvre d'une certaine confusion — très salutaire — nos âmes satisfaites de modernes (...) l'art (de la romancière) purifie et magnifie tout. 60

La femme n'étant pas appelée, comme l'homme, à parcourir le vaste monde, choisit tout naturellement l'aventure intérieure et à défaut de combats épiques, ses luttes s'aligneront sur les drames intimes de l'âme. C'est ainsi qu'Albert Dandurand et Lionel Groulx, prêtres, entendent justifier la nouveauté de l'art et de la pensée d'une Laure Conan. L'essentiel pour Groulx, et le plus admirable dans l'oeuvre de la romancière, se résume à la grandeur des âmes analysées et à leur "bel équilibre qui vient de la foi chrétienne". Cette foi met à l'abri du mal romantique les coeurs fins et sensibles qui "souffrent beaucoup des hommes et de la vie" et qui "goûtent à toutes les amertumes" mais "sans éprouver rien d'amer". Le caractère ascétique des héros et héroïnes de Laure Conan leur est "naturel" et ce grâce à "la simple loyauté de leur foi" ⁶¹. Albert Dandurand, de son côté, admire l'art d'écrire de la romancière qui, estompant les lieux et détails concrets du récit, s'est attardée plutôt à décrire les contours de l'âme.

L'art, d'ailleurs, ne se distingue ni par l'éclat ni par la force, il est discret, doux et harmonieux.

60- Marie-Claire Daveluy, "En relisant Laure Conan" dans L'Action française, volume II, 3 (mars 1918), 113

61- Lionel Groulx, prêtre, "L'obscur souffrance de Laure Conan" dans L'Action française, volume IX, 4 (avril 1924), 251.

La noblesse des coeurs qui s'expriment dans un style suave communique à maintes pages un charme exquis. ⁶²

Il semblerait que cette perception de Laure Conan comme chante des âmes droites et des vies généreuses, et de son oeuvre comme exemple du parfait mélange des qualités morales et esthétiques, soit tributaire d'une évolution parallèle du féminisme et du nationalisme — style Groulx. En effet, vers la fin du 19^e siècle les changements économiques et sociaux exigent une redéfinition des idéologies selon les buts qu'on leur attribue. Elles peuvent fournir "soit un mythe rédempteur, soit une justification, soit un camouflage, soit un espoir de changement d'une position minoritaire et subordonnée d'un groupe de gens" ⁶³. Quoiqu'on ne puisse qualifier l'oeuvre de Laure Conan de "féministe", il est certain que son émergence et l'acharnement de l'auteure à persister dans l'écriture ont obligé les censeurs à s'approprier ce nouveau mythe féminin en l'accordant aux besoins du nationalisme. L'insistance qu'on a mis à qualifier son premier roman d'"édifiant" depuis sa parution en 1884 jusque tard dans la première partie du 20^e siècle, laisse entrevoir le pourquoi de la récupération d'Angéline au profit de l'idéologie nationaliste. En refusant le monde et en offrant sa douleur à un Dieu-époux, l'héroïne pouvait servir à un nationalisme qui inclut dans sa définition la subordination féminine comme une des composantes de l'idéal féminin:

62- Albert Dandurand, Littérature canadienne-française, 1935, 191

63- Susan Mann-Trofimenkoff, "Les femmes dans l'oeuvre de Groulx" dans RHAF, volume XXXII, 3 (décembre 1978): 397.

Car le nationalisme de Groulx demande, en effet, la subordination des intérêts particuliers; les femmes fournissent une illustration et, une image, un symbole de cette subordination. Même l'image double des femmes (anges-démons) (...) peut servir un nationalisme en soulignant une certaine fragilité et donc la nécessité d'être constamment sur ses gardes. 64

On ne retiendra d'Angéline que le côté "angélique" et céleste de sa nature dont la profondeur est révélée à partir d'événements tragiques. Cette nature trouve son plein épanouissement et sa sainteté dans le renoncement et le sacrifice. La "vierge" tourne irrésistiblement son cœur vers le modèle divin, vers l'Époux mystique et cette suprême résignation assure docilité et respect de l'ordre. Un père jaloux, puis un Dieu exclusif revendiquent les aspirations d'amour de celle qu'ils ont formée. Angéline, la "fleur-des-champs" insouciant et gaie du domaine du père temporel, est appelée à devenir la fleur mystique du domaine du père divin. De père à Père, l'"angélisme" est sauf et la femme sous contrôle:

L'amant des âmes voulait cueillir pour lui seul cette fleur de beauté et l'appeler à ses éternelles fiançailles. Ce ne sera pas (la) faute (de Maurice) si l'union qu'il espère n'a pas lieu. Dieu seul en est responsable et Dieu a le droit de choisir où il lui plaît ses épouses mystiques et de revendiquer pour sa couche ces anges à forme humaine qui touchent un instant notre terre. 65

La connotation sexuelle évidente d'un tel commentaire illustre bien l'enfermement de la femme dans le schème patriarcal, sur la terre comme au ciel.

64- Susan Mann-Trofimenkoff, "Les femmes dans l'oeuvre de Groulx", loc. cit., 396.

65- Henri d'Arles, Estampes, 1926, 66-67.

Pour les critiques d'avant 1950, le mérite de Laure Conan tient tout entier dans l'élévation de caractère de ses personnages et dans la noblesse constante de ses idées: rien de vulgaire, rien de vil ni même de moyen chez ses héros et héroïnes de haute stature morale et intellectuelle, fidèles en cela à un antique idéal d'élégance, de vertu et de culture. La glorification de la femme en tant qu'être "élu" de Dieu pour la salvation spirituelle et l'éducation morale de l'homme ne pouvait arriver en un meilleur moment, "dans un temps où les caractères sont si abaissés, où le matérialisme et le mercantilisme envahissent tous les domaines (...)"⁶⁶. Analyste naturelle du sentiment en tant que femme, Laure Conan a réussi une "belle action", un haut fait "apostolique"⁶⁷ en évoquant dans ses romans des âmes hors du commun, et en y insufflant "une leçon d'énergie nationale"⁶⁸. A ce stade-ci de la critique, Félicité Angers n'a fait que bien servir les lettres canadiennes et la religion en offrant aux gens de son époque une image flatteuse de la personnalité canadienne et une illustration de la puissance du fameux "don de la foi". Dans la vision romanesque telle que retenue par la critique officielle, la résignation d'Angéline n'a d'autre but que de démontrer l'inutilité et l'absurdité de la révolte, ce qui correspond bien aux principes du providentialisme et à la hiérarchisation de la société québécoise. La toute première création de Laure Conan sert donc l'élite patriarcale à ces deux niveaux. Mais

66- Henri d'Arles, op. cit., 1926, 68.

67- Abbé Albert Tessier, Canadiennes, 1946, 154.

68- Jules S. Lesage, Notes biographiques, propos littéraires, 1931, 180.

puisque cette romancière au talent indéniable s'aventure dans la chasse gardée des hommes, il faut bien lui trouver des défauts "féminins" (irrégularités de composition, fautes de détail, tendance au mélodrame, à la monotonie, à la facilité), défauts d'ailleurs qui lui seront pardonnés grâce aux qualités morales et spirituelles d'Angéline de Montbrun; mais ce qu'on ne lui pardonnera pas, ou si peu, c'est son manque d'intérêt pour le pittoresque local.

La façon dont les paysages sont traités ne contribue pas peu à nous donner l'impression que le théâtre où se passent toutes ces scènes est loin de nous, peut-être irréel, en tout cas en dehors de l'atmosphère canadienne (...). Il n'y a pas là ce parfum de terroir qui attache une oeuvre au sol d'où cela a germé et qui indique une filiation nettement régionaliste. 69

Voilà comment l'on concevait la création littéraire à l'époque d'après le ton qu'avait donné l'abbé Casgrain à la critique. La première romancière s'aventure en littérature "sous l'écran protecteur du plus pieux traditionalisme" (de même que la première poétesse, Blanche Beaugard) 70 et on a tôt fait de lui rappeler les préceptes ultramontains qui dominent alors les collèges et le monde littéraire. Ecrire peut devenir un "bon combat" en autant que la plume de l'écrivain se mette au service de l'Eglise dont la femme est la servante consacrée.

Laure Conan avait décidé de rester libre afin de pouvoir persister

69- Henri d'Arles, Op. cit., 65.

70- Pierre de Grandpré, Histoire de la littérature française du Québec, 1968, II: 99.

dans la voie qu'elle avait choisie, l'écriture, mais il était évident que l'orientation psychologique prise dans Angéline de Montbrun, et surtout, la composition de personnages-symboles, tirés uniquement de son imagination (les critiques comprennent bien que les fictions "Angéline" "Charles de Montbrun" et "Maurice" ne peuvent être calquées sur des êtres réels) ne pouvaient satisfaire une élite toute-puissante qui avait fort peu à faire des angoisses féminines. Sabordée dès le départ, l'écriture conanienne se noiera dans l'encre moins compromettante du fait vécu, édifiant ou historique, persistant dans son style intimiste mais sacrifiant tout à fait à l'idéologie sa conception initiale du roman d'analyse.

Aussi notre romancière n'ira plus désormais chercher la beauté dans la région du rêve; elle préférera la cueillir toute faite dans nos annales, évoquer à l'aide des vieilles relations poudreuses, des événements ou des images supérieurs à toute fiction. C'est dire qu'elle va inaugurer une nouvelle manière de laquelle elle ne sortira plus, et où son talent évoluera et arrivera enfin à sa complète efflorescence. 71

En d'autres mots, le "père" doit vivre et la femme doit l'y aider en confirmant sa loi au mépris même de son propre bonheur et de son "moi" (Faustine de L'obscur souffrance). C'est ce que l'histoire enseigne: les femmes visionnaires ou hors du commun ne l'étaient que selon la définition du clergé. La vision romanesque d'Angéline de Montbrun, genre de cercle dans lequel se débattait une héroïne récalcitrante en quête d'issues, ne pourra plus progresser dans les sentiers épineux certes, mais

71- Henri d'Arles, Op. cit., 72.

riches de l'imagination. Quelques ersatz d'Angéline surviendront de temps à autre dans l'oeuvre de Laure Conan, mais terrassées par le "don de foi", elles ne seront plus que l'instrument du salut de l'homme et de la nation. Le mythe "Angéline", semence de contestation, ne dépassera pas pendant longtemps celui de la femme-ange virginale, tel que reçu à l'origine par la critique, rachetant ainsi la femme-objet tentatrice (reconnue pour sa seule beauté physique) en culpabilisant son pouvoir de séduction. Nous sommes donc en plein manichéisme dans lequel le "beau" est un artifice démoniaque (la femme, la chair, le plaisir) et l'esprit du côté de l'homme. Angéline ne peut vraiment pas se passer de père.

II - Elaboration du mythe romanesque dans *Angéline de Montbrun*

Vision romanesque latente

- signification de la souffrance pour quelques critiques psychanalytiques;
- réfutation de ces critiques selon un point de vue féministe;
- Angéline porte-parole de la misère féminine (révolte et quête d'identité);
- le "poids du Père".

*Un langage neuf porte toujours la
trace du sang tabou, de la liaison
interdite, de l'exil moral ou social.*

(Madeleine Ouellette-Michalska)

Pendant plus de cinquante ans, les propos de l'abbé Casgrain et d'Henri d'Arles ne seront pas remis en cause ni même dépassés de beaucoup. Angéline de Montbrun continue d'exhaler, pour les critiques, un parfum de mysticisme et l'oeuvre conserve son caractère émouvant et édifiant. Tout au plus se pose-t-on des questions plus poussées sur les rapports entre l'auteure et son roman, pour en arriver à deux prises de position divergentes dans les conclusions. Certains critiques, tel Louis Fréchette et Bruno Lafleur, continuent la pensée de Casgrain et croient déceler dans Angéline de Montbrun la transposition d'un drame "expérimenté et vécu":

(...) C'est le récit tout personnel, à peine et même gauchement transposé, d'une montée vers l'héroïsme chrétien, récit qui devient de plus en plus émouvant à mesure que l'on s'éloigne de la fiction, de l'invention, d'ailleurs très faible, pour se rapprocher de la confession dépouillée. *1

Le roman de Laure Conan propose, selon cette option critique, une véritable "tranche de vie", ce qui le place à l'opposé des romans de moeurs de l'époque et en fait "quelque chose de plus rare, de plus touchant, et de

1- Bruno Lafleur, "Préface", dans Laure Conan, Angéline de Montbrun, 1950, 14.

peut-être unique dans l'histoire des oeuvres d'imagination au Canada" ². Sans connaître ou émettre des hypothèses sur les faits réels qui appartiennent à la biographie de l'auteure, on se borne à souligner les caractères d'authenticité et de réalisme qui colorent les cris de l'héroïne.

Par ailleurs, d'autres critiques suivront plutôt l'option prise par Henri d'Arles qui ne voyait dans le roman de Laure Conan qu'une "pure fiction". Cette manière a été adoptée tout particulièrement par la grande amie de la romancière, Renée des Ormes. En effet, cette dernière présente Laure Conan comme une érudite bien trop préoccupée tout au long de sa vie par des ambitions intellectuelles pour avoir pu expérimenter la passion et ses tourments; tout au plus utilise-t-elle sa profonde sensibilité et son don d'observation qui lui permettent de donner à ses personnages leur fin contour psychologique.

En réalité, il (Angéline de Montbrun) n'a pas été vécu tel que la romancière nous le présente. Les personnages sont créés de toutes pièces, mais pour l'écrire avec une émotion aussi transparente, aussi communicative, l'auteur a dû se servir de ses propres sentiments transposés, de ses propres impressions et de celles de son entourage. ³

Renée des Ormes, elle-même femme et intime de Laure Conan, aurait-elle cherché à brouiller des pistes indiscretes? Il pourrait fort bien s'agir de solidarité féminine à une époque où les déboires amoureux ne tournaient

2- Bruno Lafleur, loc. cit., 9.

3- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs" dans La revue de l'Université Laval, volume VI, 5 (janvier 1952): 389.

que rarement à l'avantage des femmes, surtout si celles-ci se mettaient en tête de vivre d'une façon marginale. Cette critique féminine n'aurait pas eu tort de souscrire Félicité Angers aux langues malveillantes qui se seraient sûrement délectées de certaines fuites. Laure Conan elle-même n'avait-elle pas craint les médisances en interdisant à l'abbé Casgrain toute référence à sa vie personnelle et en détruisant la plupart des lettres écrites à ses amies? Renée des Ormes, par fidélité aux vœux d'une amie et/ou par souci littéraire, tenait donc à faire ressortir l'aspect "création" de l'oeuvre en écartant tout à fait celui de "confession".

Brusquement, en 1962, la carrière d'Angéline de Montbrun allait prendre un virage inattendu lorsque parut la thèse de Soeur Jean-de-l'Immaculée (par la suite Suzanne Blais-Mauviel): Angéline de Montbrun, étude littéraire et psychologique (rebaptisée plus tard: Angéline de Montbrun repose sur une imposture). Cette thèse par son titre même, annonce que la vision romanesque à laquelle on souscrivait depuis soixante-dix ans allait être bouleversée et qu'une vision latente surprenante allait être dévoilée. Le point de départ de ce coup de théâtre est dû à un fait inconnu jusqu'alors: il y a eu un homme dans la vie de Félicité Angers, Pierre-Alexis Tremblay, arpenteur-géomètre de métier, puis député aux deux parlements après 1867; Pierre-Alexis et Félicité se seraient fréquentés entre 1862 et 1867 ou 1868 sans que l'idylle aille jusqu'au mariage. En fait, Tremblay tourne ses regards vers une autre, Mary Ellen Connolly qu'il épouse en 1870. Optant pour une interprétation psychanalytique, l'auteure de la thèse soutient que le traumatisme de la rupture explique parfaitement que cette "jeune fille riieuse et insouciant, confiante en un avenir qu'elle voyait

beau" ⁴ se soit transformée "par la force des circonstances" et par "un effort de volonté" en une personne "défiante et vindicative" ⁵, vieillie avant l'âge et ayant abandonné toute coquetterie. Suzanne Blais-Mauviel rétablit ce que sa réputation ultérieure occultera complètement: Félicité Angers n'est pas née "vieille fille", timide et solitaire.

Elle aima la vie sociale et les fêtes auxquelles elle participait à Québec et dans la métropole. A La Malbaie elle se contentait de rêver en face de ses toilettes fanées, amoureusement conservées dans sa garde-robe. (Témoignage de Mme Adjutor Asselin, La Malbaie, 4 juillet 1962).

(...) Certaines pages de sa correspondance pourraient laisser croire qu'elle n'eut toujours que le désir du mariage. (Lettre à Mère Catherine-Aurélie, 6 octobre 1878). ⁶

Ainsi une extrême sensibilité dont, par fierté, elle chercha à maîtriser les manifestations explique sa nature mélancolique, ce qui ne l'empêche pas d'être audacieuse et révoltée lorsque froissée dans ses convictions ou son sens de la justice.

En plus de motiver un changement radical dans son attitude face à la vie, la rupture entre Félicité et Pierre-Alexis serait à l'origine même de la vocation romanesque de Laure Conan. Suzanne Blais-Mauviel s'appuie à cet effet sur une lettre de la romancière à l'abbé Casgrain (4 mars 1884).

-
- 4- Suzanne Blais-Mauviel, "Angéline de Montbrun repose sur une imposture" dans Archives des lettres canadiennes, 1977, 3: 108.
- 5- Ibid., 3: 106.
- 6- Ibid., 3: 108.

dans laquelle elle avoue tacitement qu'Angéline de Montbrun traite de son histoire personnelle et d'un drame dont elle est la victime. La composition du roman prend ainsi l'allure d'un "roman à la mode", finalement heureux pour la littérature canadienne, mais à un prix fortuit.

Il serait étonnant de voir une femme de son temps de Félicité Angers rompre avec la tradition littéraire de son époque si l'on ignore que, de manière inconsciente, elle agit pour satisfaire une inclination personnelle.⁷

Quant aux causes de cette rupture, elle est lourde de conséquences, elles demeurent complètement mystérieuses. Suzanne Blais-Mauviel avance une hypothèse "plus que vraisemblable" pour deux sources: le roman Angéline de Montbrun première version et les "témoignages éloquentes". Par exemple:

La figure d'Angéline marquée par la cause de la rupture — serait le symbole même défigurée par une faute que Félicité Angers commise en l'absence du lointain fiancé.

Certaines pages du roman s'éclairent ainsi elles-mêmes à partir de faits maintenant révélés et de lettres où la laconique semble vouloir préserver le secret d'une conscience en proie à une

Parfois il me vient à l'esprit de penser que

7- Suzanne Blais-Mauviel, loc. cit., p. 10

8- Ibid., 3: 111.

connaissiez telle que je suis vous ne m'aimeriez pas. ⁹

et:

Je comprends vos craintes immenses et je ne les blâme pas... Rachetez le passé, ma chère petite fille et Jésus oubliera tout parce qu'il aime et qu'il n'aspire qu'à être aimé. ¹⁰

Ainsi la flétrissure qui marque Angéline et anéantit ses espoirs de bonheur ne serait que la stylisation romanesque d'une "légèreté" commise avec un autre homme ¹¹ et qui aurait été dévoilée à Pierre-Alexis Tremblay par une traîtresse ¹². Condamnée pour sa conduite par l'offensé, Félicité Angers se serait enfoncée dans la culpabilité et la nostalgie d'une pureté perdue, sentiments qui, selon Suzanne Blais-Mauviel, seront à l'origine du destin tragique d'Angéline et du comportement de Maurice (qui représente P.A. Tremblay dans le roman et dont la fidélité serait un désir déguisé de l'auteure).

Le but du roman, conclut Suzanne Blais-Mauviel, n'aurait pas été,

-
- 9- Lettre de Laure Conan à Mère Catherine-Aurélie, le 6 octobre 1878, citée dans Suzanne Blais-Mauviel, loc. cit., 3: 111.
- 10- Lettre de Mère Catherine-Aurélie à Laure Conan, le 21 janvier 1879, citée dans Ibid., 3: 111.
- 11- Paul Gay, dans "Angéline la balafrée" dans Le Droit, 8 mai 1971: 7, affirme même que: "Pendant l'absence de Tremblay (en Europe), Laure se serait donnée à un autre jeune homme, perdant ainsi, à l'égard du premier sa beauté spirituelle". La tumeur d'Angéline symbolise alors "l'âme défigurée par une faute morale".
- 12- Témoignage de Mère Maire-du-Bon-Conseil, s.j.m. de Sillery, cité dans Suzanne Blais-Mauviel, loc. cit., 3: 111-112.

malgré les apparences, de développer le thème de l'amour mais d'exploiter celui de la résignation dans l'épreuve. Contrairement à ceux qui reprochent à Laure Conan de prêcher la culpabilité et la vanité de l'amour humain¹³, l'auteure de la thèse estime qu'il est faux de croire que la romancière ait voulu "s'ériger en théoricienne, car malgré des efforts inouïs, Angéline a peine à se convaincre elle-même de son détachement"¹⁴. Dans cette optique, l'héroïne ne parvient pas à atteindre l'Objet qu'elle a trouvé et qui pourrait la satisfaire car, jusqu'à la fin, elle subit les soubresauts de la nature; si le sentiment religieux emporte finalement sa résignation, on ne peut plus, par contre, parler d'une authentique aventure mystique mais plutôt d'un repli stratégique.

Ainsi, de roman "édifiant" axé sur une thèse de sanctification, Angéline de Montbrun passe à roman "confession" dont les aveux déguisés sont expliqués par une expérience amoureuse malheureuse et dévalorisante. Un mauvais destin ou plutôt une Providence-aux-vues-insondables articule les événements catastrophiques du récit: la mort — le défigurement — le rôle de bourreau que joue Maurice, car la vision romanesque, selon la thèse précédemment mentionnée, cherche à nous présenter des personnages exceptionnels et innocents (idéalisation à partir d'êtres réels) qui se voient refuser le bonheur dans le but, supposément, de fortifier leur foi. Mais Angéline est punie et se punit d'une façon tellement excessive et obstinée qu'il fallait en trouver l'explication ailleurs, dans la vie même

13- Voir: Jean Le Moyne, Convergences, 1969, 89 et 224.

14- Suzanne Blais-Mauviel, loc. cit., 117.

de l'auteure et dans ses amours contrariés. Cependant, cette thèse n'expliquait pas tout et, surtout, ne rendait pas compte de la présence envahissante et toute-puissante de Charles de Montbrun dans le roman. Avec Roger Le Moine, qui s'appuie au départ sur les découvertes de Suzanne Blais-Mauviel, l'interprétation du roman allait prendre un nouveau virage qui fera de celui-ci "l'oeuvre romanesque la plus malsaine en même temps que la plus révélatrice du XIXe siècle" ¹⁵. En effet, selon ce critique, la thèse de Mme Blais-Mauviel soulève:

Une partie du voile qui dissimulait la vie sentimentale de Félicité Angers en révélant le nom de l'être aimé, mais sans faire connaître les aspects de sa personnalité qui eussent permis d'éclairer le comportement de Félicité et de ses personnages. ¹⁶

Roger Le Moine veut prouver que "Laure Conan s'est donnée à l'écriture afin de revivre ses amours avec Pierre-Alexis Tremblay" ¹⁷ tout en prenant soin de transformer la réalité à travers la fiction afin que le lecteur ne s'en aperçoive pas. Ce critique, d'une façon exagérée, réduit presque toute l'oeuvre au statut de document biographique et, de plus, transforme le sentimental Angéline de Montbrun en roman incestueux, car P.A. Tremblay n'aurait été qu'un substitut paternel. La présentation de Le Moine, très

-
- 15- Roger Le Moine, "Introduction" à Angéline de Montbrun dans Laure Conan, Oeuvres romanesques, 1974, I: 93.
- 16- Id., "Critique de l'oeuvre romanesque de Laure Conan" dans Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, 1980, I: 30.
- 17- Ibid., I: 712.

fouillée et bien documentée (quoiqu'il ne révèle pas toujours ses sources), apporte du neuf à la compréhension de l'oeuvre mais lorsqu'il affirme que l'imposture sur laquelle repose Angéline de Montbrun dérive du seul complexe d'Electre nous sommes d'accord avec cette interrogation sur la pertinence de l'interprétation:

(...) C'est là subordonner la vérité de l'oeuvre à celle de la biographie. Certes, les figures de Maurice et de Mina sont des dédoublements de celles d'Angéline et de son père. Mais M. Le Moine complique inutilement le jeu en ramenant ces dernières aux figures de Félicité Angers et Pierre-Alexis Tremblay: ainsi un amour biographique exogène deviendrait, dans l'oeuvre, la passion incestueuse (endogène) d'Angéline qui se déguiserait ensuite en passion exogène. 18

Selon Roger Le Moine, deux éléments sont essentiels pour la compréhension, de la vision latente dans Angéline de Montbrun: Laure Conan voulait revivre, de façon compensatoire, l'histoire d'un drame personnel, dans ce roman ainsi que dans tous les autres (Un amour vrai, A l'oeuvre et à l'épreuve, L'Oublié, La vaine foi, L'obscur souffrance, La sève immortelle) et l'amour d'Angéline pour Maurice ne serait, de vrai, qu'un masque abritant l'amour de cette fille pour son père. Le psycho-critique, à la recherche de ces "aspects manquants de la personnalité" de la romancière qui pourraient justifier sa thèse, ira tout d'abord puiser dans l'enfance et l'adolescence de Félicité Angers des circonstances psychologiques "anormales":

18- André Brochu, "Laure Conan, Oeuvres romanesques" dans Livres et auteurs québécois 1974, 1975, 103.

Félicité Angers passa son enfance à La Malb
auprès de parents qui, en dépit de leur bon v
ne jouait pas exactement le rôle qui aurait d
le leur. La mère, Marie Perron, qui était to
prise par les soins du ménage et par l'admini
tion des biens familiaux — tâche qui aurait
venir à son mari s'il avait été moins néglige
ne peut guère prodiguer à ses enfants l'affec
qu'ils étaient en mesure d'attendre d'elle.
ce labeur, qui se solda par un désastre finan
la rendit acariâtre. Tandis que le père, Eli
Angers, tentait de prodiguer aux siens ce dont
les privait à cause de son attitude à lui.
tachment que lui porta sa fille Félicité et
être aussi, ses autres enfants, qui ne disce
pas les causes de l'attitude de leur mère.
que parler d'un complexe d'Electre dans le c
licité ne serait nullement exagéré (...) Au
des Ursulines (...) elle rencontre Pierre-Al
Tremblay qui se substitue rapidement au père
(C'est nous qui soulignons)

Cet extrait nous en dit, en fait, plus long sur le c ne que
sur la romancière. Encore une fois l'instance patri se, en
l'occurrence ici Roger Le Moine, reprend l'éternel di et ce,
en 1974: l'inculpation, le reproche, la méfiance et isent
encore une fois la femme. La mère de Laure Conan n' bli son
rôle traditionnel de femme au foyer et dès lors aura mari, par
ailleurs trop mou, à "compenser" la perte d'affectio ent les
enfants durant l'absence de leur mère. Le Moine lat dre que ce
"maternage" exercé par un homme est anti-naturel et ez Félicité
Angers une fixation anormale au père. De-là à conc ay ne sera

19- Roger Le Moine, "De Félicité Angers à Laure ure
Conan, Oeuvres romanesques, 1974, I: 13-

qu'une figure compensatoire du père (qui, nous dit Le Moine, a failli à son rôle viril), il n'y avait qu'un pas. Mais, par contre, le critique admet qu'il y a bien eu une idylle entre le jeune député et Félicité et un amour très profond de la part de celle-ci, puisqu'elle sera, dit-il, "Femme d'un unique amour — par fidélité ou masochisme. (...) Les dérivatifs lui apparaîtraient comme autant de crimes" ²⁰. Il met en doute les allégations selon lesquelles Félicité aurait "péché contre la chair" en l'absence de Tremblay et tient pour "suspect" le témoignage de Mère Maire-du-Bon-Conseil cité par Suzanne Blais-Mauviel; en fait, dit-il, Félicité "a fort bien pu mentir dans le but de brouiller les pistes" ²¹. Quelles pistes? Pour Le Moine, c'est très clair: puisque Tremblay avait fait voeu de chasteté, par ascétisme ou pour dissimuler une infirmité ou un complexe, Félicité, frustrée dans ses ardeurs, aurait essayé "de faire changer Tremblay d'attitude d'abord par les seules vertus de raisonnement, puis par des moyens plus coupables. Et elle commet une faute, la fameuse faute" ²². Ces moyens ayant échoué, Félicité remet en cause ses charmes physiques, en vient à se croire laide et renonce à soigner sa féminité extérieure. De plus, le drame sentimental et religieux amorcé lors de la rupture honteuse provoquera la rédaction de toute son oeuvre parcourue par le même thème obsessionnel.

20- Roger Le Moine, loc. cit., I: 20.

21- Ibid., I: 18.

22- Ibid., I: 19.

Mais, et c'est là où Roger Le Moine en vient à expliquer vraiment les pistes que Laure Conan a tenté de brouiller dans Angéline de Montbrun, Félicité Angers n'était pas en fait amoureuse de Tremblay: à travers lui, elle cherchait inconsciemment son père, le véritable objet de son amour.

C'est que, plus tributaire de ses jeunes années qu'elle ne le soupçonnait, elle a imaginé, bien à son insu et en dépit des buts poursuivis, une situation identique à celle qui avait été la sienne et qui opposait à son père, une enfant victime d'un complexe d'Electre. Et, en créant le personnage de Montbrun, elle a inconsciemment emprunté des traits à son père, alors qu'elle voulait peindre Tremblay, c'est à dire celui qui, à cause du vœu de chasteté qu'il avait prononcé, avait déclenché le drame qu'elle désire raconter. De sorte que, en tenant de Tremblay et aussi de Angers, le personnage tire son origine du conscient et de l'inconscient de Laure Conan. D'où cette complexité qui, pour une bonne part, est à l'origine de la culpabilité d'Angéline. 23

(C'est nous qui soulignons)

Roger Le Moine, en ramenant ainsi toute la vision romanesque latente de Laure Conan à une méprise amoureuse dérivant d'une fixation au père nous semble réduire l'oeuvre d'une manière inacceptable. En premier lieu, le jugement et le point de vue de ce critique ne peuvent être plus explicitement sexistes: la famille Angers est en situation anormale (non pour l'époque mais in se) car la mère travaille à l'extérieur et le père, incompetent dans son rôle de pourvoyeur, se voit forcé d'accomplir une tâche féminine: prodiguer de la tendresse à ses enfants. Pour avoir enfreint à l'ordre des choses, la mère écope, naturellement, du mépris de

23- Roger Le Moine, "Introduction" à Angéline de Montbrun, op. cit., I: 81.

Le Moine (elle devient, dit-il, "acariâtre"; on sait que ce terme est synonyme de "mégère" et de "chipie" donc de la mauvaise femme), le père est l'objet d'un léger reproche condescendant et Félicité hérite d'une névrose; de plus, la mère échoue dans son entreprise commerciale, ce qui prouve bien qu'elle n'était pas à sa place.

Et si cet écart des rôles traditionnels était, au contraire, ce qui allait donner à Félicité Angers son esprit d'indépendance, sa fierté un peu agressive, sa tendance à la marginalité, son obstination à persister dans une carrière peu encouragée, son goût du défi? Et si le fait d'avoir eu pour mère une femme intéressée à autre chose que le seul soin des enfants (quoiqu'elle conserve "les soins du ménage") tout en restant attentive à leur développement intellectuel (surtout celui de Félicité, voir la note 5, page 54) avait incité Félicité à renoncer au mariage (après la désillusion), à se consacrer à l'étude et à l'écriture, activités dites "non féminines" à l'époque? Et si la relation privilégiée qu'elle a eu avec son père lui avait fait découvrir que les hommes sont capables de tendresse alors qu'autour d'elle elle ne voyait que des êtres frustrés dans leur corps (prêtres chastes, hommes rudes de la campagne, P.A. Tremblay voué à la chasteté ou impuissant)? Celle qui était "gaie et insouciante" et "heureuse dans sa famille", selon Renée des Ormes qui l'a bien connue, n'a-t-elle pas plutôt été traumatisée par une société qui était tout son univers mais qui voyait de mauvais oeil une femme à la fois ardente et intellectuelle?

Nous pouvons imaginer quel paradoxe une Félicité Angers puis une Laure Conan introduisaient dans le milieu fermé, janséniste et ultra

conservateur de son époque. Celle qui avait été encouragée par ce qui nous semble une "super-femme" (tenant commerce et maison en plus de donner naissance à six enfants) et aimée par un père plus "présent" que travaillant, allait devoir faire face à un monde doublement marqué par le patriarcat et une certaine religion dans lesquels la femme est objet d'ostracisme et l'homme est silencieux.

Notre malheur est de surgir du courant dualiste qui baignait le classicisme du Grand Siècle (...). Nous avons (...) entrepris la conquête de notre monde en n'aimant pas le monde et en le refusant. (...) Nous nous sommes aimés dans une intimité défectueuse où la nécessité féminine s'est revêtue d'interdiction, nous nous sommes trompés dans une union où la femme était mère. 24

Sûrement impressionnée par l'échec financier de sa mère qui ne pouvait mener de front carrière et famille, Félicité découvre que la femme non mère est trouble et troublante pour l'homme qui voit en elle l'incarnation de la tentation et de la faiblesse charnelle. La femme est ainsi liée à son destin biologique qui lui interdit toute autre représentation. Déjà imprégnée d'auteurs qui condamnent la chair et le plaisir (Charles de Sainte-Foye et Silvio Pellico), elle rencontre, de surplus, un homme dont l'attitude prude ou en tout cas négative fait appel à cette peur masculine devant l'être féminin. En fait, nous touchons ici un des grands mythes universels qui de tout temps et dans toutes les religions a associé la femme avec la nature et l'homme avec la culture. Il ne serait pas inutile de rappeler l'origine de ce mythe et ses modalités,

She was closer to the mysterious scheme of things, to the heart of the matter, than he was. Did not her very body share with the moon its periodicity, and with the earth its power of generation? Thus she was part of that nature which he could not control, which could destroy him with her capricious whims. To effect a separation of the mortal woman from the identity he feared she had with that power, he had to neutralize her magic by setting up systems which would protect him and would give him some control over the unspeakable contingencies emanating from that identity: "That is why she is never left to Nature, but is surrounded by taboos, purified by rites, placed in charge of priests, man is adjured never to approach her in her primitive nakedness, but through ceremonials and sacraments, which draw her away from the earth. (De Beauvoir, 1953, p. 169). 25

ainsi que ses conséquences pour la femme :

The influences and remnants of these mythic explanations for woman, as Mother Nature, as spellbinder, as necessary evil, and as mystery, are not difficult to find in the popular culture of today. (Mais le mythe le plus persistant et le plus déterminant pour la femme fut celui de la femme vertueuse.) The model of the virtuous woman has occupied writers, priests, and moralists since earliest times. Throughout history there has been remarkable agreement on her characteristics. She is a faithful, loyal, and submissive wife; a dedicated, loving mother; a competent, diligent housewife; and an unquestioning supporter of the moral and religious values of her society. 26

Comment les femmes en sont-elles venues à accepter, ou du moins à ne point contester, que leur conduite soit ainsi codifiée par les hommes? Il fallait qu'elles aient été, de très longue date, socialement

25- Juanita H. Williams, Psychology of Women: Behavior in a bisocial context, 1977, 3.

26- Ibid., 8.

et économiquement infériorisées par les groupes sociaux et "(...) la meilleure façon d'imposer la domination est de faire intérioriser la dépendance qu'elle instaure et de présenter celle-ci, par astuce culturelle, comme un pur phénomène naturel" ²⁷. L'éducation offrait, en tant qu'institution, un moyen fort et privilégié pour entretenir le sentiment de dépendance de la femme qui, plus tard, transmettrait d'elle-même à ses filles le conditionnement voulu et ainsi de suite, de génération en génération. Au Québec, et surtout à l'époque de Félicité Angers, l'Eglise contrôle le système d'éducation et une des premières choses que l'Eglise enseigne, et tout particulièrement aux femmes, c'est la soumission. (Car "toutes les autorités sont solidaires" dira Mgr Paquet et "découlent de l'autorité divine" qui est mâle). Le voile de la féminité (ou de la pureté) est le gage de cette soumission d'où l'exaltation de la virginité et la condamnation du plaisir sexuel chez la femme. Retranchée dans une zone de silence et de souffrance (plus elle souffre, plus elle sera femme), la femme pourra alors prendre place sur le piédestal érigé pour le culte de la "vraie" féminité. Cette "vraie" femme, une adaptation puritaine et moralisante du modèle de femme vertueuse érigé par le courant romantique au 19e siècle, se définit à partir de quatre qualités fondamentales: la piété, la pureté, la soumission et la domesticité. Eglise et idéologie patriarcale se rencontrent parfaitement bien sur la question des femmes:

Une certaine lecture du message chrétien a aussi
contribué à faire de nous des femmes soumises,

27- Madeleine Ouellette-Michalska, L'échappée du discours de l'oeil, 1981, 85.

résignées. On nous enseignait la soumission à la volonté de Dieu mais aussi à toute volonté autre que la nôtre: soumission donc au mari, au curé, au député, au maire, au premier ministre. Convaincues que la source de toute autorité vient de Dieu, nous avons courbé l'échine, chaque fois que l'autorité était en cause, allant ainsi grossir les rangs d'une masse conservatrice qui se laisse imposer des situations où la justice ne trouvait pas souvent son compte. 28

A l'époque de Laure Conan, il ne manquait pas de prédicateurs et de commentateurs religieux pour justifier la place prépondérante de l'homme dans tous les secteurs de la société, surtout depuis qu'un certain "féminisme" tentait de promouvoir le rôle social des femmes. Puisque l'homme n'est vraiment homme "(...) que s'il manifeste un désir de domination (...)" 29 et "(...) que cette inclination naturelle lui facilitera la part active qu'il jouera dans la direction du foyer" 30. (Critère du reproche que Roger Le Moine adresse au père de Laure Conan), il s'en suit que le rôle de la femme en sera un de non-ingérence, de médiation et de sanctification, par conséquent un rôle passif. Enchaînée par sa vertu et promue salvatrice, la femme se fige sous l'oeil du Père qui a décidé qu'elle sera idole ou rien; sa "nature" mystérieuse, ainsi codifiée, ne constitue plus une menace puisqu'elle est toute entière définie par rapport à l'homme.

28- Yvette Rousseau, "Féminisme et Christianisme" dans Elisabeth J. Lacelle, éd., La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel, 1979, 152.

29- Marc Rondeau, La promotion de la femme dans la pensée de l'Eglise contemporaine, 1969, 188.

30- Ibid., 153.

Les théoriciens de l'Eglise savaient sur quoi se baser pour assurer la permanence du pouvoir mâle, de la raison et du "logos", et pour tenir à distance "Eros", cet irrationnel qui déstabilise leur surveillance:

(...) par cette grande parole (Genèse II) dont il (Dieu) voulut faire une loi de l'ordre social il établit la femme comme l'aide de l'homme, non seulement pour tout ce qui se rapporte à ses besoins matériels, mais aussi, et ayant tout, pour tout ce qui se rapporte à ses besoins spirituels. C'est donc un devoir pour la femme de prendre soin de l'âme de l'homme, de l'édifier par ses exemples, de l'améliorer par ses saintes inspirations, de la sanctifier par ses vertus. Et aider l'homme à faire son salut, c'est la fin principale de la femme, sa mission, son ministère, sa gloire, sa grandeur et sa dignité. 31

Selon cette idéologie et en accord avec son statut d'idole, la femme fait l'homme, le polit, tout en le confirmant dans sa virilité (puisque l'homme est le "roi" de la famille³², il a besoin de sujets pour régner) et assure la transmission de "sa" parole. C'est elle qui lui donne et forme ses enfants afin qu'ils s'associent eux aussi au culte du Père et c'est là l'essentiel de sa mission de mère. Félicité Angers, selon M. Le Moine, n'a pas eu de "vraie" mère, ou peut-être a-t-elle eu comme mère une contestatrice silencieuse... Lorsque la femme bouleverse l'ordre et que l'homme, fermant l'oeil par faiblesse, faillit à sa tâche de chef, tout peut arriver. Laure Conan l'a bien pressenti:

31- R.P. Hugolin, Si femme savait! Si femme voulait!, 1907, 62-63.

32- Ibid., 63.

Dans l'océan, les trombes n'ont pas la force des courants cachés, et dans l'humanité l'influence occulte de la femme est la plus puissante. 33

Peut-on encore dire que l'oeuvre de Laure Conan doit son avènement à l'amour équivoque d'une fille pour un père "dégénéré" et à la culpabilité qui teinte son désespoir? Pourquoi pas, beaucoup plus profondément, le désir d'une prise de parole, le plaisir de la création? On n'a retenu la souffrance dite "masochiste" d'une femme rejetée mais non celle d'une nature féminine castrée par l'obligation à la sanctification et qui s'est vue refuser par les pères "Hugolin" la plénitude de l'être dans l'amour. Nous croyons que l'écriture de Laure Conan a été déclenchée par la révolte refoulée d'une femme en situation de dépendance par rapport aux lois explicites et implicites qui régissaient à l'avance son devenir de femme. Nous croyons que son isolement, perçu comme une résignation "héroïque" dans l'épreuve, n'était en définitive que le seul moyen d'échapper au rouleau compresseur.

Dans cette optique, Angéline de Montbrun est bien la fille "de prédilection" de Laure Conan, née de son dépit et de ses larmes et lancée dans le désert québécois comme un porte-flamme de toute la misère féminine. Mais dans le désert, il n'y a personne... Peut-on faire autre chose que de chercher une certaine complaisance en soi-même, au coeur même de sa souffrance et de son aliénation, tout en ménageant, pour les

33- Laure Conan, Aux Canadiennes, 1913, 14.

"brûleurs de livres", une sortie mystique vers l'au delà? Le blasphème du genre: "Puisque Dieu a commencé qu'il achève de me briser" (dans l'édition originale d'Angéline de Montbrun, La Revue canadienne, avril 1882) étant interdit, la révolte dut se convertir en résignation: "Dieu m'a fait cette grâce de ne jamais murmurer contre sa volonté sainte" (p. 215). Ayant perdu l'espoir d'un amour humain, ne désirant aucunement le seul amour divin ("O Seigneur Jésus (...) ce n'est pas vous que je veux, ce n'est pas de votre amour que j'ai soif", p. 198), Angéline s'éprend du martyre, cette "grâce suprême" qui ne peut se comparer à "aucune volupté de la terre" (p. 231). Angéline, amoureuse de qui? de son père? de Maurice? de Dieu? d'elle-même... non par narcissisme, croyons-nous, mais parce qu'en fin de compte le bonheur qu'on refuse à la femme ("(...) elle est source de tout bonheur" mais "(...) n'en jouit que dans la mesure où elle en procure" ³⁴.) Laure Conan a pu en trouver un palliatif dans l'amour de soi, dans la jouissance intime de son individualité, jouissance paradoxale mais libre.

Est-ce le poids de la croix pleinement acceptée
qui m'a laissée cette délicieuse meurtrissure? Je
crois aux joies du sacrifice, je crois aux joies
de la douleur. (p. 228)

Dans l'ordre psychologique, tout ce qui passe pour évident cache quelque chose qui ne l'est point. Ce masochisme apparent d'Angéline,

34- (Anonyme), La femme au XIXe siècle, s.d., 107.

cette joie dans la résignation douloureuse, n'est-ce pas la suprême affirmation d'un esprit saisi de vertige et qui tente, non d'aimer Dieu, mais de se sentir exister? L'amour de son mal, n'est-ce pas tout d'abord une preuve que l'on tient à être "soi"?

De tous les maux, le mien diffère; il me plaît;
je me réjouis de lui; mon mal est ce que je veux et
ma douleur est ma santé. Je ne vois pas de quoi je
me plains car mon mal me vient de ma volonté, c'est
mon vouloir qui devient mon mal; mais j'ai tant
d'aise à vouloir ainsi que je souffre agréablement,
et tant de joie dans ma douleur que je suis malade
avec délices. 35

Dans le cas de Félicité Angers et de son héroïne, le paradoxe s'éclaire: la femme sans l'homme (le père est mort, le fiancé est éconduit) est vouée au malheur de la solitude mais c'est elle l'artisane de sa souffrance et non, comme le dicte la société, le résultat du devoir conjugal, maternel ou monastique, en somme du devoir dû à l'homme. Malgré la machine à censurer et l'inévitable autocensure qui régissent le texte, restent le plaisir de la création, la jouissance de l'écriture, en eux-mêmes mouvements vers l'infini. Les noces sublimes, célébrées dans le roman au profit d'un amour divin, ne renvoient-elles pas, avant tout, à l'étreinte exaltante de l'écrivaine et de sa propre création? C'est en ce sens que l'on peut parler, dans le cas d'Angéline de Montbrun, d'égo-centrisme, de narcissisme, de masochisme, mais aussi et encore plus de

35- Chrétien de Troyes, cité dans Denis de Rougemont, L'amour et l'occident, 1972, 39.

création libératrice et de quête de soi. Nous verrons plus loin de quelle façon Laure Conan s'est servie du personnage d'Angéline pour exprimer l'expérience aliénante de l'identification et la profonde solitude ("le vide affreux") qui guette celle qui tente de se dégager de la main de fer, gantée de velours, de l'instance patriarcale.

L'amour paternel et l'amour filial à l'unisson dans leur force, leur expression de tendresse réciproque dans Angéline de Montbrun n'ont finalement ni rien d'édifiant, ni rien d'équivoque. Que le personnage de Charles de Montbrun ait emprunté ses traits moraux et même physiques à des êtres que Laure Conan a connus et aimés, voir idéalisés de leur vivant, n'a rien de surprenant si l'on tient compte de la nature ardente et sensible de la jeune Félicité. En fait l'existence même du roman, c'est à dire la venue à l'écriture introspective, manifeste quelque chose de plus intéressant qu'une simple thèse de sanctification ou la transposition interminable, d'oeuvre en oeuvre, d'une obsession amoureuse. L'écriture féminine, dans ses modalités propres, hier comme aujourd'hui, est avant tout le lieu d'une re-naissance, le lieu de passage de l'être-accessoire à l'être-sujet.

Dire "je" c'est tenir la nature à distance et contester la différence. Ecrire constitue d'abord une manifestation de soi à soi avant de devenir une manifestation de soi aux autres. Mais il ne suffit pas au texte de concrétiser l'incarnation de l'être et d'en authentifier la manifestation dans l'univers esthétique. Aussi longtemps qu'il demeure soumis à des normes qui lui restent extérieures, il risque fort d'être déformé ou rejeté. (...) L'ostracisme cartésien est dur pour la femme écrivain coupable du délit de sentimentalité (...) tout fléchissement de la voix et

du coeur évoquant des valeurs horizontales (étant) marquées au sceau de l'interdit ou du refus schizo-phrénique (...). 36

Les "normes extérieures" avaient décrété que Félicité Angers était une femme différente, excentrique, originale, respectée pour une oeuvre perçue comme édifiante, mais énigmatique et terrifiante à l'époque où les femmes étaient encore confinées à leur foyer, dans un siècle moyen-âgeux où les sorcières à balai hantaient encore les esprits. On peut alors comprendre, chez la romancière, le choix d'un pseudonyme (qu'elle aurait voulu masculin à un certain moment: Jean de Sol, utilisé plus tard par un de ses frères ³⁷), et la crainte des indiscretions. Elle n'avait pas tort de se méfier des calomnies car aussi bien son apparence physique et sa condition de femme que son chagrin d'amour et son émotivité seront utilisés par les critiques pour expliquer sa vocation: le désir de la beauté physique, l'amertume d'une femme abandonnée, l'influence et les conseils d'un frère cultivé, l'attrait de l'apostolat et même un sentiment incestueux latent. Personne, avant longtemps, ne voulut voir dans Angéline de Montbrun une véritable et autonome tentative d'affirmation créatrice:

Du reste, plusieurs indices nous permettent d'avancer que cette vocation (littéraire), pour

-
- 36- Madeleine Ouellette-Michalska, dans "La femme et l'écriture", no spécial de Liberté, vol. 18, 106-107 (juillet-octobre 1976): 87-88.
- 37- Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan", La revue de l'Université Laval, vol. IX, 2 (octobre 1954): 125.

mystérieuse qu'elle soit, n'en est pas moins autonome et partiellement indépendante des complexes dont on pourrait accabler la romancière. (...)

et une tentative courageuse, pleine de défis, afin d'assumer par elle-même les coûts matériels de l'existence:

(...) Elle était d'ailleurs parfaitement consciente des exigences de sa vocation et les anecdotes abondent pour démontrer à quel point elle avait assumé son métier d'écrivain: réclamations injurieuses pour des articles mal payés; remaniements d'éditions, reprise successive de divers textes, sous des titres différents, propagande amicale pour pousser la vente de ses ouvrages (...). 38

Un extrait d'une lettre écrite à l'abbé Groulx vers la fin de sa vie résume assez bien ce à quoi Micheline Dumont fait allusion:

Je fais réimprimer l'Obscure Souffrance et la Vaine Foi (sic) pour en faire un prix présentable. Les religieuses disent que les enfants n'aiment pas les trop petits prix. Combien m'en prendrez-vous à l'Action française? M'y ferez-vous de la réclame? Vous savez que je ne suis pas habituée à rencontrer de la bonne volonté. Je n'ai donc pas été fort surprise de votre silence à propos d'Aux jours de Maisonneuve. Permettez que j'y revienne. C'est ma conviction qu'ajustée par quelqu'un qui connaît le théâtre la pièce réussirait. 39

Vocation authentique donc, et assumée avec lucidité chez celle "qui n'était pas comme les autres" (expression de Micheline Dumont). Une vocation qui allait permettre l'éclosion d'une vision romanesque baignée

38- Micheline Dumont, Laure Conan, 1960, 7.

39- Lettre manuscrite de Laure Conan à l'abbé Groulx, le 17 janvier 1924.

de lieux communs mais, pour peu qu'on y regarde à deux fois, révélatrice d'une vision latente liée non plus seulement à un drame personnel mais au malheur d'être femme au Québec. En effet, la littérature:

plus que toute autre source (...) permet d'identifier certains symboles, certains mythes dans lesquels se sont révélées les ambitions les illusions ou les frustrations de la collectivité. 40

Notre propos concerne une oeuvre de femme et une de ses héroïnes en particulier; l'analyse de la vision romanesque est donc menée en fonction de la collectivité "femmes". Bien sûr, la solitude, la souffrance existentielle, l'enrégimentation morale et spirituelle affectent la société québécoise toute entière, mais le malheur de Félicité Angers est en tout premier lieu celui d'une femme humiliée, culpabilisée et récupérée par une société patriarcale elle-même complexée et, de ce fait, encore plus raidie dans son idéologie et encore plus concernée par le pouvoir. Il y a dans l'oeuvre de Laure Conan autant la dénonciation du mythe féminin que sa justification par une transcendance. Si, comme l'affirme Suzanne Paradis, l'auteure n'accorde aucune liberté à ses personnages féminins et "(...) les détruit avant qu'ils n'aient franchi le seuil de ce qui constitue pour elle l'Interdit, l'envers de la beauté et de la joie, c'est à dire la réalisation de l'amour" et si elle les "(...) réduit (...) à un état d'angélisme et de grâce" ⁴¹, est-ce bien parce que pour elle "(...) l'amour

40- Jean-Charles Falardeau, Notre société et son roman, 1967, 48.

41- Suzanne Paradis, Femme fictive, femme réelle, 1966, 15.

n'est l'amour que bien abrité dans sa cage de rêve et de douce tendresse"? Est-ce bien parce que l'amour charnel à ses yeux, est malsain et vulgaire qu'"elle écarte de ses frêles jeunes filles les réalités physiques et quotidiennes de l'amour" 42. Est-ce que l'identification de la "fille irréprochable" au père et leur mutuel attachement ne sont qu'une façon détournée et moralement acceptable d'éviter la réalité de l'amour physique? Nous croyons que ces thèses, à l'instar de celle de Roger Le Moine, qui s'appuient sur l'omni-présence du père et sur la fidélité d'une amoureuse coupable ont tout à fait méconnu la signification latente du "poids du Père".

Que ce soit à travers le très vertueux Charles de Montbrun ou l'ignoble père de Faustine ou le père-patrie des romans historiques, la figure paternelle, dans l'oeuvre de Laure Conan, appartient à ce phénomène socio-religieux qui depuis l'aube de Histoire pèse sur la vie et l'inconscient des femmes.

Les pères représentent la seule part d'existence possible (...). Les pères forment écran devant la vie à vivre, devant le présent. Ils sont l'interdiction parfaite et absolue. Ils tirent à eux toute l'existence disponible, et laissent l'héritière dans ce néant, dans cette dérégulation, dont tous les romans de Laure Conan reçoivent leur sombre résonance. 43

La disparition du père, dans Angéline de Montbrun, de même que l'éloignement du fiancé, prend alors une double signification qui nous intéresse

42- Suzanne Paradis, loc. cit., 14.

43- Gilles Marcotte, Une littérature qui se fait, 1968, 18.

particulièrement: le désir, chez l'auteure, d'éliminer l'homme et les conséquences que ceci aura sur le destin de son héroïne. Dans la première partie du roman, tous les éléments romanesques sont combinés dans le but de créer une atmosphère de rêve: le site enchanteur, la perfection des personnages, l'amour à profusion, en somme tous les "bons sentiments". Le seul obstacle au bonheur d'Angéline pourrait être le père, mais, fait important, les hommes sont de connivence et le père accepte de "donner" sa fille moyennant la pureté et l'élévation morale du prétendant. Autrement dit, Maurice se prépare et s'engage à devenir un nouveau Charles de Montbrun; les "sermons" du père visent à assurer la parfaite obéissance de ce fils adoptif. Angéline, jusqu'ici, n'est qu'un personnage prétexte qui permet au groupe "hommes" d'exposer l'idéologie dominante de l'époque; écrasée sous le poids de ce père omniscient et tout-puissant, elle se prépare à laisser son pupille prendre la relève. En effet, M. de Montbrun a conscience qu'il est malheureusement mortel et qu'Angéline aura besoin d'un nouveau protecteur. Formé à l'école du "montbrunage", Maurice se fera le continuateur de l'oeuvre du père.

Toute cette mise en scène illustre la parfaite soumission de la jeune fille à l'ordre patriarcal; dénuée de véritable personnalité, elle n'est qu'un bien d'échange entre hommes et un miroir flatteur dans lequel leur excellence peut se refléter. La disparition soudaine des deux héros, un par mort violente, l'autre par bannissement, laisse deviner, de la part de la romancière, une manoeuvre subtile afin de "délivrer" son héroïne de l'emprise aussi directe d'un Maître, manoeuvre qu'elle a bien soin de camoufler sous le visage aveugle de la fatalité. Le désir du

meurtre, qui s'adresse au Père-symbole et qu'on retrouve ouvertement avoué ailleurs dans l'oeuvre de Laure Conan, cette fois envers le père réel ("Je n'ose (écrit Faustine) sonder l'infâme misère de mon coeur, car je désire sa mort", L'obscur souffrance, p. 81), passera ici d'une façon tout à fait Inaperçue. La tyrannie de l'horrible père de Faustine et celle du sublime père d'Angéline sont-elles, en définitive, si différentes? L'une comme l'autre représentent la même instance étouffante.

Cependant, ce refus déguisé de l'homme et de sa loi entraînera des conséquences extrêmement graves. L'univers enchanteur de la première partie bascule totalement à la suite d'un seul et unique événement:

La mort du Père; du Père qui est aussi une sorte d'incarnation de toutes les valeurs de la France passée et mythique de la France chevaleresque, monarchique et catholique, de la France d'où nous venions. 44.

Les allusions nostalgiques à la France d'avant 1789 pontuent fréquemment le texte; il est évident que les personnages se rangent du côté des royalistes. La disparition de M. de Montbrun, rappelant le traumatisme de la Conquête, provoque une navrante désolation dans le monde idyllique d'avant la chute. Mais cette désolation, marquée au niveau de l'espace physique, est encore plus perceptible sur un mode intériorisé dans la troisième partie du roman. Angéline perd "tout" et de plus elle est coupable. Coupable de quoi? D'avoir indirectement voulu, par le truchement de l'inconscient de l'auteure, cette disparition? La marque extérieure de la

44- Renald Bérubé, "De la suite dans les idées" dans Voix et Images du pays V, 1972, 11.

faute, symbolisée par le défigurement, n'est-elle pas une auto-punition que l'héroïne s'inflige en retournant contre elle-même une violence interdite? La deuxième version du roman est encore plus explicite: Angéline est directement responsable de sa blessure car celle-ci est la conséquence d'une chute que, par faiblesse physique, elle n'a pu éviter. La fatalité, cette fois, est en elle-même.

Ce qui est important à retenir, à ce moment-ci, pour la vision romanesque (la "faute" sera étudiée plus en profondeur dans la section "Fonction du mythe") c'est l'inévitable et atroce solitude qui fait suite au rejet implicite. En effet, rien ne peut remplacer l'ordre patriarcal éliminé, sauf peut-être sa contre-partie divine. Cependant, et c'est là le point stratégique inconscient du roman, cette désolation permet à l'héroïne d'accéder enfin à la conscience et d'exercer un certain pouvoir; le premier acte de sa volonté sera d'éconduire un autre homme sous prétexte qu'il ne peut l'aimer désormais que par pitié. Paradoxalement, ce nouveau pouvoir exalte et déchire à la fois, car pour être "je" il a fallu renoncer à l'accomplissement de la passion. Le premier mouvement dans la reconnaissance de l'altérité est tout d'abord un retour sur soi. Mais au fond d'elle-même, Angéline retrouve le Père et toute la dialectique se trouve ainsi intériorisée dans la conscience de celle qui veut "être" mais se bute encore et encore au même obstacle. Maurice, malgré le véritable amour qu'il inspire à Angéline, n'aurait été que la relève du Père. La crise de foi religieuse que traverse l'héroïne indique un mouvement de révolte qui s'adresse aussi au Père divin. Dans un monde sans Dieu, le dénouement logique aurait été un suicide réel (à la Werther), mais ce

monde est impensable dans le Québec de l'époque et la morale du milieu imposait la victoire du Père céleste. Ainsi, pour échapper à la culpabilité et satisfaire la religion (l'abbé Casgrain n'avait-il pas tremblé pour le dénouement?) tout en préservant le choix de la solitude (symptôme encore du refus déguisé), Angéline s'évade "verticalement", sanctionnée et sanctifiée par le "don de la foi".

Ah! la paix! j'irais la chercher dans le désert
le plus profond, dans la plus aride solitude.
(p. 213)

Stratégiquement, mais cette fois c'est conscient de la part de l'auteure, la grâce divine, seule instance qu'on ne peut plus combattre, permet à Laure Conan de racheter les étranges aveux, les révélations involontaires, voire les blasphèmes d'Angéline: "L'éternité, cette mer sans rivages, cet abîme sans fond où nous disparaîtrons tous! (...) Mina, j'ai vu de près l'abîme du désespoir." (p. 180) et à la toute fin même du "journal": "Ma pauvre âme se voit seule dans un vide affreux." (p. 227)

La relation entre la culpabilité de la fille, le désespoir qui s'en suit et le "poids du père" nous semble trop étroite pour ne pas y voir le sens de la tragédie d'Angéline. Cette tragédie est avant tout socio-religieuse et Charles de Montbrun y joue un double rôle. Quoique tendrement aimé par sa fille qui reçoit de lui toutes les joies (peut-être une réminiscence de l'intimité chaleureuse entre Laure Conan et son père), il n'en demeure pas moins l'incarnation de ce double ordre, spirituel et patriarcal, qui empêche l'amour et le bonheur.

Maurice, c'est Lui qui a tout conduit, c'est sa volonté qui nous sépare. Cette parole, mon père me l'a dite à l'heure de son angoisse, et je vous la répète. (p. 240)

La figure de M. de Montbrun est en effet associée, par bien des côtés, à celle du prêtre: il "inspire une crainte terrible" (p. 96); il remet les pauvres âmes égarées par les rêveries dans "le sentier du devoir" (p. 103); il se méfie de la femme tentatrice et s'obstine dans un célibat dont ni les avances de Mina ni d'aucune autre (Mme H...) ne le feront déroger; il sanctionne la loi terrestre et divine (lettre à Maurice, pp. 117 à 120); il éveille les consciences sur une "simple parole" (p. 129); "il assujettit au devoir" (p. 133); comparé à un dieu ("l'Olympe", p. 139), il camoufle son humanité sous une "armure enchantée" (p. 145), armure qui n'est pas sans rappeler la soutane; il consacre ("il m'avait vouée à la Vierge", écrit Angéline, p. 186), il "bénit" (p. 163), il se fait l'interprète de la volonté de Dieu: "Ma fille pense à celui qui vient" (p. 162); il punit, sermonne et pardonne, de lui seul vient "la claire vue de Dieu": "Et avec quelle joie je donnerais tout ce que je possède pour sentir ces vérités, comme je les sentais dans les bras de mon père mourant" (Angéline, p. 108); en somme il est plus près du moine que de l'homme, plus près du saint que de l'humain:

Je sais que sous des dehors charmants, il cachait d'admirables vertus et des renoncements austères. Je sais que sa fière conscience ne transigeait point avec le devoir. Pour lui, l'ensorcellement de la bagatelle n'existait pas; il n'avait rien de cet esprit du monde que Jésus-Christ a maudit, et il avait toutes les fiertés, toutes les délicatesses d'un chrétien. (p. 217)

Charles de Montbrun est donc plus qu'un père, plus qu'un homme, on ne l'aime pas, on l'adore, on le vénère, on lui obéit aveuglément "même par delà la mort". Charles de Montbrun c'est l'univers même du "Parfait" dont rien ne peut être dit sauf qu'il subjuge totalement. Tout, dans son personnage, suggère une présence et une transcendance religieuses: il est "numineux", c'est-à-dire qu'il remplit à la fois de crainte et d'admiration. Les êtres imparfaits qui le côtoient sont forcés de s'agenouiller, de baisser les yeux devant celui qui définit et éclaire le monde à partir de valeurs sacrées et terribles. L'irrésistible "enchanteur" et l'"austère confesseur" (p. 125) paralyse et envoûte: Angéline ne fait rien, même pas penser, sans le consulter; Maurice, maladroit et timide en sa présence, remet son sort entre ses mains; Mina, si délurée et si sûre d'elle-même, perd tous ses moyens sous son regard "protecteur". Une telle force ne doit-elle pas être conjurée? Et par celle-là même qui en dépend le plus puisqu'elle lui doit tout? Aucun acte d'affirmation personnelle n'était possible pour Angéline tant que le père assumait "toute la direction de sa vie". Dans la première partie du récit, c'est-à-dire tant que le père vit, Angéline n'est qu'un reflet de Charles de Montbrun, un reflet féminisé et mythifié; très peu loquace, le personnage n'est perçu qu'à travers d'autres yeux et toujours comme un symbole: une "radieuse fleur", une "fée de la jeunesse", un "rayon de lumière", une "étoile du matin".

Dans toute cette première partie, deux lettres d'elle seulement: la première, toute empreinte de gaieté et d'idéalisme, ne nous apporte rien de nouveau sur le personnage, mais la deuxième, située à la toute

fin nous renseigne sur deux choses: Angéline est définitivement amoureuse, l'absence de Maurice le lui confirme, et elle intuitionne déjà un drame prochain symbolisé par l'arrivée de l'automne. Cette passion qu'elle ressent, pourra-t-elle la vivre vraiment tant que le père fait partie des épousailles? Le doux et gentil Maurice ne doit-il pas se conformer aux règles du censeur qui a codifié jusqu'aux lois de l'amour?

Il vous en coûtera, Maurice pour ne pas donner à votre femme, ardemment aimée, la folle tendresse qui, en méconnaissant sa dignité et la vôtre, vous préparerait à tous deux d'infailibles regrets. Il vous en coûtera, soyez-en sûr, pour exercer votre autorité, sans la mettre jamais au service de votre égoïsme et de vos caprices. (p. 119)

Une fois éliminé le porte-parole de l'idéologie religieuse et nationale, qui rappelle sans cesse que "devoir" passe avant "amour", que reste-t-il comme points d'appui? Pas même ce pauvre Maurice, qui marchait si bien dans les traces de M. de Montbrun mais qui n'a pu empêcher un moment de faiblesse. Coupable d'avoir éprouvé une passion libre, Laure Conan appuie sur la gâchette du fusil dont le tir fatal libère son héroïne en même temps qu'il la condamne; elle s'est délivrée d'un maître mais a perdu un protecteur. Laisée à elle-même, elle ne peut que faiblir; vulnérable et pitoyable, elle sera punie par où elle a péché: sa beauté lui a permis la découverte de l'amour, sa laideur lui en enlèvera la possibilité. Les plus grands coupables ne sont-ils pas ceux qui souffrent le plus? L'auteure, en éliminant les hommes du roman, livrait son héroïne au remords et à l'angoisse, à une vie désormais déserte et sans but. C'était, pourrait-on dire, "un coup audacieux" mais, dans le cas d'une

femme de cette époque, c'était inévitablement un plongeon suicidaire dans les abîmes de la conscience.

Une jeune fille, marquée par ses instincts au coin de la tourmente amoureuse, souffre en son cœur le combat que toute liberté humaine livre en face d'une destinée dont la maîtrise finale lui échappe fatalement. Angéline, en effet, derrière les symptômes de ce que l'on prend pour sa vraie maladie, c'est, bien vive, plaie de toute volonté humaine, une "conscience douloureuse" d'être empêchée de mordre à belles dents le fruit savoureux de la vie, et c'est aussi (...) un cœur exilé du bonheur dont il rêve (...) ⁴⁵

Femme marquée qui ne sort plus qu'en se voilant, Angéline s'engage dans le chemin de l'expiation mais cette romantique charnelle, dont le masque d'angélisme ne tenait que grâce au père, est très peu douée pour la résignation. Cette accession à la conscience, coïncidant avec la mort de Charles de Montbrun, l'entraîne dans une interrogation torturée au cœur de laquelle s'entrechoquent le souvenir de l'insouciance heureuse du temps du père et la quête désespérée d'une identité à redéfinir. Sa grande question: qui suis-je? Sans beauté physique, sans protecteur, sans adulation, ne suis-je qu'un objet de pitié, une anti-femme que tous plaignent et fuient? Cette dure réalité qui frappe la femme dès qu'elle ne correspond plus à l'"image", Mina l'avait pressentie, elle qui connaît le "vrai" monde, l'au-delà du jardin clos:

Ma belle fleur des champs, que vous êtes heureuse d'avoir peu vu le monde! Si c'était à refaire, je

45- René Dionne, "Entre ciel et terre, pour une lecture littéraire de l'oeuvre de Laure Conan" dans Lettres québécoises, vol. I, 1 (mars 1975): 19-20.

choiserais de ne pas le voir du tout, pour garder mes candeurs et mes ignorances. (...) Vous savez qu'Eugénie de Guérin n'a jamais été recherchée. Il y a là matière à réflexions pour Mina Darville et son cercle d'admirateurs. Pauvres hommes! partout les mêmes. (pp. 124-125)

N'est-ce pas ici Laure Conan (nous verrons plus loin l'importance du rôle de Mina) qui médite sur le sort injuste fait aux femmes "qui, au lieu de médire de leurs oppresseurs, travaillent à leur découvrir quelques qualités (...)" (p. 103)? Quoique dit sur un ton badin, ceci nous laisse songeurs lorsqu'on connaît la suite des événements... Qu'arrive-t-il, en effet, à la femme si elle quitte le mode établi par l'homme? Que lui arrive-t-il si le regard des "admirateurs" ne la confirme plus en tant qu'objet de désir et de conquête? Ni fille, ni courtisée, ni fiancée, ni épouse, ni mère, ni "donnée" officiellement à Dieu, qui est-elle en elle-même? A-t-elle droit au "je" sans être perçue comme une anomalie de la "nature"? On attend de l'homme qu'il devienne un individu; il sera considéré pour ce qu'il sera; sa démarche s'appuie sur une longue généalogie de "pères" auxquels il peut s'identifier. La femme, elle, sera considérée pour ce qu'elle donnera; elle appartient à l'homme qui lui donne son nom et sur sa ligne de vie on ne lui présente que des "pères". Comment pourrait-elle reconnaître ses "mères" qui ne sont que les "ménagères" de "leur seigneur et maître" (Mme de Montbrun), les vestales soumises d'un époux céleste (Emma S., Mina deuxième version), ou même "rien" (Véronique Désileux)?

Angéline, qui passe par le processus normal d'identification, n'a rien, nous dit le récit de sa "piquante" de mère dont le parfait bonheur

ressemble plus à une parfaite aliénation; par contre, elle a tout de son père qui se mire en elle d'autant plus qu'Angéline s'emploie à cultiver leur ressemblance. Mais le modèle est aussi le geôlier: Angéline n'a que lui comme point de référence. Cependant, il est homme alors qu'elle est femme et qu'elle commence à ressentir comme une femme, donc à échapper à l'identification, ce que le père craint: ne veut-il pas la garder "enfant le plus longtemps possible" (p. 111) afin de conserver son rôle protecteur et viril? Ne l'a-t-il pas "vouée à la Vierge" afin de s'assurer sa chasteté et sa pureté? Mais Angéline, on le sent, veut vivre intensément, elle aime déjà à l'extérieur et anticipe avec joie de goûter aux douceurs terrestres. L'aurait-elle pu sous cette constante et pesante tutelle, sous l'"œil" possessif du Dominus qui la cantonne dans des catégories rassurantes? Mais pour Angéline et Félicité il est de toute façon trop tard. Même absent, le père survit dans sa loi qu'il a bien pris soin de faire interioriser par ses folles filles. L'obsession du Père, le rappel constant de ses paroles, de ses édits, de ses gestes font écho aux remords d'une âme qui se dit "souillée" et aux désespoirs d'une femme que tourmente toujours la passion. "Quand je devrais mourir — je veux t'aimer." (p. 204) C'est Maurice dont elle parle, c'est Maurice, l'homme, qu'elle veut et non le Père. Mais les hommes sont tous des doubles du Père et souvent même des doubles pitoyables.

Le personnage d'Angéline évolue ainsi selon une certaine logique qui provient, si l'on veut, d'un motif inconscient chez l'auteure: la quête d'identité mène au refus du Père et cette quête mène à l'"autre", donc à l'homme, qui ramène au Père. Consciente ou non de l'impasse,

Laure Conan amène son héroïne à choisir librement la vie à l'écart ou plutôt un état neutre plus près de la mort que de la vie: "Cet isolement que j'ai voulu, que je veux encore (...) c'est la nuit, c'est le froid, c'est la mort" (p. 157), car n'être à personne, c'est n'être rien, c'est risquer la folie: "Parfois, je crains pour ma raison" (p. 158). Incapable de se libérer du modèle masculin, car incapable de fuir le domaine du Père, Angéline s'enfonce dans la seule chose qui lui est permise et qui, en même temps, la confirme comme "être": la souffrance qu'elle nourrit comme une création en dehors de toute altérité (ne prie-t-elle pas Mina d'avertir Maurice de ne plus lui écrire?). Jusqu'au jour où le missionnaire, messenger du Père, brisera ses dernières résistances et ses dernières révoltes (continuer à "être" dans un tel mode serait finalement trop douloureux; la recherche de l'absolu renvoie à un désir de destruction individuelle). En effet, privée d'existence sociale puisqu'elle n'a plus de filiation à l'homme (père ou époux ou supérieur religieux), elle n'avait que deux choix: la paix du cloître qui ne la tente guère: "être rangées sur une ligne tout autour d'un grand réfectoire, c'est terriblement monastique" (p. 216) ou la paix de la mort qu'elle désire mais dont elle ne connaît pas l'heure. La période d'attente qui fait suite au "miracle" de la foi et qui précède la libération finale ressemble plus à une démission, à un constat d'échec qu'à une "pure" résignation chrétienne. Autrement dit, derrière l'écriture, derrière le masque d'un langage religieux et sublimé, derrière le mythe "Angéline" se cache une révolte, des pulsions contrariées, un désir de puissance et de possession. Ce mythe, comme nous allons le voir dans la prochaine section, "(...)

déjoue toute soumission, toute abnégation, toute sublimation que l'histoire et la morale d'une époque imposent au langage statique de la censure" 46.

Il n'y a pas d'évolution chez Angéline, c'est l'envers et l'en-droit d'un personnage mythifié dont le revirement s'effectue en quelques pages de texte (le court récit du milieu): de la jeune fille puérile, insouciante et silencieuse on passe à une femme instantanément mûrie par le chagrin et ne tarissant plus pendant près de cent pages. Ne fallait-il pas une rage et une révolte profondes pour que s'opère une si brusque volte-face? La contestation était inscrite, à défaut de langage, dans la forme même du roman, si maladroite soit-elle, et le choc entre les deux faces du mythe allait déstabiliser, pour la première fois, l'image séculaire et statique de la Canadienne française.

46- Madeleine Gagnon-Mahony, "Angéline de Montbrun: le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche" dans Voix et Images du pays V, 1972, 67.

III - Fonction du mythe "Angéline"

- définition du mythe littéraire (en général et dans le cas de l'écriture féminine);
- mythologie particulière de Laure Conan;
- le mythe considéré comme subterfuge dans Angéline de Montbrun:
 - . les figures paternelles et masculines
 - . la double-amie, Mina
- l'envers du mythe "Angéline":
 - . sens de la défiguration
 - . l'amour-passion et la pulsion de mort
 - . résignation ou vengeance?
- limites de la révolte et récupération;
- considérations sociales et originalité du roman.

Mots

Comme eaux de toutes les sources
Pour que ruissellent en surface
Les eaux souterraines

(Hélène Ouvrard)

(qu'arrive-t-il) quand les femmes
sont seules et hors de la lumière
et de l'éclairage coloré de l'autre
sexe?

(Virginia Woolf)

L'écriture se présente comme le lieu privilégié d'expression de l'être, comme le moyen d'accéder à une autre réalité que celle qui nous est imposée. Toute conscience cherche à fonder sa propre énergie par un déplacement qui a pour but de retrouver intuitivement le temps et l'espace vital qui la rallient au cosmos. Or, dans le Canada français du 19e siècle, les consciences sont fortement "dirigées" de l'extérieur, rendant toute "expression" individuelle suspecte à priori; que le genre romanesque ait été perçu comme cause de dérangement moral se comprend bien... le roman, terreau par excellence pour l'imagination, risquait d'entraîner les esprits vers les zones incontrôlables de la pensée humaine. En effet l'expérience intérieure qui nourrit la créativité peut se comparer à une "illumination" dans le sens où elle nous fait plonger au cœur même du mythe et de l'imaginaire; cette expérience a donc pour fonction de rechercher les fondements de sa propre vie en luttant contre un temps historique impersonnel qui écrase et qui tue. En somme l'écriture peut être assimilée à un jeu, à un procédé particulier, apparenté au rêve, permettant le déblocage des forces

inconscientes et la reconstruction de l'intégrité personnelle.

Les mots sont la boule de cristal, les cartes étalées, l'incantation permettant d'entrer en transe et de dire autre chose que ce qu'on croit dire. Et, à mon avis, c'est là que le phénomène de la création prend toute son importance.

En ce sens, la création esthétique, en l'occurrence ici l'oeuvre littéraire, est une sorte de double du créateur qui tend au maintien d'une illusion. Le processus implique donc une forte dose de narcissisme qui, en fait, constitue un obstacle à la connaissance, à la réalité, puisqu'il supporte l'illusion de la toute-puissance en créant des satisfactions impossibles à trouver dans la réalité. Mais, et c'est ici le statut particulier de l'art, le processus créateur révèle les forces vives de l'inconscient, rendant accessibles, à travers la forme, le style et les thèmes d'une oeuvre, certaines vérités à la fois sur l'être humain en général et sur l'être en particulier qui écrit. Freud reconnaissait cette spécificité de l'art comme processus alliant principe de plaisir et principe de réalité, dont le dernier permet d'échapper à l'aléatoire et au caractère incomplet des renseignements biographiques.

L'oeuvre contient en fait toute la constellation psychique de l'artiste (...). Il ne faut pas oublier que le contenu manifesté contient en fait tous les contenus latents, et que les associations (même lorsqu'il s'agit de rêves) ne font que venir pallier

1- Donald Smith, "Gilbert Larocque ou comment le romancier se fait l'interprète de son subconscient." dans Lettres québécoises, 8 (novembre 1977): 46.

les défaillances, inévitables, de notre intuition par une sorte de mise à plat d'éléments condensés et agencés selon un génie qui leur est propre. 2

Il s'ensuit que, dans le roman par exemple, certains thèmes itératifs constitueront un véritable réseau révélateur d'une obsession, d'une frustration et/ou d'un manque existentiel. De plus, dans ce réseau, les thèmes tissent des figures et des images (ou métaphores obsédantes) dont l'entrecroisement dessine les caractéristiques du mythe personnel de l'auteur.

Le sens donné ordinairement au mot "mythe" se rapproche de la notion d'"idéal" à atteindre comme si le mythe était une sorte de rêve ou de mirage embellissant l'avenir ou l'ailleurs (utopie). Quoique les illusions flatteuses soient présentes dans le mythe littéraire (surtout en ce qui concerne le passé), ce terme renvoie aussi à des notions psychanalytiques tel "fonctions de compensation et de défense" face à une réalité qui se propose et se dérobe à la fois à la connaissance individuelle. Le terme de mythe littéraire implique ainsi l'idée de "personnalisation" de certains Mythes cosmiques (retranscrits par la thématique de l'eau, de la mer, de la nature... etc.). Le mythe littéraire est le fait de l'écrivain créateur.

(11) consiste dans l'ensemble des apparitions du personnage mythique dans le temps et l'espace littéraire envisagés (...). Le mythe littéraire

2- Janine Chasseguet-Smirgel, Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité, 1971, 45-46.

est constitué par ce récit (celui qu'implique le mythe), que l'auteur traite et modifie avec une grande liberté, et par les significations nouvelles qui y sont alors ajoutées (...). Point de mythe littéraire sans palingénésie qui le ressuscite dans une époque dont il se révèle apte à exprimer au mieux les problèmes propres (...) si les mythes offrent ainsi des images particulièrement riches des situations qui se retrouvent dans toute société humaine, ils fournissent encore les images idéales des individus qui affrontent et dénouent ces situations et qui sont les héros. 3

Pierre Albouy, que nous avons consulté au sujet de certains aspects essentiels du mythe littéraire, parle ainsi de la "valeur exemplaire" de ce mythe qui combine significations nouvelles (variantes) et signification fondamentale (unité particulière à chaque mythe). Autrement dit, le mythe a une portée universelle et en même temps, il constitue la structure signifiante de l'oeuvre littéraire, d'où la notion de vérité qui lui est attachée. Conséquemment, l'étude du mythe est inséparable de celle de l'imagination et de l'imaginaire d'un auteur. Alors que le mythe historique "(...) aide à aimer l'être abstrait de la patrie comme une personne concrète" et "(...) convie à la communion", le mythe personnel a pour fonction de "(...) permet(tre) à l'être collectif de se saisir lui-même comme un être personnel et de s'aimer". Dans les deux cas, le mythe "(...) exerce une fonction vitale: il exalte et il protège" 4 et dans celui du mythe personnel, qui peut ou non s'accorder avec les mythes collectifs, il fortifie la personne en tentant d'apporter un sens à sa

3- Pierre Albouy, Mythes et mythologies dans la littérature française, 1969, 8-10.

4- Ibid., 294.

destinée individuelle. Le but du mythe littéraire n'est donc pas de tromper consciemment mais d'exprimer une vérité très complexe par le truchement d'images privilégiées véhiculées par un récit. A la différence de l'apologue et de la parabole, le mythe ne laisse jamais transparaître un sens clair et l'étude de ce sens obscur implique nécessairement une volonté de démystification.

(...) la psychanalyse enseigne que la prolifération des symboles provient du fait que l'objet à désigner est inavouable; de même, l'expression mythique implique difficulté, complexité, obstacle, de là, plusieurs sens et à des niveaux différents. ⁵

En tentant de définir le mythe personnel élaboré dans une oeuvre littéraire, nous avons parlé de la recherche d'un sens de la vie, de l'aspiration à l'intégrité, de la libération des pulsions inconscientes, en somme, nous avons parlé du désir de l'écrivain de donner une signification à des expériences qui semblent au départ négatives et désespérantes: par exemple "l'absence, la rupture, la désunion, la faute". Claude Louis-Combet qui cite ces expériences "douloureuses" et "meurtrières" ⁶ explique que la recherche, au moyen de l'écriture, d'un sens de la souffrance existentielle constitue une démarche essentiellement "sacrée" puisqu'elle fait partie de l'ordre du "sauvetage". Cette idée renvoie à la fonction vitale du mythe littéraire qui a pour but de fonder une puissance personnelle

5- Pierre Albouy, op. cit., 8 (note 1).

6- Dans "Le sacré, la littérature et le profane", numéro spécial de Liberté, 136 (juillet-août 1981): 86-87.

(illusoire en principe) permettant de "se défendre" contre des événements, des choses, des êtres qui empêchent ou compromettent notre unicité. Il s'agit maintenant de se demander ce qu'il peut advenir de ce même désir, mais cette fois vécu au féminin, dans une civilisation qui ne s'exprime que par des symboles phalliques.

Et les femmes essaient, elles écrivent. Quelquefois, elles ne réussissent pas: elles font "comme les hommes". Et personne ne sait qui parle; le désir n'est pas là. Ou alors elles essaient vraiment, elles réussissent et elles produisent des choses informes — selon les règles établies. Evidemment il y a des exceptions (...) Virginia Woolf, contemporaine de Joyce, n'a été reconnue que beaucoup plus tard que lui: on avait peur d'elle. 7

En effet, nous avons vu précédemment que la femme n'est perçue que comme représentation symbolique (dans les sociétés patriarcales), seul mode qui dans la chaîne des signifiants l'empêche d'être l'incarnation du "rien", du "blanc" assignifiant (l'homme représentant le "plein", la parole, l'œil qui possède). Mais dans ce code symbolique, elle est "incorporée" à un espace mental et littéraire masculin, à un espace fragmenté par un ordre social patriarcal et dans cet espace, la confirmation de son moi lui vient de l'extérieur d'elle-même sous des formes "prêtes-à-porter". C'est cette réduction de la femme à des "types" facilement et simplement reconnaissables qui faisait s'insurger une de ces auteures "d'exception":

Il est étrange de penser que, jusqu'aux jours de Jane Austen, toutes les femmes importantes de la

7- Maria Isabel Barreno, dans "La femme et l'écriture", numéro spécial de Liberté, 106-107 (juillet-octobre 1976): 24.

fiction furent, non seulement vues uniquement par des hommes, mais encore uniquement dans leurs rapports avec les hommes (...). D'où, peut-être, la nature particulière des femmes fictives; les étonnants extrêmes de leur beauté et de leur horreur; leurs alternatives de bonté céleste et de dépravation diabolique — car c'est ainsi qu'un amoureux les verrait, selon que son amour croît ou décroît (...). Et c'est pourquoi l'admirable portrait de la femme imaginaire est infiniment trop simple et monotone. 8

Cette mystification de la femme, élaborée par l'homme pour avoir meilleure prise sur cet être mystérieux et fuyant, n'a jamais convaincu les femmes réelles et si elle l'a fait, le résultat ne valait guère pour elles. Mais réussie ou non, la mystification en noir et blanc a laissé dans la femme les traces d'un "manque d'être" dont la plaie s'inscrivait au plus profond de sa psyché. Derrière la masse de monuments, documents, traditions, légendes, signes, mots, fossiles, miroirs et obélisques des Pères, gît le "chapitre adultéré" qui manque à son histoire. "L'inconscient est le lieu où se terre le refoulé d'un temps proscrit: l'enclave où la nature se ménage le dernier mot" 9

Laure Conan fait partie de ces femmes "d'exception", un peu à la manière des sorcières qui, ayant déplacé leur centre de gravité dans leur propre vie, réussissent à se passer des hommes ou du moins à ne les utiliser que pour des fins personnelles. Or de tout temps et en tout lieu les

8- Virginia Woolf, Une chambre à soi, 1980 (première édition 1927): 111-112.

9- Madeleine Ouellette-Michalska, L'échappée du discours de l'oeil, 1981, 194.

hommes ont craint les sorcières qui échappaient aussi effrontément à leur contrôle; en fait, ils ont craint ces femmes parce qu'elles refusaient de s'incliner devant le code mâle de la féminité (beauté-passivité-soumission); elles remettaient en question l'identité même de l'homme; la femme doit être femme pour que l'homme puisse être homme. Qu'une Virginia Woolf ou une Laure Conan, toute proportion gardée dans leur degré d'audace littéraire, aient "effrayé" leurs contemporains n'est pas surprenant et qu'elles-mêmes aient été hantées toute leur vie par le feu des inquisiteurs-censeurs se comprend dans leur contexte de vie respectif. La société victorienne puritaine a poussé Virginia Woolf à la neurasthénie et à la dépression; la société canadienne-française ultramontaine a contraint Laure Conan à une écriture d'édification nationale.

Cependant, l'une comme l'autre ont laissé des signes sur les sables de leur temps, signes que la censure n'a pas tout à fait réussi à effacer. Dans le cas de Laure Conan, les hiéroglyphes sculptés dans son oeuvre sont d'autant plus obscurs à nos yeux que cette romancière avait à composer avec une société à la fois complexée et répressive et avec son propre psychisme bourré de mythes masculins et de culture patriarcale (nous avons déjà dressé la liste de ses influences littéraires et morales); mais ils sont d'autant plus précieux à décrire qu'ils constituent un rare phénomène d'individualisme littéraire à cette époque. Il est certain qu'une littérature ne se produit pas en vase clos et qu'une oeuvre littéraire a à assumer une fonction dans la société qui la reçoit et qu'elle doit répondre à ses besoins. Le roman en particulier, qui, en principe, ne "dit" pas l'idéologie mais la "naturalise", doit servir

les intérêts de la classe dominante en "(...) donn(ant) au peuple un mythe littéraire qui soit à la fois la propédeutique à la conscience qu'il doit avoir, et la conscience qu'il doit avoir d'être peuple" ¹⁰, c'est-à-dire sauvé, soumis, paralysé, drogué, bref moral et religieux. La mythologie de Laure Conan se formera donc à partir d'une double idéologie: 1) l'idéologie commune à tout l'Occident qui prévaut depuis la Renaissance, c'est-à-dire depuis que le capitalisme, la famille nucléaire et la culture patriarcale se sont implantés et pour laquelle la femme a un "prix" (elle sera respectée et protégée pour autant qu'elle puisse garantir chasteté, fidélité, fécondité). 2) l'idéologie catholico-nationaliste particulière au Québec qui se rattache à la pensée religieuse de la chrétienté occidentale à la fin du 15e siècle, elle-même tributaire de l'hérésie manichéenne selon laquelle le monde de la foi est radicalement dissocié de l'univers existentiel. Selon cette pensée, l'être humain doit croire en un Dieu suprême et croit aussi vivre dans un monde opaque qu'il ne peut ni comprendre, ni changer, ni enrichir de son inspiration. Ce Dieu, plus proche d'un Jahveh que de celui du message évangélique n'est présent dans ce monde que par ses impératifs catégoriques qui rappellent aux hommes et aux femmes qu'ils sont les élus d'un paradis célesté et non terrestre.

10- Louis Althusser, Pour Marx, Maspéro, 1969, 139, cité dans Jacques Michon, "Les infortunes du roman et/ou de la critique", Lettres québécoises, vol. I (mars 1975): 26

Ainsi la mythologie religieuse de notre société correspondrait à celle d'un stade ancien dans l'évolution du monde occidental (...) nous serions demeurés figés dans un mode de pensée à la fois post-médiéval et judaïque. 11

La philosophie et les mythes religieux de l'univers occidental ont été implantés en terre du Québec par ce qu'on a désigné "la France de la grande époque" à laquelle les Canadiens-français du 19e siècle restent entièrement fidèles, du moins au sein de l'élite. La primauté intellectuelle et morale de cette France "toute formée, belle et forte" 12 justifie un attachement passionné à l'idéal français classique. La survivance ethnique même du peuple canadien-français passait par la perpétuation de cet idéal, ce que le clergé a vite compris en établissant ici le cours dit "classique" ordonné selon les méthodes propres au génie français du grand siècle.

La source de notre génie, c'est l'antiquité, accrue de tous les trésors infinis que l'âme française a su faire jaillir de son fonds généreux. Et il importe souverainement de se retremper dans ces eaux fécondes, sous peine de voir s'effacer les traits profonds de notre physionomie spirituelle (...). Le commerce et les affaires peuvent être l'un des éléments de notre civilisation; ils n'en sont pas le principal, la base, la substance. 13

La mythologie de Laure Conan, quant à la représentation symbolique des

11- Jean-Charles Falardeau, Notre société et son roman, 1967, 232.

12- Henri d'Arles, Estampes, 1926, 33.

13- Ibid., 34-35.

relations humaines dans son univers littéraire, sera tout à fait apparentée à cet univers occidental et renforcée par les circonstances historiques et sociales. En effet, l'énergie même que met l'élite dans la diffusion d'une idéologie de survivance suffit à faire ressortir à quel point les Québécois sont des êtres traqués. La littérature rendra compte de ce sul-de-sac dans lequel la société canadienne-française s'est engagée: avec Charles Guérin et Jean Rivard, elle est déjà abstraite, coupée de la réalité et ne s'adresse qu'à une élite restreinte. Les personnages, aseptisés et stylisés, ne sont que les supports des thèses des romanciers et se présentent comme modèles à imiter toujours selon les mêmes chimères: les valeurs patriotiques morales et religieuses du peuple québécois fondent son excellence, justifient son existence et prophétisent son influence victorieuse en cette terre d'Amérique matérialiste. Dans cette perspective, l'individu en tant que tel n'a pas droit de parole, seul compte sa représentativité collective qui se doit d'être "exemplaire" (dans l'univers littéraire). Le réseau de relations sociales, de tabous, de sanctions, est si serré dans le milieu réel que l'individu, pris au piège, a peine "à s'entendre penser".

Dans Angéline de Montbrun, le patriotisme, idéologiquement, est la conséquence de la négation et de la sublimation historiques et le langage religieux masque au mieux les dessous de l'écriture. C'est un peu comme si Félicité Angers ou Laure Conan qui est le produit direct de l'endoctrinement catholique (souffrance voulue, vécue, recherchée, adorée), du jansénisme et des doubles censures de l'Eglise et de Londres avait donné naissance à une fille schizophrène, Angéline qui, tout en

s'inscrivant dans le mythe officiel, allait développer un comportement corrosif, révélateur des failles de ce même mythe.

Peut-être découvrirons-nous ici que Félicité, grâce justement au voile du "roman psychologique" ou au subterfuge du mythe, pouvait beaucoup plus librement prendre sa vengeance, pleinement historique, sur Garneau et tous ses disciples. 14

Autrement dit, Félicité, qui ne pouvait contester explicitement sa situation historique et sa condition de femme aliénantes, allait créer un personnage mythifié qui lui permettrait de reconstruire non plus seulement une intégrité collective mais, encore plus, sa propre intégrité. Cette "réparation" du sujet par la sublimation artistique, en l'occurrence ici par l'écriture, ne peut se faire qu'aux dépens de l'objet qui tyrannise et dont, secrètement, la destruction est désirée. (Mélanie Klein).

D'où la culpabilité et la nécessité d'utiliser un stratagème pour berner le Surmoi en lui présentant une situation "alibi" extrêmement convaincante (pour l'auteure elle-même et pour les lecteurs). Chez Laure Conan, le sujet à "réintégrer" c'est Angéline (Félicité Angers) et l'objet à détruire c'est le Père (la société patriarcale). La première partie du roman nous fournit la situation "alibi" de même qu'elle introduit déjà la tragédie fondamentale de l'être féminin; l'homme désiré sexuellement représente aussi le Père, écrasant mais intouchable. Ce qui a été perçu comme un inceste est en fait la dramatisation d'un double conflit moral

14- Madeleine Gagnon-Mahony, "Angéline de Montbrun, le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche", dans Voix et Images du pays V, 1972, 62.

et social: Charles de Montbrun est "aimable", dans le sens littéral du mot, en tant que figure masculine mais il est en même temps l'incarnation de l'oppression patriarcale. Dans le Valriant d'avant la chute, toute l'action est centrée sur ce personnage qui y règne comme un "superbe" demi-dieu n'appartenant que si peu au genre humain. Afin de dégager le mythe et sa contestation latente, il s'agit de considérer, d'une part, les relations qu'entretient Angéline avec Charles de Montbrun et d'autre part, le rôle essentiel que joue le personnage de Mina, "soeur" d'Angéline et voix de Laure Conan.

Le personnage du père est plus complexe qu'il n'y paraît de prime abord. Son idéalisation ne renvoie pas simplement à un fantasme de femme frustrée mais provient d'un double mouvement: d'une part, Charles de Montbrun, tirant ses traits de personnages réels, aimés, représente pour Angéline l'image masculine selon un idéal personnel à l'auteure. Certains côtés du personnage, définitivement "féminins", peuvent relever d'un souhait de Félicité Angers quant au modèle masculin traditionnel — modèle dont son propre père se serait quelque peu éloigné — mais que la plupart des hommes tenait pour immuable. Ainsi s'expliquerait l'attachement d'Angéline pour un être qui ne craint pas à l'occasion de laisser transparaître le côté féminin de sa nature. En effet, M. de Montbrun a de ces côtés tendres, de ces touchantes attentions pour les "moindres chagrins" d'Angéline, de ces épanchements émotifs qui font soupçonner une "nature d'artiste" (Mina l'a intuitionné) et une générosité spontanée du coeur. M. de Montbrun peut à la manière des femmes, verser des larmes, consoler, dorloter, créer une atmosphère de chaude intimité. Reprenons

un passage du journal d'Angéline:

Et comme je pleurais toujours et frissonnais entre ses bras, il me porta sur la causeuse au coin du feu, puis il alla fermer la fenêtre et mit ensuite quelques morceaux de bois sur les tisons. La flamme s'éleva bientôt vive et brûlante. (...) Il me badinait, me raisonnait, me câlinait, et comme je restais toute troublée, il m'attira à lui (...) Jamais, non jamais je ne m'étais sentie si profondément aimée. (p. 185)

Ce qui nous semble important dans cet extrait c'est cette "extraordinaire émotion" dont est capable un personnage masculin et le bonheur serein qu'éprouve l'héroïne, enchantement émotif que Laure Conan ne manque pas de souligner et de resouligner. Que ce personnage soit le père n'introduit pas nécessairement une équivoque contre-nature car il faut se rappeler que du point de vue moral, Laure Conan n'aurait pu introduire de tels élans "physiques" entre deux personnes non liées par la consanguinité; sur un terrain aussi glissant, la manoeuvre était très réduite et la romancière avait dû s'assurer que sa mise en scène fût en tout point acceptable (les échanges physiques ne se produisent qu'entre le père et la fille, le frère et la soeur).

Mais d'autre part, ce père aimant ne peut se laisser aller trop souvent ou trop longtemps aux excès de l'émotion. Le personnage, en effet, se double d'une dimension symbolique essentielle qui neutralise la "féminité" de Charles de Montbrun: il est détenteur de l'autorité, de la puissance, de la rigueur dont toute figure mâle ne peut se départir sans risquer la déchéance. Laure Conan insiste encore plus sur cet aspect du personnage qui l'emporte en fin de compte sur l'autre et fait

d'Angéline une femme totalement soumise et subjuguée par cette "virilité chrétienne" qu'incarne son père. Nous reprenons le même passage cité plus haut en ajoutant cette autre dimension qui s'entremêle à l'expression même de la tendresse:

(...) il m'attire à lui et me demanda gravement: "Mon enfant, si, moi ton père, j'avais l'entière disposition de ton avenir, serais-tu bien terrifiée?" Alors, partant de là, il m'entretient avec une adorable tendresse de la folie, de l'absurdité, de la défiance envers Dieu. Sa foi entraine en moi comme une vigueur. La vague, l'horrible crainte disparaît. (p. 185)

M. de Montbrun est donc plus qu'un père, plus qu'un homme tendre qui sait aimer, il est l'autorité suprême, morale et spirituelle, l'autorité mâle tenant sa légitimité de Dieu même et hors de laquelle la femme se retrouve comme un pantin désarticulé, hors du temps, hors de l'espace dans "un vide affreux".

Hors du Maître, point d'existence; n'être à personne c'est n'être rien. Le chaos seul (...). Son regard, d'abord celui du possesseur impérieux. (...) Abaisse-t-il son regard, ouvre-t-il sa bouche, les choses surgissent à son appel comme des objets créés: identifiées, elles sont réduites à l'identique. Ah, le fer rouge de son Nom! Il brûle jusqu'à la moëlle: la différence est consumée. Radicalement. 15

Charles de Montbrun, "maître des céans" à Valriant, tient le jardin sous le coup d'un enchantement qui lui donne son "air de paradis": tout y est beau, frais, salubre, "tout sourit, tout embaume et tout bruit" (p. 122). Mais Charles va mourir. La romancière exécute d'un coup sec

celui dont son héroïne dépend pour tout, pour son éducation, pour sa foi, pour sa beauté, pour son bonheur intime, car une redevance aussi totale, une identification aussi parfaite (la ressemblance entre le père et la fille croît de jour en jour) peuvent-elles faire de son héroïne autre chose qu'une copie, qu'un objet docile sans personnalité propre? Charles va mourir, car déjà, Angéline secoue son engourdissement et parle en son propre nom. La seconde lettre adressée à Maurice, par laquelle se termine d'ailleurs la première partie, ne laisse pas de doute: le père ne suffit plus à faire son bonheur: "(...) c'est avec vous que je veux passer ma vie" (p. 148). En effet, Maurice, secondé par Mina, a réussi à éveiller ses sens et à élargir son horizon; sans lui, le jardin a perdu ses charmes et Angéline est maintenant "triste" et rêveuse: "En attendant, il faut s'ennuyer" (p. 149) lui écrit-elle. Il est clair qu'Angéline est désormais une femme amoureuse et que son père passe au second plan: "Il me parle si bien de vous... avec une estime qui me rend si fière" (p. 148). Mais cette lettre dans laquelle s'affirme déjà la femme et l'amante contient aussi l'indice prémoniteur de la mort du père: le jardin est ravagé par l'automne et la "belle verdure" se flétrit de jour en jour: "C'est la première fois que l'automne me fait cette impression" (p. 149). Oui, Charles va mourir mais Angéline s'est déjà engagée hors de son père: "Vôtre pour la vie et par delà" conclut-elle en fin de lettre.

Maurice se présente lui aussi avec ce côté tendre et touchant qui rendait M. de Montbrun si attachant; il ne craint pas d'éclater en sanglots, de parler avec son cœur et son amour semble inconditionnel:

"Mon immortelle bien-aimée" promet-il à Angéline. Cependant il s'avoue "faible comme un enfant". (p. 148) et sa phrase: "(...) je suis très reconnaissant à Dieu de vous avoir faite telle que vous êtes" laisse présager que comme tous les hommes, ses déclarations, ses emportements sentimentaux et ses promesses ne dureront que le temps des fleurs. Thèmes importants chez Laure Conan que ceux de l'inconstance et de l'indifférence masculines. Il ne possède pas cette trempe "monbrunienne" qui seule peut protéger la faible femme: lors de l'excursion à cheval (que rapporte Angéline dans son journal pp. 193 à 196) n'a-t-il pas failli à son rôle alors qu'il était seul avec Angéline face au danger? La suite du récit nous apprend en effet qu'Angéline a risqué la défiguration dans une chute accidentelle. Le danger et l'allusion indirecte à la culpabilité (risque d'enlaidissement) ne venaient-ils pas de ce que son père n'était pas à ses côtés et qu'elle était seule avec Maurice, exposée à la passion, comme l'arrivée soudaine de l'orage semble le symboliser?

Au retour, l'orage nous surprit. La pluie tombait si fort que Maurice et moi nous décidâmes d'aller chercher un abri quelque part, et nous étions à attendre mon père, que nous avions devancé, quand un éclair sinistre nous brûla le visage. (p. 194) (C'est nous qui soulignons)

Suit la "course folle et terrible" des chevaux emballés, l'intervention de Maurice, la chute et l'arrivée de M. de Montbrun "mortellement inquiet". Angéline a-t-elle compris qu'elle ne pouvait se passer de son père, qu'elle ne pouvait y échapper sans risquer quelque grand malheur ou même la mort? C'est d'ailleurs le père qui "l'enleva(nt) comme une plume" la soustrait à la furie de la tempête et peu après la nature se calma, nous explique le

récit. "Jamais la nature ne m'avait parue si belle" (p. 195) écrit-elle; mais devant son enthousiasme, Maurice demeure "silencieux". Toute cette scène qui nous est rapportée beaucoup plus tard dans le roman annonce à retardement la signification du malheur d'Angéline; elle a découvert, avec Maurice, la puissance de la passion, mais un père à la fois aimant et tout-puissant empêche une liberté et une auto-affirmation; d'où le dilemme entre "prendre les devants" c'est-à-dire s'exposer à l'inconnu et l'intuition du remords qui en résulterait. C'est Laure Conan qui trahit en sacrifiant brutalement M. de Montbrun, mais la culpabilité en germe chez Angéline devra poursuivre son cours jusqu'à l'auto-punition, le refus du bonheur et la crise spirituelle.

O mon Dieu, votre grâce me préparait au plus terrible des sacrifices. C'est ma faute, ma très grande faute si l'éclatante lumière, qui se levait dans mon âme, n'a pas été croissant jusqu'à ce jour. (p. 186)

Les sentiments inavouables de la fille pour le père que, selon un Roger Le Moine, Laure Conan déguise et dissimule nous semblent non pas correspondre à un désir incestueux mais à un désir de libération et d'auto-affirmation, désir condamnable pour la femme dans le système patriarcal et qui de plus entraîne une véritable crise d'identité représentée dans le roman par la révolte d'Angéline (devant un sort qui la condamne justement dans sa féminité) et la crise de foi. Puisque nous parlons de vision latente, tout ceci est bien sûr inconscient et extrêmement subtil, cependant les intentions de l'auteure ne laissent plus de doute lorsqu'elles sont corroborées par sa vie même. En effet, la décision de Félicité Angers d'adopter le célibat et une existence isolée fait suite à quelque drame

personnel, mais quel qu'ait été ce drame, l'important réside dans le fait que c'est à partir de la "disparition" de l'homme (voulue ou non) que Laure Conan émerge, qu'elle peut créer et poursuivre des ambitions intellectuelles. En effet, Tremblay sort de sa vie en 1870, son père meurt en 1875 et ce frère avec qui elle continuera de partager la maison familiale ne semble pas avoir eu cette influence énorme avancée par une critique chauvine. Mariée, mère de famille ou religieuse, aurait-elle pu écrire Angéline de Montbrun et se consacrer par la suite à l'étude de l'histoire? A son époque et encore de nos jours une femme relativement autonome, une femme "sans homme", n'était-elle pas perçue comme "coupable" ou du moins "bizarre" surtout si elle s'était volontairement retirée de la vie sociale? De là à conclure à une fixation régressive et à un complexe malsain, il n'y avait qu'un pas pour une critique freudienne orthodoxe dont on sait qu'elle analyse tout le problème féminin à partir du concept de la supériorité "naturelle" de l'homme. Dans ce sens, le "désir" d'Angéline pour son père serait beaucoup plus l'envie de son pouvoir et de sa position sociale qu'une attirance sexuelle pure et simple. On pourrait appliquer au complexe d'Electre la même remarque que fait Mircea Eliade à propos du complexe d'Oedipe:

L'attirance éprouvée par l'enfant mâle pour sa mère et son corrolaire, le complexe d'Oedipe, ne sont "choquants" que dans la mesure où ils sont traduits tels quels, au lieu d'être présentés, comme on doit le faire, en tant qu'Images. Car c'est l'Image de la Mère qui est vraie, et non pas telle ou telle mère, hic et nunc, comme le laissait entendre Freud. (...) Traduire les Images en termes concrets, c'est une opération dénuée de sens; les Images englobent, certes, toutes les

allusions au "concret" mises en lumière par Freud, mais le réel qu'elles essayent de signifier ne se laisse pas épuiser par de telles références au "concret". 16

Tout le roman, en effet, prend son sens à la mort du Père, c'est-à-dire à l'éclatement de la symbiose père-fille, événement qui transforme le jeune fille symbole du début en un "je" complexe et torturé. D'après nous, cette mutation permet l'émergence de l'envers du mythe "Angéline", déjà annoncé par Mina dans la première partie mais qui constitue, dans la troisième partie, l'essentiel du roman. Angéline désire le pouvoir par elle-même et pour elle-même. Ne la voit-on pas soudain assumer avec assurance les transactions, dons, legs, dont elle n'avait aucune part dans la première partie? Héritière du domaine paternel, elle tient à en tenir seule la gouverne; Maurice, s'il l'avait épousée, en serait devenu le propriétaire légal. Même la présence d'une tante l'agace; elle ne tient à rencontrer que ceux qui dépendaient de son père et qui maintenant lui "appartiennent"; exercer la générosité n'est-il pas aussi une certaine forme de pouvoir? C'est elle désormais qui rencontre le notaire, expédie les choses courantes, signe les actes (acte de donation de la ferme des Aulnets à Marie Desroches), prend en charge servantes et serviteurs (Monique, Marc) et accepte des protégés (Marie et Paul); elle va jusqu'à rédiger un testament et on a l'impression très nette que tant qu'elle vivra, elle demeurera la seule maîtresse de Valriant (Maurice n'en héritera qu'à sa mort). Sous les mortifications et les souffrances entretenues, s'agit donc une femme consciente de ses capacités dont la

prostration n'empêche pas le sens des affaires et qui profite d'un temps qui lui appartient désormais pour s'adonner à l'écriture, à la lecture et à l'étude, (comme Laure Conan elle-même) à l'abri des "importuns" "pleins de discours" (p. 166).

Le personnage de Mina est extrêmement significatif pour la compréhension de la révolte conanienne. Puisque la symbiose père-fille bloque chez celle-ci, dans la première partie du roman, tout discours réflexif, c'est en effet Mina, sorte du double d'Angéline, qui parlera au nom de Laure Conan et qui servira en même temps de repoussoir pour l'héroïne.

(...) si l'héroïne porte en elle, à développer, à promouvoir, à défendre certaines valeurs, le monde du double est celui des non-valeurs (...) Son être ainsi tendu, voire écartelé entre deux pôles, la romancière confierait au double le soin d'incarner, sinon des non-valeurs, du moins de ces valeurs "superficielles" fort proches des valeurs d'une société masculine (...) tandis qu'aux héroïnes reviendrait de vivre, d'essayer d'accorder leur vie selon les valeurs de leur "sexe profond", selon d'impératives évidences intérieures. 17

Ce rôle de repoussoir échu à Mina est illustré dans le choix même des métaphores qui les opposent l'une à l'autre; si Angéline est "l'Etoile du matin", "la reine des roses", "la perle des ménagères", Mina est "l'étoile du soir", "la reine des belles nuits", "la dangeureuse mondaine", A l'opposé de l'"ange" aux yeux purs, Mina incarne la séductrice, la

coquette qui fait des "mines", la "Minne" cruelle de l'amour courtois. Mina c'est la femme dans toute sa sensualité déployée qui fascine et envoûte. Fière de ses succès, elle ne se gêne pas pour parler du nombre de ses prétendants parmi lesquels elle compte même, suprême hérésie, un "Right Révérend": "(...) un ministre anglican (...) finira par oublier ses ouailles pour moi" (p. 99) écrit-elle à Maurice. Mina respire la vitalité, la séduction féminine; elle est peut-être frivole mais elle s'en défend bien; au fond, elle cherche un homme, un vrai qui puisse répondre autant à ses ardeurs charnelles qu'à un esprit bien éloigné de la superficialité. Mais sa recherche lucide ne rencontre que déceptions; ses lettres sont parsemées de critique à l'égard de ce sexe inconstant; elle traite son frère de "poltron" et d'"enfant", M. de Montbrun de "beau ténébreux" et de "superbe" indifférent, elle déplore que la femme doive souvent "faire l'éducation de son mari" et dénonce l'hypocrisie des hommes qui "font noblement semblant de nous abandonner (les puérités, les futilités), tout en s'en réservant une si belle part" (p. 147). Au contraire de l'innocente Angéline, Mina cultive un humour un peu cynique, mais même si elle a connu le "gris de la vie", elle ne désespère pas des joies de l'existence: "Ce serait un blasphème de penser que Dieu ne nous a pas créés pour le bonheur" (p. 139). Cette grande folle, un tantinet "impertinente" refusant "l'imitation servile" et avouant ouvertement ses tentations s'obstine à rogner la résistance de son "superbe"; intuitive et sûre d'elle, elle sait qu'elle lui plaît.

Maintenant, je ne rencontre guère son regard sans y voir luire une flamme, un éclair, et, d'après moi, cela voudrait dire quelque chose. Cette nature ardente et contenue est bien agréable à étudier. Mais

qu'est-ce qui le retient? (...) je suppose qu'on s'en veut de cette faiblesse involontaire. Puis, on ne me trouve pas une âme de premier ordre, peut-être aussi croit-on que je ne saurais m'accomoder d'une vie sérieuse, retirée. (pp. 145-146)

En fait, peu lui importe où, cette passionnée veut aimer et partager sa "surabondance de vie". Mais celle qui s'avoue "grande criminelle" pour avoir réduit bien des coeurs en cendre, pour avoir détourné bien des "jeunes talents" de leurs sérieuses études (p. 134), ne craint pas de poursuivre jusqu'en son domaine l'objet de sa passion. Sous sa plume s'allument des étincelles de feu (p. 138), soufflent de terribles vents qui la plongent dans le ravissement: "Le bruit de la mer a réveillé dans mon coeur je ne sais quoi d'orageux, de délicieux (...)" (p. 153) et elle ne rêve plus que de troubler le beau calme de cet Auguste réincarné, Mais le stoïque aristocrate-autocrate ne sera pas ébranlé par tous ces patients assauts. Pour lui, elle demeure une coquette, "frileuse" et "délicate", égoïste et frivole. Mina qui se sentait déjà inférieure à la parfaite Angéline comprend bien que Charles de Montbrun ne pourra jamais accepter la femme en elle, et qu'il ne tient pas du tout à partager son règne; en somme que les seules qu'il admettra chez lui seront les "filles" soumises, humbles et silencieuses. A peine a-t-il quelque peu pitié de cette pauvre "orpheline" dont le malheur tient à ne pas avoir eu de père, père que M. de Montbrun a soin de lui remettre en mémoire. (Maurice ne semble pas, lui, s'en porter plus mal). Mina est dangereuse, elle n'a pas été gardée à "l'oeil"; elle apporte avec elle un vent de liberté et de subversion, car elle croit en l'amour et en la passion et condamne "le bonheur de raison". "La puissance de sentir n'est pas tout à

fait ce qui effraie une femme" confie-t-elle à Angéline (p. 124). En fait, quoiqu'il la fascine et qu'elle le prendrait bien "pour maître", Mina voit bien les failles dans le personnage de Montbrun et ne craint pas de s'en moquer joyeusement:

- Mina à Maurice:
Dis-lui que je le soupçonne de songer à sa candidature, et un candidat, c'est une vanité.
(p. 100)
- Mina à Charles de Montbrun:
Vraiment, vous m'étonnez, j'avais toujours cru que l'homme — cet être supérieur — ne s'occupait que de la beauté de son âme. Serait-ce par orgueil de race que vous prenez si grand soin de vos belles mains d'aristocrate? (p. 139)

La résistance de Montbrun lui fait douter parfois d'elle-même: "Suis-je donc si imposante ou si désagréable?" (p. 108). Quoiqu'elle abandonne finalement ses mondanités, Mina s'avoue toujours attachée à l'esprit du monde: "(...) certains côtés du faste m'éblouissent toujours un peu" (p. 141). Ce n'est pas elle qui irait jeter des miettes au "cygne" comme le fait Angéline dans la scène de l'étang (p. 110). Or, dans la mythologie classique, cet oiseau représente Jupiter, le père jaloux et dévorant, qu'il est important d'amadouer. Mina n'est pas de celle qui se plierait aux "agaceries"; elle est toute entière ("je hais terriblement les fractions" p. 140) et directe; Mina c'est une exaltée que la passion n'effraie pas: "(...) on trouve que j'aime terriblement les grandes flammes" (p. 142) et qui finira malgré tout par interioriser cette culpabilité liée à son sexe. Dommage! Mina était, par bien des côtés, encore plus sympathique et plus "vraie" qu'Angéline. En voulant en faire un exemple de repentir, Laure Conan, à nos yeux, en a fait justement la victime de

l'incompréhension et de l'orgueil masculins.

Il est assez facile de déceler chez Mina à la fois la projection de l'idéal féminin de Laure Conan et la critique subtile que la romancière adresse à la société des hommes. Mina, en effet, quoiqu'incarnant ces non-valeurs jugées artificielles par la société de son temps, nous est présentée avec complaisance et on devine la complicité de l'auteure derrière ses sorties moqueuses ou ses digressions sur les natures féminine et masculine. Mina n'a pas de père; elle est libre, elle connaît la réalité, la société des villes; elle peut à sa guise se promener d'un univers à l'autre, du jardin clos de la campagne à l'espace urbain. Son expérience lui donne le droit de juger des êtres et elle voit bien ce qui se cache derrière leur masque; Maurice est un insécure, Charles un orgueilleux, Angéline une grande naïve, Mme H... une profiteuse, le Révérend un flatteur. Mais, malheureusement, Mina est trop femme, c'est elle la grande coupable car c'est par elle qu'est introduite la sensualité dans le jardin d'Eden; par son entremise, l'innocence d'Angéline commence à se troubler et l'assurance du maître pourrait être menacée. Pourquoi Angéline désire tant avoir auprès d'elle cette compagne venue du monde si ce n'est qu'elle apporte dans ses bagages quelque chose du vent du large? Grâce à Mina, qui lui présente son frère, Angéline s'éveille elle aussi à la passion. On ne peut croire que ces deux soeurs ne partagent pas les "grands sentiments" dont aucune femme n'a peur comme le dit Mina. Une complicité les lie toutes les deux, car par delà leur différence de situation (l'un campagnarde, l'autre mondaine), elles se retrouvent unies par un même destin, face au même adversaire: "Les hommes, vous le savez,

se font des difficultés sur tout et n'entendent rien aux miracles" (p. 121), écrit Angéline à Mina. Mais pour Mina; Angéline n'est encore qu'une innocente enfant et elle tremble devant ce qu'il lui semble un bonheur trop parfait, une sérénité trop rassurante. Elle éprouve de l'agacement devant cette solidarité père-fille qui la relègue au second rang, et de l'envie face au trop sublime duo amoureux Angéline-Maurice, car elle sait, ou plutôt Laure Conan sait, que finalement la femme est seule, qu'en dehors des catégories patriarcales elle n'est rien, et que sa puissance d'aimer ("le bois et l'écorce soigneusement disposés dans l'âtre, n'attendant qu'une étincelle pour prendre feu", p. 141) ne rencontrera qu'indifférence. Le malheur, pour une femme, c'est de dépendre de l'autre, de l'homme, pour accéder à une reconnaissance sociale et même, avant tout, pour pouvoir jouir de l'estime de soi:

Pourtant je n'ai aucun sujet positif de chagrin, mais vous le savez, on cesse de s'aimer si personne ne nous aime. Eh bien! je vois venir le jour où je me prendrai en horreur (...). Pour moi, ne suis nécessaire à personne. Ma chère Emma, j'éprouve ce qu'éprouverait un avare qui verrait les autres chargés d'or, et n'aurait que quelques pièces de monnaie. (p. 131)

Cette Emma S., confidente et amie de Mina, préfigure ce que cette dernière deviendra et si elle lui prêche l'"absolu désintéressement", c'est que, dans l'esprit de Laure Conan, l'amour sous forme de passion est voué à l'échec. Si l'homme semble s'y adonner, en fait il (Maurice) mythifie l'objet de son amour (Angéline) et l'enferme dans le silence et le mimétisme; ce qu'il aime en la femme c'est la Beauté, l'image statique d'une féminité immuable et intouchable, ce qui, par le fait même, attise encore

plus sa passion. (Mythe de Tristan et Yseult séparés par le roi Marc). Mais sans passion, l'amour n'est qu'un "aimable intérêt", une tranquille "affection" (p. 131), un lien purement social qui sépare plus qu'il unit. (L'attitude de Charles de Montbrun à son mariage illustre tout à fait cette condamnation officielle de la passion et une telle attitude est bien incompréhensible, voire choquante, pour Mina, cette assoiffée.)

Devant le dilemme qui s'offre à la femme: se figer en image (vierge et déesse) ou consentir à un rôle social (mère et épouse soumises), devant le constat qu'il ne lui arrive rien en dehors des retours périodiques de son homme et que si celui-ci ne revient pas elle est condamnée à l'assignance, n'est-il pas logique de suggérer le complet détachement et le refoulement de l'amour-propre? Mina est coupable d'avoir introduit tous ces doutes qu'elle lèguera en héritage à son amie avant de se noyer elle-même dans un néant dévalorisant (elle "servira" les hommes comme sacristine). Elle est coupable d'avoir voulu être femme et d'avoir vu l'"homme" dans le Père. Elle est coupable d'avoir joui de la vie et de désirer en jouir encore. Logiquement c'est elle qui devrait être punie pour avoir osé troubler le mythe des relations hommes-femmes (tel que le perçoit un Charles de Montbrun dans son aspect "père".) N'est-elle pas la première à avoir remarqué les premières feuilles sèches dans le paradis terrestre Valriant? Mais nous soupçonnons Laure Conan d'avoir aimé cette Mina, double de sa "fille de prédilection". La "repentie" suivra les traces d'Emma S., elle sera sauvée in extremis par la grâce, échappant ainsi aux tourments de la désillusion, elle acceptera le verdict divin au moment stratégique de la chute d'Angéline. Avant de disparaître pour toujours au fond de son cloître, Mina enlève à Angéline ses

vêtements bleus (de vierge innocente) pour lui passer les vêtements noirs du deuil (réalité de la mort, mort des illusions?); elle-même morte à la vie, elle laisse à Angéline le soin de poursuivre une quête qu'elle-même n'a pu mener à bien: la quête de sa propre identité vouée à l'échec dans le monde des hommes (la ville) et dans l'univers du mythe (Valriant); une "imparfaite" ne pouvait cohabiter avec un "Parfait". C'est maintenant à l'innocente de payer de sa vie pour ce droit à l'"être", car c'est à Angéline que revient le pouvoir du premier rang. Mina n'avait que préparer et annoncer, du point de vue romanesque, l'avènement du mythe inversé qui ne prendra forme véritablement que dans la troisième partie.

Dans le jeu narcissique entre le héros et son double, celui-ci représente la portion compensatoire du héros. Le double-ami réalise l'impératif du Dieu terrible sur le héros. En correspondant à cette partie des vœux du héros, il le libère et lui permet de poursuivre tant bien que mal la recherche de son identité ou de son activité. L'ami est une soupape qui diminue la tension du héros; il est Esau se livrant lui-même à Jahveh pour permettre à Jacob de se mettre en quête d'une portion de l'héritage terrestre. 18

Les dieux étant satisfaits, Angéline passe de la métaphore blanche de la vierge qui fait rêver ("l'amour est rêveur" disait Maurice) à la métaphore noire de la femme en deuil du monde. Puisque l'origine, les finalités primordiales, tout le discours et tout le lignage vont toujours du côté du Père, puisque la mère est absente comme sujet donc comme point

de référence, puisque le seul modèle féminin proposé à la femme est celui de Marie, une autre mère qui n'a aucun pouvoir propre, que pouvait faire d'autre Angéline que de s'abîmer dans la culpabilité et la honte de se voir aussi soudainement mise à nu. La chute défigurante, qui fait voler en éclat et le mythe courtois et la sécurité répressive, la laisse sans d'autre point d'appui que son propre vertige... Si, comme le croit Jean-Pierre Boucher¹⁹, des rapports fondamentaux existent entre formes littéraires et notions socio-culturelles, ne peut-on voir dans la mise à mort du Père, au delà du simpliste d'une intervention aussi directe et abrupte de l'auteure, l'illustration même du contraste navrant entre le monde dominé par l'homme (première partie "idéale") et le monde désolant de la femme laissée à elle-même mais dans des structures toujours patriarcales (troisième partie intimiste). Le passage de l'un à l'autre est en lui-même intéressant bien que maladroit d'un point de vue romanesque: le père, à la fois idéal masculin et obstacle, se tuera, d'une certaine façon, par sa propre faute, à cause de sa propre négligence: "(...) il embarrassa son fusil entre les branches d'un arbre: le coup partit et le blessa mortellement" (p. 154). En somme, le "Parfait" a commis deux erreurs: "passionné" de la chasse (il lui reste donc certains "instincts" non réprimés, car idéologiquement acceptables), il est coupable d'avoir délaissé sa surveillance en s'absentant du jardin, et de n'avoir pu éviter une maladresse

19- Jean-Pierre Boucher, Instantanés de la condition québécoise, 1977, 197-198.

qui lui coûtera la vie... On pourrait voir dans l'instrument même de sa mort, le fusil, le symbole phallique se retournant contre l'homme: ce qui fait sa force (arme ou loi) réussit à le perdre. La mise à mort brutale, presque guerrière, du "chevalier", prend ici un double sens à la fois tragique et ironique. Mais la faillibilité du "Parfait" demeure intolérable autant qu'elle s'imposait. L'expression du phantasme (abolition du règne patriarcal) reste liée au conditionnement social de Laure Conan et seule une mort aussi expéditive et fatale servait l'intention romanesque tout en empêchant une dégradation trop explicite de l'idole: en ce sens, la défiguration, qui suit la mort du père et la disparition de l'Eros possible (Mina), abolit le mythe (de la femme, idéal de Beauté) et devient prétexte à l'éloignement de cet autre Père en puissance, Maurice. Angéline, assumant à sa place la faute incarnée par Mina (Eros est pulsion de vie), laisse aller sa pulsion de mort: elle veut mourir, elle cherche la paix ce "bien suprême des coeurs morts" (p. 181), puisqu'en ce monde logocentrique, l'Eros n'est plus que minoritaire. Délivrée du Père, de la symbiose qui la rendait pareille au Même, elle détruit jusqu'à cette ressemblance physique qui l'englobait dans une identification paralysante: sa blessure, symptôme de son manque-à-être, brouille le symbole qu'elle incarnait et satisfait le remords consécutif au désir de mort (les péchés d'intention ne sont-ils pas les pires offenses?).

*Pour la femme le mot ne va pas de soi.
Et encore moins d'elle.*

(Madeleine Ouellette-Michalska)

Angéline incarne ainsi une double culpabilité: celle qui lui

vient de Mina, représentante de l'élément érotique et perturbateur selon la tradition judéo-chrétienne et l'héritage gréco-latin, et celle qui lui vient du Père, symbole paradoxal de sa dépendance et objet de son désir (de pouvoir). Le "journal" offrira l'occasion d'exprimer la révolte de l'héroïne devant les conséquences horribles de son choix (ou plutôt du choix de Laure Conan): sortie du M^{ême}, elle se regarde avec une certaine horreur ("les souillures du péché" ou l'accès à la conscience) et constate la pénible difficulté de l'état de solitude. Cette solitude, moins qu'une résignation, est un choix de vie, malgré les apparences trompeuses d'un sacrifice. La morale chrétienne et le pétrissage psychologique empêchaient la révolte d'Angéline de révéler ses objets; le "journal" sera donc une longue méditation romantique, teintée de manichéisme sur le sens de la vie, l'inconstance des affections humaines, le malheur de l'âme chrétienne enchaînée à la chair, l'impossibilité du bonheur terrestre etc..., l'occasion aussi d'une pseudo-ascèse mystique qui est en fait une vengeance contre le monde, un retrait et une négation de celui-ci afin de glorifier un au-delà prometteur, une "vie après la vie", qui a surtout le mérite de s'assurer la bénédiction de la critique.

Mais c'est le propre même de la passion d'être excitée par la volonté même de la nier. La rhétorique idéalisante, éthique et mystique qui entoure l'expression de l'amour humain dans la première partie du roman subit un transfert vers l'Objet divin dans la troisième, du moins selon la vision apparente. Ce qui court entre les lignes et sous les mots c'est pourtant une passion bien humaine. Les figures de rhétorique amoureuse, qui nous viennent de la tradition courtoise, ne font que camoufler

lès réalités charnelles (toujours désirées mais soigneusement dissimulées par le mythe de la Dame inaccessible) de la même façon que le mythe du "chevalier" permet de donner libre cours aux instincts guerriers et aux fureurs du sang. Dans Angéline de Montbrun, cette violence trouve son expression et sa sublimation dans les nombreuses allusions aux combats des valeureux guerriers d'autrefois. L'"ars amandi" et l'"ars bellandi" ne sont-ils pas liés dans le vocabulaire et l'esprit? Dans la première partie, la passion trouve ainsi son exutoire dans le rappel du mythe courtois et l'amour-passion, amour qui trouve sa plus haute exaltation dans la Mort même. C'est d'ailleurs Mina qui nous révèle les penchants d'Angéline pour les actions d'éclat chevaleresques:

Oui, elle aime le courage — comme toutes les femmes d'ailleurs — et il y a longtemps que nous avons décidé que c'était une grande condescendance d'agréer les hommes de ceux qui n'ont jamais respiré l'odeur de la poudre et du sang. (...) Il est vrai qu'elles (les Canadiennes d'autrefois) apprenaient parfois que leurs amis avaient été scalpés mais n'importe, ceux d'alors valaient la peine d'être pleurés. (p. 108)

Mina nous dit par la suite que l'ancêtre de M. et Mlle de Montbrun, le Chevalier de Lévis, aurait fait leur conquête à tous deux et qu'il aurait ainsi déjoué le "machiavélisme" des Darville... Mina et son frère ne sont-ils pas les éléments perturbateurs du roman? Mina apprendra à Angéline que les chevaliers à la Du Gueslin n'existent que dans l'imagination et elle constatera pour elle-même que les "armures enchantées" sont bien désagréables et frustrantes pour la femme. Mais c'est surtout dans la partie "journal" que se traduira l'amour-passion d'une Angéline bien

revenue du mythe chevaleresque (la mort de M. de Montbrun ne préfigure-t-elle pas aussi la mort de l'ancien ordre, de l'Ancien Régime monarchique?) Puisque le mythe ne menait qu'à la désillusion et qu'il était par contre impensable de parler de sexualité humaine, c'est la nature qui servira à Laure Conan, grande romantique, de réceptacle pour tous ces désirs et pulsions réprimés, pour les "regrets passionnés" et les "dévorantes tristesses" (p. 198). Nous sommes maintenant loin du calme étang de la première partie (sexualité latente) car voilà que se déchaînent tous les éléments:

Il fait un vent fou. La mer est blanche d'écume. J'aime à la voir troubler jusqu'au plus profond de ses abîmes. Et pourquoi! Est-ce parce que la mer est la plus belle des œuvres de Dieu? N'est-ce pas plutôt parce qu'elle est l'image vivante de notre cœur? L'un et l'autre ont la profondeur redoutable, la puissance terrible des orages, et si troublés qu'ils soient... Qu'est-ce que la tempête arrache aux profondeurs de la mer? Qu'est-ce que la passion révèle de notre cœur? La mer garde ses richesses, et le cœur garde ses trésors. Il ne fait pas dire la parole de la vie; il ne fait pas dire la parole de l'amour, et tous les efforts de la passion sont semblables à ceux de la tempête qui n'arrache à l'abîme, que ces faibles débris, ces algues légères que l'on aperçoit sur les sables et sur les rochers, mêlés avec un peu d'écume. (p. 218)

Jusqu'à la fin du journal, l'eau et le vent en furie expriment, comme "les vagues de la mer qui s'éloignent pour revenir bientôt" (p. 235) cet amour pour Maurice qu'Angéline n'arrive pas à extirper de son cœur. La pensée symbolique n'est jamais une création irresponsable, elle répond au contraire à une nécessité fondamentale tout en permettant de passer le barrage autrement infranchissable de la censure. Alors que le jardin de Valriant

représentait l'espace restreint, le "dedans", la "maison étroite", la mer introduit le "dehors", cette grève abandonnée à tous les vents qui peut mener on ne sait où... "La voix de la mer domine toutes les autres" (p. 202) car les besoins du corps ne se taisent jamais tout à fait. Dans cet élan des sens, qui prend sa source et se fortifie dans sa négation même, ne la voit-on pas appeler désespérément celui qu'elle a éconduit et ceci, de plus en plus souvent à mesure que le journal progresse (son amour persiste, trois ans après la rupture). Alors que le Père est de plus en plus associé à l'enfance heureuse et insouciante, à ce temps mythique de l'indifférenciation: "aux jours bénis de mon enfance alors que sur les genoux de mon père je regardais ces belles gravures (...)" (p. 223), le souvenir de Maurice ravive ce "charme de sentir" que la voix du fiancé avait particulièrement le don de provoquer chez elle: "C'est fini! je n'entendrai plus sa voix! Sa voix si douce, si pénétrante, si expressive!" (p. 224) et "Quand j'en devrais mourir — je veux l'aimer" (p. 204). Comment expliquer la persistance de l'amour pour un personnage dont le roman, si on suit la thèse d'un amour incestueux, n'avait plus besoin? Comment interpréter cette obsession de la "voix-sédution" qui déjà dans la première partie trouble Angéline ("Ta voix l'a ravit" écrit Mina à son frère, p. 98), et qui plus tard vainc sa prostration ("je me ranimais à ce chant si tendre, si pénétrant", p. 199) autrement que comme une issue offerte au désir? Comme une manifestation de cette parole parallèle donnant place à l'"inter-dit"? L'extrême émotion de la chair ne s'est-elle pas encore ici, à l'instar du transfert vers la nature, frayé un pénible chemin jusqu'à la surface des mots?

Parce que ce désir est un désir inquiet, tourmenté, culpabilisé, parce qu'il n'ose pas se nommer désir, il voile le registre de la génitalité, le déplace à un niveau plus discret, plus confortable. C'est la Voix qui devient lien sexuel et organe de séduction. C'est elle qui orchestre la ronde des corps, qui polarise les jeux érotiques. Dans les textes de Laure Conan, la voix exerce une étonnante fascination, attire à la façon d'un aimant, émeut facilement jusqu'aux larmes. 20

Le texte même, dans sa forme hachurée, toute en exclamations et interrogations vite suivies de réflexions plus orthodoxes, trahit le malaise du corps, la gêne devant le désir et la peur d'être "transparente". "C'est presque toujours à côté que se dit l'essentiel" 21 et la grande originalité de ce roman tiendra toujours aux remous passionnants que l'on devine et ressent sous une facture paisible et innocente. Nous n'avons qu'à relire les pages du journal pour les 15 et 17 août (pp. 197-200) pour saisir tout le déchirement du "je" d'Angéline: "J'ai honte de moi-même (...). Tout m'émeut et me trouble (...) je ne sais plus prier (...) J'ai peur de moi-même (...) O Seigneur Jésus (...) ce n'est pas vous que je veux (...) au plus profond de mon âme, d'étranges, de sauvages tristesses répondaient aux rugissements des vagues (...) O Marie! tendez votre douce main à ceux que l'abîme veut engloutir (...) Sa voix (celle de Maurice) exerçait sur moi une délicieuse, une merveilleuse puissance (...) Maintenant, jamais plus je n'entendrai ce chant ravissant qui

20- Francine Belle-Isle, "La voix-séduction, à propos de Laure Conan", Etudes littéraires, vol. XI, 3 (décembre 1978): 460.

21- Ibid., 459.

faisait oublier la terre — ce chant céleste qui consolait en faisant pleurer." Et Angéline de narrer sa "résurrection" que le seul chant de Maurice a initiée: tout se passe comme dans un rêve, elle sent leurs âmes "inexprimablement unies" par cette douleur qui lui fait prendre en horreur jusqu'à "la lumière du soleil". Déjà, Angéline se cache, se voile au monde et elle ne cédera au "désir" de Maurice qu'encouragée par ses tendres "paroles"; la culpabilité a fait ses ravages avant même la défiguration: "O ma pauvre enfant! O ma chère aimée! gémit-il en apercevant mon visage". En effet, selon le récit condensé de la deuxième partie, la défiguration ne se produit qu'après l'entrée de Mina aux Ursulines et Mina est présente durant cette scène que nous venons de rapporter.

Plusieurs critiques (Henri d'Arles, Roger Le Moine, Suzanne Paradis, Jean-Cléo Godin) ont voulu voir dans cette fameuse défiguration la stylisation du drame de la femme laide à laquelle l'amour est refusé.

Le drame personnel de Laure Conan ressemble étrangement à celui de ses personnages. Nous en avons de multiples témoignages, depuis l'abbé Casgrain jusqu'à Marie-Claire Daveluy: sans avoir subi d'accident, Laure Conan était laide et elle en souffrit beaucoup. Comme Véronique Désileux, comme Angéline de Montbrun, elle vécut seule et triste, retirée du monde. 22

Cependant, il semble que ces jugements aient été formulés soit par des gens qui ont connu Félicité Angers à un âge avancé, soit par des hommes

22- Jean-Cléo Godin, "L'amour et la fiancée dans Angéline de Montbrun", Lettres et écritures, vol. 1, 3 (mars 1964): 18.

qui, encore une fois, ne pardonnaient pas à une femme d'être "différente" c'est-à-dire de ne pas correspondre aux canons mâles de la féminité. Nous retenons comme beaucoup plus honnête et plausible le témoignage de la grande amie de la romancière (témoignage corroboré par les deux photographies que nous avons d'elle):

Félicité était distante, sauf pour de rares privilèges. Sans être une beauté classique et sans se pomponner à toute heure du jour, Félicité n'en était pas moins une femme attrayante avec ses cheveux mordorés, son teint clair et ses yeux bleux; une taille de cariatide ajoutait à la majesté naturelle de sa personne. C'est une erreur et une injustice d'écrire qu'elle fut toujours "complètement dénuée de charme" (Henri d'Arles). Ce n'est pas vrai, elle avait un teint enviable, même à soixante et dix ans. 23

Ainsi, si la rupture n'est pas ce renoncement sublime et mystique que la persistance de la passion rend tout à fait improbable; si la défiguration n'est pas le transfert d'un complexe de l'auteure, qui n'aurait pas été aussi repoussante qu'on l'a cru, ces deux éléments ne sont-ils pas alors purs artifices romanesques qui, tout en suggérant une culpabilité, permettraient au sujet d'exercer une vengeance et de voiler une révolte? (La "réparation" d'Angéline en "moi" autonome ne pouvait se faire qu'aux dépens de l'objet, le père et finalement de tout homme malgré l'intensité et la qualité authentiques de l'amour d'Angéline pour Maurice, d'où l'affreux déchirement). Angéline sait qu'elle n'aurait qu'un signe à faire et que "sans doute, il viendrait" (p. 201); malgré Mina qui blâme son attitude; malgré la jalousie qui la ronge ("Pendant ce temps, il est

23- Renée des Ormes, "Laure Conan: un bouquet de souvenirs", dans La revue de l'université Laval, vol. VI, 5 (janvier 1952):

peut-être très occupé d'une autre. Ma tante m'écrit qu'il est en voie de se distraire. Ces paroles m'ont rendue parfaitement misérable" p. 211); malgré cet "ennui" désespérant qui fait maintenant le fond de sa vie, Angéline s'obstine dans une solitude égoïste et cruelle. Son refus de voir ce pauvre Maurice qui, dans sa dernière lettre, la supplie de pardonner un "tort involontaire", ressemble plus à une vengeance qu'à un sacrifice. "Cher ami, je n'en eus jamais contre vous" (p. 239) lui répond-elle; n'en avait-elle pas plutôt contre un "fils" qui s'appretait à emboîter le pas au père, sans égard pour l'authenticité de ses sentiments? Maurice, qui n'a pu l'aimer "comme devant", c'est-à-dire comme une femme réelle "qui a besoin d'être aimée" et non comme un idéal, un symbole éthéré, n'aura pas de seconde chance aux yeux de celle qui a découvert l'envers de son pouvoir.

La fille soumise des premières pages du récit, qui assistait silencieuse à l'échange que l'on faisait d'elle sans qu'elle n'y participe, car après tout, elle passait du Père au fiancé, ou plutôt, elle se voyait passer; cette douce et belle jeune fille que l'un demandait et que l'autre consentait à donner deviendra plus tard, après avoir éliminé d'un coup de fusil le père, celle qui possède et qui donne. Et Maurice? Fiancé castré, il deviendra le Fils qui reçoit l'héritage. Angéline a refusé d'être donnée et possédée dans la première partie du récit. Elle soustrait les deux héros dans la seconde. Et enfin, héroïne, elle possède et donne. 24
(C'est nous qui soulignons)

Lorsqu'on fuit la douleur, c'est qu'on ne veut plus aimer. Celui qui aime devra ressentir éternellement le vide qui l'entourne, et garder sa blessure ouverte. Que Dieu me conserve cette douleur qui m'est indiciblement chère...

(Novalis, Journal intime)

Le contentement narcissique qu'éprouve Angéline à tourner et retourner le fer dans la plaie de la "délicieuse meurtrissure": "Pauvre folle que je suis! J'ai relu ses lettres, et tout cela sur mon âme c'est la flamme vive sur l'herbe desséchée" (p. 210), renvoie, selon nous, à une reconnaissance de sa "puissance" face au groupe "hommes" et aux liens qui les unissent entre eux. Ce qu'Eros ne pouvait obtenir (échec de Mina et la propre désillusion d'Angéline), Thanatos l'accomplira: le refus déguisé de l'homme, déclenché par l'instinct de mort, explique le bris brutal des "miroirs" réfléchissants.

Les femmes ont pendant des siècles servi aux hommes de miroirs, elles possédaient le pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature (...)
L'apparition dans le miroir est de suprême importance parce que c'est elle qui recharge la vitalité, stimule le système nerveux. Supprimez-la et l'homme peut mourir, comme l'intoxiqué privé de cocaïne. 25

On pouvait, en effet, s'interroger sérieusement sur la situation d'une Angéline embellie et presque divinisée par "les rayons brûlants du soleil" (p. 110), comme si elle n'était, tant que le père vivait, qu'un reflet

doré de l'astre central (le Père). "Il est clair que si le jeune homme semble adorer la fille, c'est à son père qu'il fait la cour!" ²⁶ et qu'il aspire plus à devenir le fils de celui-ci que l'époux de celle-là. Le brusque refroidissement de la passion de Maurice coïncide d'ailleurs avec la mort du père, au moment où, par le défigurement, le miroir est justement détruit (la fille perd sa ressemblance physique d'avec le père). Les doubles accidents du père et de la fille sont donc venus rompre le charme de l'alliance phallocratique (père-fiancé) qui soutenait la femme rêvée, la femme phantasme et lui enlevait toute participation au "temps". Le drame d'Angéline c'est de n'avoir d'autre vie que "présente", figée par un pouvoir extérieur. Dans l'optique de l'auteure, l'héroïne a peut-être toujours été "défigurée" et l'accident ne servait que de levier à une prise de conscience de la réalité, c'est-à-dire d'un mal plus tragique encore que la découverte de l'altérité: l'impossibilité d'être femme à part entière. En tentant de traduire ses propres structures mentales, perverties par l'hégémonie d'un pouvoir exogène, Laure Conan rendait compte, par la forme même de son récit, des structures sociales, psychologiques et politiques servant de cadre au déploiement de son écriture: la femme heureuse ne peut exister que dans le rêve, dans l'autoconscience (première partie), la disparition du Père permet l'accès à la conscience mais condamne la femme à la solitude, à la réalité brutale d'un "moi" singularisé (récit du milieu) et l'amour se révèle impossible

26- Francine Belle-Isle, loc. cit., 465.

avec un être aimé qui ne peut plus désormais rétablir cette a-conscience antérieure: "Non, le rêve enchanté ne saurait se reprendre" (p. 240, troisième partie).

Dans ces conditions, quelle sorte de vie reste-t-il à vivre? La nostalgie d'un passé mythisé (symbolisé par le chant de Maurice et le portrait du père) et le remords d'avoir voulu être "autre", un moi conscient et connaissant, allaient conduire Angéline à épuiser cette pulsion de mort qui lui permettait de rester fidèle à la fois à elle-même (choix de la solitude et du pouvoir) et à l'amour-passion (qui détruit et exalte le sujet par la permanence de l'obstacle, en l'occurrence ici la condamnation de Maurice à l'impuissance). Sous le couvert du sacrifice, dont le but est de mettre fin à la division déchirante corps-esprit, Angéline opère une déviation d'objet qui puisse être socialement acceptée. En déssexualisant la libido pulsionnelle au profit d'un Dieu abstrait et absolu, l'héroïne trouve l'antidote au seul dénouement logique auquel la menait sa négativité, c'est-à-dire le suicide. Cette vierge souffrante, cette "mater dolorosa" qui tourne les yeux vers le ciel en désespoir de cause est le plus bel exemple de dénonciation subtile de l'idolâtrie perverse subie par la femme: elle ne sera ni moniale, ni ventre consacrée, ni mère fossilée, elle sera "rien" pour les autres, mais "tout" pour elle-même. Toutes les Véronique Désileux seront ainsi vengées par une révolte, une violence qui s'est certes tournée contre elle-même mais qui a laissé des signes de feu et des traces de désir:

Combien qui végètent sans sympathies, sans affection, sans souvenirs! Parmi ceux-là, il y en a

qui auraient aimé avec ravissement, mais les circonstances leur ont été contraires. Il leur a fallu vivre avec des natures vulgaires, médiocres, également incapables d'inspirer et de ressentir l'amour (...) j'ai vécu d'une vie idéale, intense (...) je l'expie par d'épouvantables tristesses, par d'inexprimables douleurs. (p. 212)

Le désir de vengeance et de domination du sujet a peine à s'avouer; ne pouvant s'écrire limpide, linéairement, la révolte de Laure Conan choisit le mythe pour déjouer toute soumission, toute abnégation, car qu'a Angéline à abnégier si ce n'est au fond que ses propres aspirations au bonheur? Il n'était peut-être pas si difficile de renoncer à ce Maurice, plutôt caricature d'amoureux un peu ridicule ("(...) que je ne rougisse jamais de vous avoir aimé!" lui écrit-elle, p. 241) qu'un homme capable de satisfaire cette "soif immense d'aimer".

La colère, à cette époque, avait donc tellement besoin d'être déguisée, masquée, défigurée? L'instinct de Mort, le désir du meurtre, le pouvoir de domination voilés? Cachés derrière le langage, que la morale religieuse et historique, seule, permettait? (...) Ne faut-il tout de même pas avoir été étouffés, dominés, castrés pour que l'écriture ne se soit pas révélée aux yeux de ses nombreuses lectures? 27

Cette dialectique "voilée" entre rêve et réalité, Bien et Mal, corps et esprit, sera rendue dans le roman par les oppositions entre signes d'eau et signes de terre d'une part et signes d'air d'autre part. La terre contient la boue (le péché), la tombe, et détourne les regards

du ciel, elle est aussi le réceptacle du sol sacré (la patrie), le cadre du paradis terrestre (Valriant) et le refuge d'un espace divin (le couvent des Ursulines). Mais la boue provient d'un mélange terre-eau, ce qui suggère l'action d'un élément trouble: les fluides, symboles psychanalytiques de la sensualité. Or, dans Angéline de Montbrun, la liquidité abonde: larmes, sang, mer, vagues, ondes, étang, pluie, fleuve, rivières, ruisseaux, torrents, sève, etc... (peu de neige, l'eau est ici constamment en mouvement). Par contre les signes d'air (vol, vent, ciel) qui renvoient à une spiritualité, à une dispersion, à une évasion, introduisent justement la grande ambiguïté du roman traduite par le "feu", feu que le vent allume de même qu'il pousse la tempête. Ainsi l'air qui transporte vers les espaces célestes a aussi la propriété d'exacerber les forces du désir. L'entremêlement de ces signes ne suggère-t-il pas l'écartèlement même d'Angéline partagée entre l'attirance du néant (se perdre dans "l'éternité sans rivage") et l'aspiration à l'"être", à la liberté? Entre la belle cage dorée (Valriant, première partie) et "le tombeau ouvert sur le ciel" (Valriant, deuxième et troisième parties) n'a-t-elle pas raté son envol, retenue par les chaînes de la culpabilité? L'image de l'oiseau captif nous semble justement suggérer l'emprisonnement de l'être féminin à l'intérieur d'un mythe dont les deux faces (femme idéalisée et femme niée) comprimaient la femme réelle jusqu'à l'étouffement.

Mon serin s'ennuie; il bat de l'aile contre les vitres. Pauvre petit! se sentir des ailes et ne pouvoir les déployer! Qui ne connaît cette souffrance? Qui ne s'est heurté à ces bornes douloureuses? Qui ne connaît le tourment de l'impuissante aspiration? (p. 188)

Tant que l'héroïne vivait dans l'Identique, tant qu'elle vivait en son père "un peu comme les saints vivent en Dieu" (p. 96), tant qu'elle acceptait Maurice à la façon d'un autre "père" ("Aimez-moi en Dieu (...) afin que votre coeur ne se refroidisse jamais", le supplie-t-elle), Angéline n'avait pas conscience de l'altérité, c'est-à-dire qu'elle ne se distinguait pas singulièrement par rapport au monde des hommes qui ne la perçoivent qu'à travers la métonymie paternelle. Projetée hors de l'ordre symbolique totalisant, lui apparaissent maintenant les barreaux de la cage dans laquelle le "logos" (la parole patriarcale) l'avait enfermée.

N'aimait-il en moi que ma beauté? Ah! ce cruel étonnement de l'âme. Cela m'est resté au fond du coeur comme une souffrance aiguë, intolérable. Qu'est-ce que le temps, qu'est-ce que la raison peut faire pour moi? Je suis une femme qui a besoin d'être aimée (p. 190) (...) Etre aimée comme devant ou malheureuse à jamais. (p. 201)

Comme toute écriture féminine authentique, l'écriture de Laure, sous les masques habiles du dépouillement et du sacrifice, a réussi à faire parler le corps, à faire passer le désir. La forme romanesque, plus malléable que d'autres genres, se prêtait à une écriture plus sauvage, plus imprévisible, plus "libre" et ce malgré les lieux communs, les inévitables apartés patriotiques et historiques et la récupération du destin d'Angéline. Ce dernier élément est sûrement le plus désagréable mais aussi le plus impérativement commandé. Il est évident que la romancière tire les ficelles de tous ses personnages, hommes et femmes, et que si elle élimine l'homme, elle se devait par contre de conduire son héroïne, malgré sa volonté même, vers le domaine du Père céleste. Elle n'avait aucun

choix, la réponse étant bien sûr donnée d'avance: le refus de l'hymen n'était acceptable que dans le contexte du don consenti à cet Epoux sublime. Mais Angéline sublime-t-elle jamais vraiment l'amour humain pour un Maître plus exigeant? L'intervention stratégique du missionnaire (porteur de parole du père) rappelle l'égoïsme et la domination du Père qui s'infiltrent dans la conscience même de la femme. La religion du "montbrunage" exigeait ses vierges et ses martyres. Mais il reste que la vertu que poursuit Angéline s'obtient aux dépens de ses proches et que Maurice fait beaucoup plus figure de victime que d'opresseur: ce n'est qu'après avoir décidé de taire son nom et après avoir détruit son portrait et ses lettres qu'elle peut lui pardonner "en esprit". Ce qu'elle a détruit ou fui n'est-ce pas les signes mêmes du Père (nom, écriture, parole) pour ne garder que le regret d'un possible amoureux dépersonnalisé? Ne cherchait-elle pas à punir l'homme, Maurice, dans sa masculinité lorsqu'elle s'exclamait cruellement:

Son bonheur! Non, il ne saurait être heureux. Il est libre comme un forçat qui traînerait partout les débris de sa chaîne. L'ombre du passé se lèvera sur toutes ses joies, ou plutôt, il ne saurait en avoir qui méritent ce nom. (...) Non, c'est la robe sanglante de Déjanire, qui s'attache à la chair et qui brûle (p. 205)

Orgueil d'Angéline qui ne peut oublier l'affront de n'avoir été considérée que sous l'aspect de son enveloppe charnelle. Et puisque Maurice s'en tenait aux seules apparences (l'allusion à la Béatrice de Dante, p. 196, renvoie à ce discours mythique dans lequel la Femme est une représentation sacrée et idéale), il n'aura d'elle que sa maison. En la lui léguant à

sa mort, Angéline s'assure la perpétuation de sa propre mémoire et la certitude que son souvenir viendra hanter l'infidèle: "Les souvenirs ne se lèveront-ils pas de toutes parts, tristes et tendres, devant lui? La voix du passé ne se fera-t-elle pas entendre dans ce morne silence?" (p. 176). Vertu, abnégation, générosité d'Angéline? Anéantissement dans une relation mystique avec Dieu? ou rage impuissante qui frappe où elle peut avant de se retrouver, à contre-cœur et à contre-volonté, dans un mouvement de récupération providentiel:

Et sans doute, n'est-il pas difficile de déceler cette présence de Thanatos, si l'on croit pouvoir en trouver des signes dans des comportements fort différents, si l'on accepte que la mort soit métaphorique. On lit alors la pulsion de mort, non seulement sur l'agressivité, mais sur l'ascèse, la soumission, l'abandon, la déchéance. 28

Ni Thérèse d'Avila, ni Héloïse, Angéline est poussée hors du cercle vicieux de la révolte et de la souffrance impossibles à lier (la souffrance chrétienne est passive, et mène à l'abdication). Puisque la femme n'est pas acceptée dans sa différence, c'est-à-dire acceptée dans l'élaboration des rapports à l'autre et dans l'énonciation des rapports au monde, elle ne peut que retourner au Même. Puisque l'horizontalité la réduit à n'être que le support biologique de l'idéologie, son évasion ne pourra être que verticale, par la seule brèche qui lui permette d'être une "âme" même si ce statut d'âme, nommée au féminin, consacre la plus forte soumission de

28- Marcelle Brisson, op. cit., 133.

la femme à l'Homme: (la ressemblance au père qui revient à Angéline, p. 206, en témoigne)

C'est parce que les mâles sont dieux que les dieux sont mâles et non l'inverse. 29

Epouse du Seigneur, voilà donc le seul moyen laissé à la femme sans hommes pour acquérir de la dignité. Selon la tradition évangélique et hagiographique, il lui faut devenir épouse du Christ par le martyre, la consécration religieuse ou une vie sainte, afin d'échapper au sort misérable d'Eve et de participer à la grandeur d'Adam. Puisque l'existence ontologique de la femme est inconcevable, Angéline en viendra à haïr son moi: "O l'égoïsme! la personnalité!" (p. 224); la quête de l'identité, en effet, comportait une "centralisation" de l'être, c'est-à-dire un mouvement de retour vers un "soi" qui se place désormais au centre du monde comme l'atteste le "je" du journal. Mais un centre ne peut se constituer que par rapport à une périphérie et dans le cas d'Angéline cette périphérie n'existe pas car elle ne peut établir aucune relation, en tant que sujet, avec le monde du réel; il y a un écran, un filtre, une ombre entre elle et la réalité. Le monde n'existe que dans sa conscience: les bruits, les sons, les parfums, les couleurs, la lumière éveillent des états d'âme intimes, jamais ils ne portent le sujet à une prise sur le réel, à un retour vers les objets qui les émettent. Mais comment celle qui était "rien" aurait-elle pu établir un état de juste harmonie avec la réalité?

29- Danielle Juteau-Lée, citée dans Elizabeth J. Lacelle, éd., La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel, 1979, 157.

car de "rien" elle passe à "tout", elle devient sujet absolu, mais ce tout repose sur le vide, sur l'absence... Sans le Père, la terre n'est qu'une "coquille creüse" dans laquelle la conscience libérée ne trouve aucune assise. Autrement dit, le "temps" est refusé à la femme: indicatrice d'origine, elle est assimilée à l'état paradisiaque, c'est-à-dire à l'absence de cette anxiété liée à la conscience pathologique du moi où elle est symbole d'espérance d'une "vie après la vie". L'homme produit le mouvement, le concept, la parole (par conséquent le temps) et se réserve la femme comme gage de transcendance (c'est Elle, Marie, qui le sauve, qui le délivre d'Eve).

A toi comme à moi, on a parlé le langage de l'éternité, on nous a assuré qu'il ne pouvait y avoir rien de nouveau sous le soleil, on a prescrit un destin immuable. On nous a interdit d'espérer, sinon dans un autre monde. On nous a enfermées dans un temps infini, comme si le présent ne surgissait pas d'un passé, comme s'il ne pouvait ouvrir sur un futur, qu'au-delà de notre mort. 30

Angéline, coupée de l'extériorité, ne rêve plus que "d'une spiritualisation de sa chair, d'une rencontre entre la mer et le ciel à la ligne de l'horizon" ³¹. Ce mouvement d'élévation qu'André Brochu nomme "évasion verticale" est bien moins un "(...) émerveillement (qui) conduit tout

30- Marcelle Brisson, op. cit., 101

31- André Brochu, "Le cercle et l'évasion verticale dans Angéline de Montbrun de Laure Conan", Etudes françaises, 1 (février 1965), 99.

naturellement à la pensée de Dieu" ³² qu'une subtile récupération patriarcale. Ce n'est pas Dieu qu'Angéline désire, c'est l'homme déifié, le Père, le principe même de son existence. Puisqu'elle ne peut exister dans un présent qui lui appartienne en propre, elle se condamne à la non-vie dans l'attente d'une éternité merveilleuse, dans l'espérance d'une mort prochaine qui la délivrera de son a-signifiante ("le poids de la vie"). La sphère s'élargit jusqu'à la limite de l'infini, limite où elle se fondera dans la présence du Père auquel elle n'a pu et ne pouvait échapper. Mutilée et brisée par son aventure "singulière", coupable d'un désir de puissance auquel s'alliait un désir de mort, pieds et poings liés dans une réalité qui la nie, Angéline se suicide mentalement et retourne à l'état d'indifférenciation. En effet, le catholicisme que professe Angéline doit apporter repos et certitude selon une mécanique précise: c'est un quiétif qui bloque les interrogations dangereuses sur le destin humain. Le Père alors, tel que représenté par Charles de Montbrun, est un impératif inscrit au coeur même de la conscience; il est l'étendue, la profondeur et la hauteur, toute la sphère et toute la périphérie. Hors de lui, la femme n'est plus qu'un "trou", une béance qui ne fait le poids que lorsque remplie de sa Parole signifiante.

(...) M. de Montbrun recrée en (Angéline) sa propre image. Narcisse, il se mire en elle; en elle il s'adore. Elle est sa création, il est son dieu (...)

32- André Brochu, loc. cit., 99.

Le "montbrunage" est en effet une religion (...) pour Angéline, comme pour Laure Conan, l'intervention de Dieu se fait, non pas par des touches rares et imprécises, mais de façon certaine et précise par l'intermédiaire de M. de Montbrun. Sa parole est d'évangile, sa volonté doit être suivie (...) l'influence décisive émane entièrement du père et de son enseignement. 33

Valriant, qui n'a jamais cessé d'être un centre "cosmique", le centre sacré de l'espace profane patriarcal, devient le "tombeau" de la conscience, le synonyme de l'ultime défaite de la vie: "Misère profonde! il me faut la pensée de la mort pour supporter la vie" (p. 211). Cette espérance de la mort est tout ce qui restera à une Laure Conan, à une femme soustraite du présent où s'inscrit l'agir social, à un être a-temporel projeté vers les pôles mythiques de l'origine ou du futur post-mortem.

Ce que nous appelons mort n'est qu'un changement de vie. Nous traversons des temps si tristes qu'on est tenté d'envier ceux qui s'en vont. 34

Un tel contexte idéologique et moral explique cet ostracisme qui frappait le roman psychologique à l'époque de Laure Conan. Angéline de Montbrun, phénomène isolé, n'en est que plus unique, plus étonnant et plus attachant. Félicité Angers ne pouvait aller beaucoup plus loin dans l'expression de la misère féminine et surtout, son subterfuge avait épuisé, en

33- Marie-Louise Wittenburg, "La porte étroite et Angéline de Montbrun: une comparaison", Présence francophone, 4 (printemps 1972), 129 à 132.

34- Lettre manuscrite de Laure Conan à Mme Alexandre Desmeules (Blanche), le 25 mars 1918.

un seul trait, les possibilités de retournement d'un mythe tenace et sacrosaint: la femme ne trouve dignité et bonheur que sous l'égide du patriarche, l'humain et/ou le divin. Cependant, la prudente retraite qu'effectue Laure Conan vers le roman historique et l'hagiographie ne la fera pas tomber dans le piège qui avait perdu les autres écrivains: engagée à fond dans la littérature patriotique, elle ne cesse pour cela de traiter ses sujets sous l'angle de la psychologie des personnages et soigne particulièrement la consistance de ses figures féminines. Gisèle Méliand, Elizabeth Moyen, Marcelle Rochefeuille et Faustine sont les cousines d'Angéline quoique la romancière n'ait pu retrouver les accents de celle-ci dans ses oeuvres ultérieures. En se faisant le transmetteur du message trans-historique véhiculé, pour le chrétien, par tout événement historique, même le plus banal (l'intervention divine), Laure Conan rachète l'inutilité de sa propre vie (aux yeux de ses contemporains) et venge un destin qui la reléguait hors de cette histoire. En inaugurant un roman proprement féminin, dans le sens où celui-ci prend comme matière la vie intérieure et non plus les seuls péripéties historiques ou légendaires, Laure Conan, à l'instar de Marguerite de Navarre, de Mlle de Scudery et de Mme de la Fayette, témoigne à la fois de la richesse de l'imaginaire des femmes et de l'imbricatio idéologique dans lequel elles se débattaient. Laure Conan n'écrivait pas pour exposer une philosophie, mais comme tout véritable romancier, pour cerner en elle le mystère de l'être tout en se libérant de certaines angoisses qui valaient autant pour elle que pour les autres femmes. A ceux qui finalisent le destin féminin en tant

(... qu') exemple d'une vie solidement pieuse, se manifestant par une conduite réglée, sérieuse, un

air aimable, une humeur toujours douce, un zèle ingénieux à infuser la piété dans les cœurs soumis à son bienfaisant rayonnement, de tendres et prudentes exhortations (...) 35

Laure Conan rétorque: "Je n'ai jamais pris de devise, mais j'en ai vécu une: endurer!" 36

Supporter d'être définie comme le "complément et l'achèvement de l'homme", la "coulée de lumière et de joie sur ses inquiétudes et ses détresses", endurer le statut d'éternelle médiatrice, "lien solide et tendre de l'homme à Dieu", endurer d'être exhortée au "don total d'elle-même", endurer de se voir refuser le "savoir cérébral" au profit d'une "fierté mystique" et d'une "grandeur naturelle dans la maternité", endurer d'être "réglée" par les hommes, par les prêtres, par les bien-pensants: "Si nous maintenons les épouses de demain dans la ligne de leur vocation, nos successeurs pourront continuer à chanter bien haut les gloires de la Canadienne" 37.

Supporter la flatterie condescendante du pouvoir clérical: "Je vous félicite d'avoir le souci de faire beau et d'y joindre toujours le souci de faire bien" 38 et les pressions d'une critique patriarcale:

35- R.P. Hugolin, Si femme savait! Si femme voulait!, 1907, 64.

36- Renée des Ormes, "Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan", La revue de l'Université Laval, vol. IX, 2 (octobre 1954): 134.

37- Abbé Albert Tessier, Canadiennes, 1946, 159-160.

38- Lettre manuscrite de P.E. Roy, archevêque de Québec, à Laure Conan, le 19 décembre 1919.

Faites canadienne, madame, c'est le moyen de faire bon. M. l'abbé Casgrain l'a pensé ainsi, et il m'a l'air d'un connaisseur. Vous avez, je crois, tout ce qu'il faut pour écrire un livre sain et fort sur un thème national. Ne nous faites pas le regret d'un pareil rêve irréalisé. 39

Supporter une vie de paria et de marginale afin d'échapper au sort de la femme mariée "frappée d'une pleine incapacité juridique" et qui "disparaît un peu trop rapidement derrière son rôle d'épouse et ses épuisantes maternités", endurer "l'unicité et la fixité" d'un discours idéologique qui a gelé l'image de la femme, dans la société québécoise "et en a nié par le fait même le caractère évolutif", endurer le code Napoléon qui a consacré l'équation: appartenance au sexe féminin - "appartenance à l'homme" 40.

Supporter un univers privé, dissocié de l'univers public, chassée gardée masculine, endurer une position vertigineuse sur un piédestal de pureté, de virginité et de spiritualité, endurer une "chirurgie critique par laquelle s'opère la métamorphose de la Femme en un Ange digne de figurer dans la littérature", endurer les codes esthétiques qui évaluent une créatrice "en tant qu'être sexué, dans l'ordre des représentations que l'on se fait de la femme" 41.

39- Lettre manuscrite de René Bazin à Laure Conan, le 8 octobre 188(?).

40- Marie Lavigne et Yolande Pinard, Les femmes dans la société québécoise, 1977, 15 à 27.

41- Janine Boynard-Frot, "Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise", Voix et Images, vol. VII, 1 (automne 1981): 157 à 164.

Supporter une impuissance due à un conditionnement millénaire, endurer "pour la bonne mesure de sécurité nécessaire à la frousse mâle", une sacralisation de la femme "dans ses fonctions de reproductrice utile ou d'amante décorative", endurer de n'avoir "ni oreille, ni voix au chapitre des penseurs, des savants, des artistes et des politiques" ⁴².

Souffrir tout ceci, d'être comprise en des signes et des règles qui lui viennent d'instances mâles et quand même forcer l'ouverture de l'enclos réducteur, percer le tissu social au moyen d'une écriture qui rende compte d'une attente déçue, d'une révolte refoulée, d'une rage détournée et, par dessus tout, d'un désir audacieux de prise de parole. Laure Conan, pionnière d'un genre romanesque nouveau, et d'un lyrisme essentiellement féminin, instigatrice d'un journalisme féminin qui ne cessera de grandir après elle, récipiendaire de prix prestigieux (dont celui de l'Académie Française en 1903 pour l'Oublié), autodidacte remarquable considérant les limites de son temps, première à comprendre le rôle essentiel de la femme en politique et à promouvoir son action positive, Laure Conan, écrasée comme Angéline sous le poids de ses pères, aura prouvé que le fait d'écrire pour une femme pouvait s'inscrire dans un cadre de respect et de haute tenue.

En fait, si la mort de Laure Conan n'a pas été sentie par l'ensemble de la population, il n'en reste pas moins qu'avec elle disparaissait un témoin particulièrement saisissant de son époque et une pionnière

42- Jean Le Moyne, Convergences, 1969, 110.

dont on ne mesure pas assez la véritable audace. Elle a créé chez nous une tradition romanesque. (...) On peut même dire que sans y avoir participé activement, elle n'a pas été étrangère aux différentes victoires féminines du début du siècle, comme le droit de vote et le droit pour les femmes à accéder à des carrières dites masculines. 43

43- Micheline Dumont, "Laure Conan 1845-1924", dans The Clear Spirit, Twenty Canadian Women and their Times, Mary Quayle-Innis éd., 1966, 101.

CONCLUSION

"L'essentiel est ce que nous n'avons pas voulu dire mais qui s'est dit à notre insu, dans les ratés de la parole claire, limpide et facile, dans tous les lapsus."

(Xavière Gauthier, Les parleuses)

Très peu d'écrits de femme ont été conservés pour cette période de fin de siècle dans laquelle s'inscrivait l'oeuvre que nous avons étudiée dans ce travail. Très peu de femmes surtout ont eu le temps et les moyens de produire des écrits. Si leurs souffrances et leurs espoirs ont été dits, il n'en reste guère de traces tangibles. Aucune, parmi celles qui ont réussi à se faire entendre à la tribune littéraire, n'a réussi à transgresser le discours masculin ou les idées reçues quant à son sexe. Les femmes, préparées au silence et à la soumission, n'étaient pas censées, en fait, prendre une parole et si elles le faisaient, elles s'engageaient d'elles-mêmes à suivre les impératifs sociaux et cléricaux, ces derniers contrôlant la critique littéraire. Aucune ne réussit donc à contester, si timidement soit-il, l'idéologie patriarcale, aucune, sauf Laure Conan.

Angéline de Montbrun, premier roman digne de ce nom de Félicité Angers, est à mettre à part dans la production littéraire de l'époque et dans l'ensemble des oeuvres ultérieures de la romancière. Pourquoi? Notre travail a tenté d'apporter une réponse qui tienne compte du contexte historico-social et idéologique de l'époque prenant en considération le vécu féminin d'hier tel que perçu par les compatriotes de Laure Conan:

le phénomène Angéline de Montbrun, rare et précieuse trace écrite à parvenir jusqu'à nous, n'en est que plus remarquable et fondamental pour une compréhension de l'évolution littéraire québécoise et comme témoignage subtil de la condition des "créatures". Même si l'audace des révélations que nous avons retracées dans ce roman ne se répèteront plus par la suite, le reste de l'oeuvre et de la vie de Laure Conan confirme un destin de femme exceptionnel et marginal et la réussite surprenante d'une carrière d'écrivaine. Pour arriver à vivre de sa plume, cette romancière avait dû obéir à l'aiguillage patriotique et personne ne peut lui en vouloir pour son sens pratique surtout que la récupération des thèmes ne lui fait pas pour autant abandonner sa "manière".

Mais il y a eu surtout Angéline et un mythe littéraire nouveau dont la complexité a conduit sa créatrice devant les abîmes de la critique et dont les résonances se feront entendre de Jovette Bernier et Medjé Vézina à Gabrielle Roy et Anne Hébert. Angéline, prototype de la femme mutilée, culpabilisée, enfermée dans la parole du Père se fera de plus en plus revendicatrice à mesure que les mentalités évolueront; elle n'en a pas moins posé le premier geste des exigences nouvelles: le droit de s'interroger, en tant que femmes, sur les sujets tabous de l'amour-passion, des rancunes, des peines du coeur, des révoltes de l'esprit. Qu'aurait pu donner Laure Conan, après Angéline de Montbrun, si sa création n'avait pas été gênée par une idéologie omniprésente? Nous croyons que cette oeuvre, menée sous le signe d'interrogation, contenait les germes d'une contestation qui ne pouvait encore se manifester ouvertement. Comme le disait Virginia Woolf à propos de Charlotte Brontë:

"(elle) n'arrivera jamais à manifester entièrement et complètement son génie (...) Elle parlera d'elle-même quand elle devrait parler de ses personnages. Elle est en guerre avec son sort." ¹ Comment ne pas jouer un instant avec la pensée de ce que ces auteures auraient pu être si elles avaient eu une plus grande connaissance du monde actif, chez elles et ailleurs, et si elles avaient connu une plus grande variété d'êtres humains? Mais la plume "virile", mot de l'abbé Casgrain, de Laure Conan devait servir d'autres intérêts que ceux de la seule conscience individuelle; elle n'en a pas moins réussi à "effiminer" et c'est heureux, la littérature dogmatique sèche et stérile de cette fin de siècle. Félicité Angers, femme d'avant-garde et Laure Conan, romancière des "mystères de l'être" n'ont pas fini de nous étonner. Digne de figurer dans le Dictionnaire des femmes célèbres ², Félicité-Laure serait digne aussi, croyons-nous, de faire l'objet d'un ouvrage biographique complet, d'un véritable livre qui réunisse les documents épars, les jugements, critiques anciens et modernes, les nouvelles pistes récemment explorées et un regard neuf sur son oeuvre. Nous nous proposons, si les circonstances le permettent, de donner suite à ce projet de publication dans un avenir rapproché.

1- Virginia Woolf, Une chambre à soi, 1980, (1ère édition 1929): 94.

2- CONAN, Laure - (pseudonyme de Félicité Angers), romancière canadienne de langue française, inspirée par le patriotisme et la religion (1845-1924). Mais Angéline de Montbrun (1884) est le premier roman psychologique canadien. Le succès de son oeuvre fut très grand et dure encore de nos jours. (Tiré de A. Jourçin et Ph. Van Tieghem, Dictionnaire des femmes célèbres, 1969, p. 66).

BIBLIOGRAPHIE

DOCUMENTS ÉTUDIÉS

A- Textes de Laure Conan

Angéline de Montbrun. Précédé d'une étude de Henri-Raymond Casgrain, Québec, J.A. Langlais (libraire-éditeur), 1886.

Dollard, l'épopée de 1660 racontée à la jeunesse. Préface de Joyberte Soulange (S.L.), Bibliothèque de l'Action française, 1921.

Aux Canadiens. Québec, Imprimerie commerciale, 1913.

La sève immortelle. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1925.

Angéline de Montbrun. Préface de Bruno Lafleur, Ottawa, Fides, 1950.

Oeuvres romanesques. 3 volumes, édition préparée et présentée par Roger Le Moine, Montréal, Fides, 1974.

Si les canadiennes le voulaient! Aux jours de Maisonneuve. Montréal, Leméac, collection "Théâtre canadien", 1974.

Article de Laure Conan

"Nos établissements d'éducation" dans Femmes du Canada, ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada pour être distribué à l'Exposition universelle de Paris. (s.l.), (s.e.), 1900, pp. 166-172.

B- Correspondance

Lettres manuscrites de Laure Conan à:

- Monsieur Gagnon, le 15 août 1921
- Clafrette, le 17 mars 1921
- Claire, le 28 juillet 1921
- Abbé Lionel Groulx, le 17 janvier 1924, le 3 mars 1924 et le 10 mars 1924

- Gilberte Beaudoin, (vers 1910)
- Alexandre, le 29 novembre 1916
- Mme Alexandre Desmeules (Blanche),
le 25 mars 1918.

Fondation Lionel Groulx, 261, rue Bloomfield, Outremont, QC

Lettres manuscrites à Laure Conan de:

- René Bazin, le 8 octobre 188(?)
- P.E. Roy, archevêque de Québec, le 19
décembre 1919.
- Albert Lozeau, le 29 février 1920.

Fondation Lionel Groulx, 261, rue Bloomfield, Outremont, QC

Lettres retranscrites dans un cahier, fonds Roland Gagné,
Musée régional Laure Conan, La Malbaie, QC, et concernant
Laure Conan:

- de Mme L.F. Turgeon (Renée des Ormes) à M. Jos.
R. Martin, le 13 février 1942.
- de Sir Thomas Chapais à (?), le 3 mars 1942.

DOCUMENTS GÉNÉRAUX

A- Le Québec et sa littérature.

- Livres

BESSETTE, Gérard, Lucien Geslin et Charles Parent. Histoire de
la littérature canadienne-française par les textes. Montréal,
Centre éducatif et culturel, 1968.

BOUCHARD, René, dir.. Culture populaire et littérature au
Québec. Saratoga, Californie, Anna Libri et Co. (Stanford
University), 1980.

BOUCHER, Jean-Pierre. Instantanés de la condition québécoise.
Montréal, Cahiers du Québec/HMH, 1977.

DIONNE, René. La Patrie littéraire, volume II (1760-1895).
Ottawa, Editions La Presse, 1978.

DOSTALER, Yves. L'opinion canadienne-française devant le roman
au XIXe siècle. Québec, P.U.L., 1965.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine. Le roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Paris, A.G. Nizet, 1978.

DUMONT, Fernand et al.. Idéologies au Canada français 1850-1900. Québec, P.U.L., 1971.

DUMONT, Fernand et Jean-Charles Falardeau. Littérature et société canadiennes-françaises. Québec, P.U.L., 1964.

FALARDEAU, Jean-Charles. Imaginaire social et littérature. Montréal, Hurtubise HMH, 1974.

- Notre société et son roman. Montréal, HMH, 1967.

GRANDPRE, Pierre de. Histoire de la littérature française du Québec, tomes I et II. Montréal, Librairie Beauchemin Ltée, 1967-1968.

MARCOTTE, Gilles. Une littérature qui se fait. Montréal, HMH, 1968.

MARMETTE, Joseph. François de Bienville. Préface à la première édition, Québec, Léger Brousseau, 1870.

O'LEARY, Dostaler. Le roman canadien-français, étude historique et critique. Ottawa, Le Cercle du livre de France, 1954.

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français. Volume II, Montréal, Les Éditions Bellarmin, 1982.

ROUSSEAU, Guildo. Préfaces des romans québécois du XIXe siècle. Ottawa, Éditions Cosmos, 1970.

TOUGAS, Gérard. Destin littéraire du Québec. Montréal, Québec/Amérique, 1982.

VIATTE, Auguste. Histoire littéraire de l'Amérique française des origines à 1950. Québec, P.U.L., 1954.

YON, Armand. Le Canada français vu de France (1830-1914). Québec, P.U.L., 1975.

- Articles

BERUBE, Renald. "De la suite dans les idées" dans Voix et Images du pays V, Montréal, P.U.Q., 1972, pp. 7-11.

BOURNEUF, Roland. "Formes littéraires et réalités sociales dans le roman québécois" dans Livres et auteurs québécois 1970, Québec, P.U.L., 1971, pp. 265-269.

BRUNET, Michel. "Trois dominantes de la pensée canadienne-française" dans Ecrits du Canada-français, volume III (1957), pp. 31-117.

ETHIER-BLAIS, Jean. "Les pionniers de la critique" dans Revue d'histoire littéraire de la France, 5 (septembre octobre 1969: "Le Québec et sa littérature"), pp. 795-807.

LORD, Michel. "L'espace du rêve ou les romans d'Helène Ouvrard" dans Lettres québécoises, 24 (hiver 1981-1982), pp. 25-28.

MARION, Séraphin. "Le roman et le Canada français au XIXe siècle" dans Les lettres canadiennes d'autrefois, Ottawa, Editions de l'Université d'Ottawa, 1944, IV; pp. 13-45.

MICHON, Jacques. "Les infortunes du roman et/ou de la critique" dans Lettres québécoises, volume I, mars 1975, pp. 26-27.

"Sacré, la littérature et le profane (le)" dans Liberté no 136 (juillet-août 1981, Actes de la rencontre québécoise internationale des écrivains, février 1981).

SMITH, Donald. "Gilbert LaRocque ou comment le romancier se fait l'interprète de son subconscient" dans Lettres québécoises, 8 (novembre 1977), pp. 47-50.

TASSE, J.S.. "La société à travers le roman canadien-français" dans Archives des lettres canadiennes, Montréal, Fides, 1977, 3: pp. 153-182.

THERIO, Adrien. "En marge de la vie ou le roman québécois 1900-1933" dans Voix et Images, volume VII, 1 (automne 1981), pp. 45-55.

B- Les femmes, le Québec et la littérature

- Livres

Anonyme. La femme au XIXe siècle: littérature et idéologie. Lyon, Presses universitaires de Lyon, (s.d.).

DUMONT, Micheline et al. (Le Collectif Clio). L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles. Montréal, Les Quinze, 1982.

HUGOLIN, R.P.. Si femme savait! Si femme voulait! Montréal, (s.e.), 1907.

LACELLE, Elizabeth J., éd.. La femme et la religion au Canada français, un fait socio-culturel. Montréal, Les Editions Bellarmin, 1979.

LAVIGNE, Marie et Yolande Pinard. Les femmes dans la société québécoise. Montréal, les Editions du Boréal Express, 1977.

LEGER, Pierre. La Canadienne française et l'amour ou l'homme démythifié. Préface du Dr. Camille Laurin, psychiatre, Montréal, les Editions du Jour, 1965.

LE MOYNE, Jean. Convergences. Montréal, HMH, 1969.

MERCIER, Michel. Le roman féminin. Vendôme, P.U.F., 1976.

PARADIS, Suzanne. Femme fictive, femme réelle. Ottawa, Garneau, 1966.

RONDEAU, Marc. La promotion de la femme dans la pensée de l'Eglise contemporaine. Ottawa, Fides, 1969.

WOOLF, Virginia. Une chambre à soi. Paris, Denoël/Gonthier, 1980 (édition originale par Quentin Beel et Angelica Garnett, 1929).

- Articles

Anonyme. "Romancières québécoises" dans Incidences, Université d'Ottawa, II (automne 1966).

BEAUREGARD, Hermine. "De Maria Chapdelaine à Elaine Bédard" dans Liberté, volume 7, 4 (juillet-août 1965), pp. 353-361.

BOYNARD-FROT, Janine. "Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise" dans Voix et Images, volume 7, 1 (automne 1981), pp. 147-167.

DUMONT-JOHNSON, Micheline. "Peut-on faire l'histoire de la femme?" dans Revue d'histoire de l'Amérique française, volume 29, 3 (décembre 1975), pp. 421-428.

"Femme et écriture (la)" dans Liberté, volume 18 (juillet-octobre 1976, Actes de la rencontre québécoise internationale des écrivains, 3-8 octobre 1975), pp. 106-107.

GELINAS, Michèle. "Les femmes: les laissées-pour-compte de l'histoire" dans Féminin pluriel, volume II, 2 (avril 1982).

LAURIN-FRENETTE, Nicole. "Présentation: les femmes dans la sociologie" dans Sociologie et sociétés, volume XIII, 2 (octobre 1981), pp. 3-18.

MANN-TROFIMENKOFF, Susan. "Les femmes dans l'oeuvre de Groulx" dans Revue d'histoire de l'Amérique française, volume XXXII, 3 (décembre 1978), pp. 385-397.

C- Autres

- Livres

ALBOUY, Pierre. Mythes et mythologies dans la littérature française. Paris, Librairie Armand Colin, 1969.

BENTZON, Th.. Notes de voyage: Nouvelle-France et Nouvelle-Angleterre. Paris, Calmann-Lévy, 1899.

BRISSON, Marcelle. Plus jamais l'amour éternel. Montréal, Nouvelle optique, 1981.

CHASSEGUET-SMIRGEL, Janine. Pour une psychanalyse de l'art et de la créativité. Paris, Payot, "Petite bibliothèque Payot", no 309, 1971.

ELIADE, Mircea. Aspects du mythe. Paris, Gallimard, collection Idées, no 32, 1963.

- Images et symboles. Paris, Gallimard, collection Tel, 1952.

FAYOLLE, Roger. La critique. Paris, Armand Colin, 1978.

Histoire du mouvement ouvrier au Québec (1825-1976). Montréal, Coédition CSN-CEQ, 1979.

LEREDE, Jean. Les troupeaux de l'aurore; mythes, suggestion créatrice et éveil surconscient. Ottawa, les Editions de Mortagne, 1980.

OUELLETTE-MICHALSKA, Madeleine. L'échappée du discours de l'oeil. Montréal, Nouvelle optique, 1981.

ROUGEMONT, Denis de. L'amour et l'occident. Paris, Union générale d'éditions (Librairie Plon), Collection 10/18, no 34, 1972.

WILLIAMS, Juanita H.. Psychology of Women: Behavior in a Bisocial Context. New-York, W-W Norton et Co., 1977.

- Articles

FAHMY-EID, Nadia. "Education et classes sociales: analyse de l'idéologie conservatrice-cléricale et petite bourgeoisie au Québec au milieu du 19e siècle" dans Revue d'histoire de l'Amérique française, volume XXXII, 2 (septembre 1978), pp. 159-179.

FAHMY-EID, Nadia et Nicole Laurin-Frenette. "Théorie de la famille et rapports famille-pouvoirs dans le secteur éducatif au Québec et en France (1850-1960)" dans Revue d'histoire de l'Amérique française, volume XXXIV, 2 (septembre 1980), pp. 197-221.

FRANCOEUR, Louis. "Le monologue intérieur narratif (sa syntaxe, sa sémantique et sa pragmatique)" dans Etudes littéraires, volume IX, 2 (août 1976), pp. 341-365.

GERIN-LAJOIE, Marie. "Etude sur la condition légale des femmes de la province de Québec" dans Femmes du Canada, ouvrage colligé par le Conseil national des femmes du Canada pour être distribué à l'Exposition universelle de Paris, (s.l.), (s.e.), 1900, pp. 44-53.

MARCHESSAULT, Jovette. "De la femme tellurique à la démythification sociale", une entrevue de Donald Smith, dans Lettres québécoises, 27 (automne 1982), pp. 53-58.

ETUDES

- Livres

BELLERIVE, Georges. Brèves apologies de nos auteurs féminins. Québec, Librairie Garneau, 1920.

BINSSE, Harry Lorin. Laure Conan. Pointe-au-Pic, (s.e.), 1954.

- DANDURAND, Albert. La littérature canadienne-française. Montréal, (s.e.), 1935.
- D'ARLES, Henri. Estampes. Montréal, Bibliothèque de l'Action française, 1926.
- DUMONT, Micheline (textes choisis et présentés par). Laure Conan. Ottawa, Fides, "Classiques canadiens", 1960.
- HALDEN, Charles ab der. Nouvelles études de littérature canadienne-française. Paris, F.R. de Rudeval, 1907.
- JOURCIN, A. et Ph. Van Tieghem. Dictionnaire des femmes célèbres. Paris, Librairie Larousse, 1969.
- LESAGE, Jules S.. Notes biographiques, propos littéraires. Montréal, éditions Edouard Garand, 1931.
- TESSIER, Albert, abbé. Canadiennes. Montréal, Fides, 1946.

- Articles

- AMPRIMOZ, Alexandre. "Polarisation spatiale d'une critique romanesque: une lecture d'Angéline de Montbrun de Laure Conan" dans Présence francophone, 12 (printemps 1976), pp. 79-101.
- BELLE-ISLE, Francine. "La voix-séduction, à propos de Laure Conan" dans Etudes littéraires, volume II, 3 (décembre 1978), pp. 459-472.
- BLAIS-MAUVIEL, Suzanne. "Angéline de Montbrun repose sur une imposture" dans Archives des lettres canadiennes, Montréal, Fides, 1977, 3, pp. 105-122.
- BROCHU, André. "Laure Conan, Oeuvres romanesques" dans Livres et auteurs québécois, 1974, Québec, P.U.L., 1975, pp. 101-103.
- "Le cercle et l'évasion verticale dans Angéline de Montbrun de Laure Conan" dans Etudes françaises, 1 (février 1965), pp. 90-100.
- DANDURAND, Albert. "Le patriotisme dans l'oeuvre de Laure Conan" dans L'Action française, volume XIV, 1 (juillet 1925), pp. 25-36.
- DAVELUY, Marie-Claire.. "En relisant Laure Conan" dans L'Action française, volume XI, 3 (mars 1918), pp. 109-113.

DIONNE, René. "Entre ciel et terre, pour une lecture littéraire de l'oeuvre de Laure Conan" dans Lettres québécoises, volume I, 1 (mars 1975), pp. 19-21.

DUMONT, Micheline. "Laure Conan 1845-1924" dans The Clear Spirit, Twenty Canadian Women and their Times, Mary Quayle-Innis, ed., Toronto, University of Toronto Press, 1966, pp. 91-102.

- "Laure Conan" dans Lectures, Montréal, volume VII, 3 (novembre 1960), pp. 67-69.

ETHIER-BLAIS, Jean. "Les mains jointes, Laure Conan" dans Signets II, Ottawa, le Cercle du livre de France, 1967, pp. 115-119.

FRECHETTE, Jean. "Angéline de Montbrun" dans L'Action nationale, volume LVI, 7 (mars 1967), pp. 696-699.

GAGNON-MAHONY, Madeleine. "Angéline de Montbrun: le mensonge historique et la subversion de la métaphore blanche" dans Voix et Images du pays V, Montréal, P.U.Q., 1972, pp. 57-68.

GAY, Paul. "Angéline la balafrée" dans Le Droit, Ottawa, 8 mai 1971, p. 7.

- "Dieu ersatz et l'amour humain" dans Le Droit, Ottawa, 15 mai 1971, p. 7.

GODIN, Jean-Cléo. "L'amour et la fiancée dans Angéline de Montbrun" dans Lettres et écritures, volume I, 3 (mars 1964), pp. 14-19.

GROULX, Lionel, ptre. "Silhouettes canadiennes de Mademoiselle Laure Conan" dans L'Action française, volume I, 8 (avril 1917), pp. 246-249.

- "L'obscur souffrance de Laure Conan" dans L'Action française, volume IX, 4 (avril 1924), pp. 250-256.

LEMIRE, Maurice. "Introduction" dans Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, tome I (des origines à 1900), Montréal, Fides, 1980, pp. i-xliii.

LE MOINE, Roger. "Critique de l'oeuvre romanesque de Laure Conan" dans Dictionnaire des oeuvres littéraires du Québec, Maurice Lemire, dir., tome I (des origines à 1900), Montréal, Fides, 1980, pp. 10-13, 24-30, 712-714.

- "Laure Conan et Pierre-Alexis Tremblay" dans Revue de l'Université d'Ottawa, volume XXXVI, 2 (avril-juin 1966), pp. 258-271; volume XXXVI, 3 (juillet-septembre 1966), pp. 500-528.

- ORMES, Renée des. "Laure Conan: un bouquet de souvenirs" dans La revue de l'Université Laval, volume VL, 5 (janvier 1952), pp. 383-391
- "Glanures dans les papiers pâlis de Laure Conan" dans La revue de l'Université Laval, volume IX, 2 (octobre 1954): 120-135.
- POULIN, Gabrielle. "Pour célébrer les cent ans d'Angéline de Montbrun, des idoles au Dieu de Jésus-Christ" dans Lettres québécoises, 24 (hiver 1981-1982), pp. 14-18.
- WITTENBURG, Marie-Louise. "La porte étroite, et Angéline de Montbrun: une comparaison" dans Présence francophone, 4 (printemps 1972), pp. 125-138.

Fonds Desmeules, Musée régional Laure Conan, La Malbaie, QC

- pièce no 52: Desmeules, Roland. "Laure Conan, ma grand-tante", (pas de source bibliographique).
- pièce no 56: Héroux, Omer. "Laure Conan" dans Le Devoir, 9 juin 1924, (s.p.).
- pièce no 57: Barette, Victor. "Laure Conan" dans Le Droit, 14 juin 1924, (s.p.).
- pièce no 58: Cyrano. "Deuil pour les lettres" dans La Presse, 10 juin 1924, (s.p.).
- pièce no 63: Tremblay, A.. "Une exposition où se révèle la personnalité d'une grande romancière: Laure Conan" dans Le Soleil, 17 février 1956, p. 16.
- pièce E.3.5.: Trait, Jean-Claude. "Laure Conan, la première femme écrivain du Québec" dans La Presse, 28 septembre 1974, (s.p.).
- pièce E.3.6.: Gay, Paul. "Une femme amoureuse dans notre littérature du XIXe" dans Le Devoir, 10 mai 1975, pp. 22-23.